

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

***L'engagement d'un révolutionnaire québécois : le processus de radicalisation dans la
pensée politique de Pierre Vallières (1955-1971)***

Par
Michaël Bergeron
Mémoire présenté pour obtenir
La Maîtrise ès arts (Histoire)

Université de Sherbrooke
Octobre 2018

RÉSUMÉ

L'étude des idées politiques chez Pierre Vallières reste jusqu'à maintenant circonscrite majoritairement aux pourtours de l'essai *Nègres blancs d'Amérique*. Bien que majeur dans la compréhension du parcours idéologique de l'auteur, nous avons cru nécessaire d'élargir le spectre d'analyse en amont et en aval de l'écriture de cet essai. C'est dans cette optique que nous nous sommes intéressés à la genèse de ses idées et au processus de radicalisation qui s'opère chez lui entre 1955 et 1971. En nous appuyant sur l'ensemble de ses textes produits durant l'intervalle, nous avons tenté de comprendre tant les motivations que les influences locales et internationales qui ont pu jouer un rôle prépondérant dans le processus de radicalisation de ses idées. Ainsi, nous avons été à même de constater qu'une multitude de facteurs contextuels comme l'avènement de la Révolution tranquille, les décolonisations internationales et les différentes luttes émancipatrices en cours mondialement, comme celles des noirs aux États-Unis, auront indéniablement inspiré Pierre Vallières dans sa réflexion. D'autres aspects comme le réseau de sociabilité et la littérature existentialiste, marxiste et décolonisatrice de l'époque jouent également un rôle fondamental dans le développement idéologique de Pierre Vallières.

Notre étude se divise en trois périodes d'analyse distinctes. La première, de 1955 à 1964, analyse le passage du personnalisme chrétien au socialisme décolonisateur, ainsi que l'affirmation de l'engagement dans l'action chez le jeune intellectuel. La deuxième, de 1964 à 1966, aborde la transition vers le terrorisme et l'adhésion de Vallières au Front de libération du Québec (FLQ). Enfin, la troisième période se veut l'étude de la période d'incarcération du révolutionnaire, entre 1966 et 1971, qui le mène lentement vers le rejet du terrorisme et de la lutte armée pour s'aligner derrière le Parti Québécois et la voie démocratique.

Mots-clés : Pierre Vallières, révolution, FLQ, indépendantisme, décolonisation, lutte armée, Québec, intellectuel.

REMERCIEMENTS

La rédaction de ce mémoire de maîtrise aura été, sans nul doute, l'exercice intellectuel le plus difficile, mais également le plus stimulant auquel j'ai été confronté. La relation amour-haine que j'entretiens encore aujourd'hui avec ce travail m'a appris énormément sur moi-même, et ce, tant du point de vue personnel que professionnel. Tout cela n'aurait été possible sans l'apport incontestable de plusieurs personnes.

Je tiens d'abord à remercier mon directeur de recherche, Harold Bérubé. Sa disponibilité, son érudition, sa générosité et ses encouragements m'ont permis de surmonter les difficultés quotidiennes que représente la réalisation d'un mémoire de maîtrise. Je tiens aussi à le remercier pour les contrats de recherche qu'il m'a offerts durant ces années, en plus de la compréhension dont il a fait preuve relativement à mes emplois parallèles durant mes études. Merci d'avoir cru en moi!

Je tiens également à remercier Jean-Philippe Warren et Patrick Dramé pour la relecture de ce travail et pour leurs judicieux conseils. Je dois d'ailleurs à ce dernier mes premiers contacts avec les textes de Pierre Vallières.

Je remercie également mes collègues historiens avec qui j'ai eu le plaisir de partager, de débattre et de réaliser plusieurs projets stimulants durant mon parcours académique. Un merci tout spécial à mon ancien collègue de travail, Martin, qui m'aura pris sous son aile et à qui je dois beaucoup.

Je n'oublie évidemment pas mes parents, Claude et Liette, qui, sans le savoir, m'ont transmis ce goût de l'histoire et du passé. La persévérance et le travail acharné dont j'ai dû faire preuve dans la réalisation de ce mémoire, je leur dois en grande partie. Je ne pourrais passer sous silence les nombreuses discussions de nature historiques que j'ai partagées avec mon frère Maxime durant ces quatre années. Elles m'auront permis, dans les moments plus difficiles, de me rappeler pourquoi je faisais tout ça. Tu auras nourri mon rapport à l'histoire.

Enfin, la réalisation de ce mémoire n'aurait été possible sans le soutien quotidien de ma tendre moitié Véronique. Merci pour les conseils, les relectures et le support dont tu as fait preuve tout au long de ces quatre années. Tes encouragements, ta bonne humeur et ton oreille attentive auront fait toute la différence. Tu as dissipé bien trop souvent le doute et le découragement et tu m'as permis de croire en moi. Je te dois énormément et ce mémoire n'aurait jamais été possible sans toi.

À vous tous, je dédie ce mémoire.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	II
REMERCIEMENTS	III
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I : HISTORIOGRAPHIE ET MÉTHODOLOGIE	5
<i>1.1 : L'auteur.....</i>	<i>5</i>
<i>1.2 : Contexte historiographique</i>	<i>7</i>
<i>1.2.1 : Le contexte international : l'application du modèle des décolonisations et l'influence des luttes aux États-Unis.....</i>	<i>7</i>
<i>1.2.2 : Violence politique et mouvements contestataires des années 1960 au Québec</i>	<i>11</i>
<i>1.2.3 : Pierre Vallières, ses idées, sa pensée.....</i>	<i>13</i>
<i>1.3 : Problématiques et hypothèses.....</i>	<i>16</i>
<i>1.4 : Méthodologie.....</i>	<i>18</i>
<i>1.4.1 Objet d'étude et cadre d'analyse.....</i>	<i>18</i>
<i>1.4.2 Présentation du corpus de sources</i>	<i>21</i>
<i>1.5 : Conclusion</i>	<i>22</i>
CHAPITRE II : DU PERSONNALISME CHRÉTIEN AU SOCIALISME DÉCOLONISATEUR (1955-1964)	24
<i>2.1 : De l'adolescence à l'âge adulte : une transition synchrétique empreinte d'existentialisme sartrien</i>	<i>24</i>
<i>2.1.1 : Pourquoi omettre Noces obscures?</i>	<i>26</i>
<i>2.1.2 : Une expérience empreinte de « grande noirceur »</i>	<i>32</i>
<i>2.1.3 : Des rencontres fondamentales</i>	<i>34</i>
<i>2.2 : Les Franciscains et les Petits Frères de Jésus</i>	<i>38</i>
<i>2.2.1 : Un passage marquant chez les Franciscains</i>	<i>39</i>
<i>2.2.2 : « Masse et communauté humaine » : un texte significatif.....</i>	<i>42</i>
<i>2.2.3 : Une correspondance qui change tout</i>	<i>44</i>
<i>2.2.4 : La rencontre d'un christianisme subversif.....</i>	<i>48</i>
<i>2.3 : L'expérience Cité libre (1962-1964) : vers un engagement plus radical</i>	<i>51</i>
<i>2.3.1 : La naissance d'un peuple par l'expérience métaphysique</i>	<i>51</i>
<i>2.3.2 : Une sortie religieuse de la religion? Du personnalisme chrétien au socialisme d'ici!</i>	<i>53</i>
<i>2.3.3 : Un changement de garde à Cité libre.....</i>	<i>56</i>
<i>2.4 : Conclusion</i>	<i>57</i>
CHAPITRE III : L'ENGAGEMENT RÉVOLUTIONNAIRE D'UN TERRORISTE QUÉBÉCOIS (1964-1966)	59
<i>3.1 : Les prémisses de l'engagement révolutionnaire</i>	<i>60</i>

3.1.1 : <i>La lutte de classe comme idée centrale</i>	60
3.1.2 : <i>Grève et mouvement syndical : l'exemple de la grève de La Presse comme moment charnière</i>	64
3.1.3 : <i>Affirmation nationale et révolution</i>	69
3.2 : <i>Du Mouvement de libération populaire (MLP) au Front de libération du Québec (FLQ) : une transition naturelle</i>	72
3.2.1 : <i>Sabordage et regroupement : Révolution québécoise et Parti pris</i>	73
3.2.2 : <i>Idéologie et stratégie : à la défense du mouvement ouvrier!</i>	75
3.2.3 : <i>Les limites du Mouvement de libération populaire et l'engagement révolutionnaire</i>	78
3.3 : <i>Vallières et Gagnon à la défense des travailleurs, ou le 7e réseau felquiste</i>	81
3.3.1 : <i>Avant-garde révolutionnaire, violence cathartique et guérilla</i>	82
3.3.2 : <i>La vie en clandestinité et l'organisation pratique</i>	85
3.3.3 : <i>À la défense des travailleurs : Lagrenade et l'affaire Corbo</i>	87
3.4 : <i>Deux felquistes aux Nations Unies</i>	90
3.4.1 : <i>La révolution québécoise et la nouvelle gauche américaine</i>	90
3.4.2 : <i>Une volonté de faire connaître la cause du Québec à l'international</i>	93
3.4.3 : <i>La Manhattan House of Detention for Men</i>	95
3.5 : <i>Conclusion</i>	96
CHAPITRE IV : CINQUANTE-DEUX MOIS DE RÉVOLUTION ENTRE QUATRE MURS (1966-1971)	98
4.1 : <i>Nègres blancs d'Amérique : le témoignage d'une vie</i>	99
4.1.1 : <i>L'utilisation du marxisme : entre adaptation et contradiction</i>	100
4.1.2 : <i>Critiques et dénonciations : les modèles de la décolonisation et du tiers-monde</i>	103
4.1.3 : <i>La métaphore raciale comme élément central</i>	106
4.1.4 : <i>Le temps de l'action : entre idéal et apprentissage</i>	108
4.2 : <i>L'épisode carcéral et les statuts politiques</i>	111
4.2.1 : <i>Libération et incarcération : 52 mois de prison</i>	112
4.2.2 : <i>Le révolutionnaire cloîtré</i>	117
4.2.3 : <i>Une production littéraire intéressante</i>	120
4.2.4 : <i>Indépendance et Révolution : un manuscrit inédit</i>	124
4.3 : <i>Une expérience qui laisse des traces</i>	130
4.3.1 : <i>La vie en captivité</i>	131
4.3.2 : <i>La crise d'Octobre</i>	134
4.3.3 : <i>Le procès des Cinq</i>	136
4.3.4 : <i>La vie en clandestinité</i>	137
4.4 : <i>L'urgence de choisir : Vallières rompt avec le terrorisme</i>	140
4.4.1 : <i>Vers la voie légale et démocratique</i>	140
4.4.2 : <i>L'alignement derrière la seule force politique du mouvement indépendantiste</i>	142
4.4.3 : <i>Leçons d'octobre 1970</i>	144
4.4.4 : <i>L'unité est essentielle</i>	146
4.5 : <i>Conclusion</i>	148

CONCLUSION	155
BIBLIOGRAPHIE	165
<i>I. Sources</i>	<i>165</i>
<i>II. Monographies.....</i>	<i>166</i>
<i>III. Articles scientifiques.....</i>	<i>169</i>
<i>IV : Mémoires et thèses.....</i>	<i>170</i>
<i>V : Sources numériques.....</i>	<i>171</i>

INTRODUCTION

« Être un nègre, ce n'est pas être un homme en Amérique, mais être l'esclave de quelqu'un¹. » Porteuse emblématique de revendications, d'émancipation et de critiques sociales, cette courte phrase représente à elle seule un courant idéologique d'une époque marquante. En effet, elle est la toute première phrase de l'essai qui a marqué une génération de Québécois, *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières (1968)². Bien plus qu'un simple essai, cet ouvrage analyse les doléances et les critiques de plusieurs groupes de la société québécoise du milieu du XX^e siècle. Il témoigne du contexte particulier des décennies 1950 et 1960, non seulement au Québec, mais à l'échelle continentale et internationale. Il permet également de mieux comprendre l'homme et l'époque en embrassant plus globalement sa trajectoire idéologique et son œuvre plus général, et ce, au-delà des années 1960 et de *Nègres blancs d'Amérique*. C'est ce à quoi cette étude tentera notamment de répondre.

N'échappant pas aux réalités de l'après-guerre, le Québec de la décennie 1950 prend part à un nouveau développement capitaliste, industriel et culturel caractéristique de la période des trente glorieuses³. Cependant, plusieurs obstacles viennent ralentir cet élan vers la modernité du Québec. En effet, le gouvernement de Maurice Duplessis est caractérisé par une « attitude autoritaire, un antisyndicalisme affiché, un appui aux valeurs traditionnelles et le refus des nouvelles orientations de l'État-providence⁴ ». De plus, le retard du Québec dans le domaine de l'éducation, notamment en raison de la

¹ Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Éditions Typo, 1994 (1968), p. 61.

² *Ibid.*

³ Gilles Bourque, Jules Duchastel et Jacques Beauchemin, *La société libérale duplessiste 1944-1960*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1994, p. 295.

⁴ Paul-André Linteau, « Un débat historiographique : l'entrée du Québec dans la modernité et la signification de la Révolution tranquille », dans Yves Bélanger, Robert Comeau et Céline Métivier, dir. *La Révolution tranquille 40 ans plus tard : un bilan*, Montréal, VLB éditeur, 2000, p. 22.

résistance d'une certaine frange de l'Église catholique qui ne désire pas voir son autorité remise en cause, accentue cet écart entre modernité et traditionalisme⁵. Les politiques réformistes somme toute modérées du gouvernement Lesage, au début de la décennie 1960, témoignent d'une certaine volonté de changements. La nationalisation de l'électricité et la publication du rapport Parent en sont de bons exemples. Cependant, les appels plus pressants des groupes socialistes, féministes, syndicaux, sans parler du Front de libération du Québec (FLQ), attestent d'une volonté de changements beaucoup plus radicaux chez certains. À titre d'exemple, la question du racisme émerge violemment avec l'incident de l'Université Sir George Williams en 1969 et, un mois plus tard, l'Opération McGill français soulève la question de l'aliénation linguistique des Québécois francophones⁶. Toujours en 1969, les femmes se réunissent dans des mouvements autonomes comme le Montreal Women's Liberation Movement ou le Front de libération des femmes pour lutter contre leur oppression⁷. Le monde ouvrier se mobilise à son tour sous l'égide des syndicats comme la CSN et la FTQ lors de nombreuses grèves et manifestations, tout comme le Mouvement de libération du taxi qui

⁵ Il est nécessaire de souligner ici que la frange plus conservatrice de l'Église catholique s'opposera ardemment à cette laïcisation de l'éducation au Québec. C'est l'institution qui entraînera le plus de résistance de la part du clergé. Cependant, l'apport de l'aile « personnaliste » de l'Église catholique jouera un rôle fondamental dans la consécration de la Révolution tranquille et de ses réformes, notamment en éducation. Voir E.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren, *Sortir de la « Grande noirceur ». L'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille*, Québec, Les Cahiers du Septentrion, 2002, 207 p.

⁶ Marcel Martel, « « S'ils veulent faire la révolution, qu'ils aillent la faire chez eux à leurs risques et périls. Nos anarchistes maisons sont suffisants » : occupation et répression à Sir George-William », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 15, no. 1, automne 2006, p. 163-177; Sean Mills, *Contester l'empire : Pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal, 1963-1972*, Montréal, Hurtubise, 2011 (2010), p. 122-127 et 165-184; Jean-Philippe Warren, « L'Opération McGill français : Une page méconnue de l'histoire de la gauche nationaliste », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, no. 2, hiver 2008, p. 97-116.

⁷ Sean Mills, « Québécoises deboutte ! Le Front de libération des femmes du Québec, le Centre des femmes et le nationalisme », *Mens : revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 4, no. 2, 2004, p. 183-210.; Sean Mills, *Contester l'empire... op.cit.*, p. 141-163.

s'indigne violemment contre le monopole de la Murray Hill⁸. Forte en démonstrations violentes et radicales, la fin des années 1960 marquera grandement l'imaginaire collectif au Québec, et culminera, avec la crise d'Octobre de 1970. C'est cette période que Jean-Philippe Warren décrira comme les « années 1968 »⁹. Également marqués par la montée des idéaux socialistes et des théories de la décolonisation, par l'influence de la Révolution cubaine et par la lutte des noirs aux États-Unis, plusieurs intellectuels québécois créent un parallèle entre la situation du Québec de l'époque et les idées de certains penseurs comme Albert Memmi, Frantz Fanon ou Aimé Césaire¹⁰. André D'Allemagne, Raoul Roy et Charles Gagnon en sont des exemples probants.

Les transformations et l'escalade de revendications que l'on observe dans la décennie 1960 au Québec ne se comprennent qu'à partir d'une analyse globale de cette période charnière des années d'après-guerre. C'est dans ce contexte qu'émerge ce bouillonnement intellectuel propre aux années 1960, souvent qualifiées comme des années de contestations, de revendications et de changements. « Pour la droite politique, en Occident, la décennie 1960 marque le moment où la moralité et l'autorité ont cédé le pas au laxisme et au désordre. Pour la gauche, il s'agit d'une époque de grandes

⁸ Voir notamment Jacques Rouillard, *Histoire de la CSN 1921-1981*, Montréal, Boréal Express, 1981, 140 p.; Yves Bélanger et Robert Comeau (dir.), *La CSN, 75 ans d'action syndicale et sociale*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1998, 339 p.; Louis Fournier, *Histoire de la FTQ, 1965-1992. La plus grande centrale syndicale au Québec*, Montréal, Québec Amérique, 1994, 291 p.; Sean Mills, *Contester... op.cit.*, p.25-28 et 225-248; Jean-Philippe Warren, « Quelques facteurs sociologiques de la violence dans les années 1968 : le Mouvement de libération du taxi », dans Ivan Carel, Robert Comeau et Jean-Philippe Warren (dir.), *Violences politiques : Europe et Amériques 1960-1979*, Montréal, Lux Éditeur, 2013, p. 117-137.

⁹ Jean-Philippe Warren, *Une douce anarchie. Les années 1968 au Québec*, Montréal, Boréal, 2008, 312 p.; Sean Mills, *Contester... op.cit.*, p. 25-28.

¹⁰ À ce sujet, voir David Austin, *Nègres noirs, Nègres blancs : Race, sexe et politique dans les années 1960 à Montréal*, Montréal, LUX éditeur, 2015 (2013), p. 81 à 105.; Jacques Berque, *La Dépossession du monde*, Paris, Éditions du Seuil, 1964, 215 p.; Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence africaine, 2000 (1950), 92 p.; Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, Paris, La Découverte, 2002 (1961), 311 p.; Albert Memmi, *Portrait du colonisé, précédé de Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, 1985 (1957), 161 p.

espérances qui au bout du compte n'auront laissé qu'une amère déception¹¹ ». Ce passage tiré du livre de Sean Mills symbolise bien cette effervescence idéologique présente à l'échelle internationale, en Amérique du Nord, ainsi qu'au Québec durant cette décennie. Particulière à bien des égards, plusieurs événements vont la marquer et la façonner. Que ce soit les femmes et les mouvements féministes, les noirs et les mouvements d'émancipation aux États-Unis, les revendications étudiantes, l'opposition à la guerre au Vietnam ou les mouvements ouvriers, tous sont, à différents degrés, influencés par des courants intellectuels contestataires et revendicateurs que l'on retrouve à l'échelle internationale.

Nourrie intellectuellement et politiquement par ces mouvements de revendications planétaires, une partie de la population québécoise de l'époque entrevoit et « se considère comme partie prenante de [ceux-ci]¹² ». En effet, comme l'explique Mills, et comme nous l'avons mentionné précédemment, plusieurs groupes de la société québécoise prendront part à ces revendications. L'un des principaux promoteurs de ce nationalisme décolonisateur et émancipateur québécois est sans contredit Pierre Vallières. Plus encore, il est le portrait type du révolutionnaire québécois de cette période.

¹¹ Sean Mills, *Contester l'empire... op.cit.*, p. 15.

¹² *Ibid.*

CHAPITRE I : HISTORIOGRAPHIE ET MÉTHODOLOGIE

Le premier chapitre de ce mémoire permettra d'abord de positionner notre étude dans l'historiographie, et notamment dans le courant de l'histoire intellectuelle, de l'histoire politique, de l'histoire de la gauche et des mouvements indépendantistes des années 1960. Nous présenterons également le cadre d'analyse de notre étude, les principaux concepts utilisés, ainsi que notre méthode d'analyse. Enfin, il sera possible de saisir toute l'importance de notre objet d'étude de par le positionnement de celui-ci dans un contexte québécois et international bien précis.

1.1 : L'auteur

Né dans une famille ouvrière le 22 février 1938, Pierre Vallières grandit sur la Rive-Sud de Montréal dans un territoire surnommé Longueuil-Annexe qui deviendra, quelques années plus tard, Ville Jacques-Cartier, une banlieue modeste¹. Son père, ouvrier dans les usines Angus, l'initie très tôt à la réalité des luttes ouvrières. Sa mère, quant à elle très croyante, sera perçue à l'opposé par Vallières comme étant « paralysée par la crainte et le fatalisme² ». Il entreprend des études classiques durant les années 1950, tout en cumulant une multitude d'emplois. Durant ses études, il développe le goût pour l'écriture et il rédige, à l'âge de 17 ans, *Noces obscures*, son premier roman à thèse³. Durant cette même période, il fait la rencontre de Gaston Miron qui le pousse à écrire ses premiers textes au journal *Le Devoir*⁴. Il collabore avec la revue *Cité libre* entre 1962 et 1964 avant d'animer sa propre revue, *Révolution québécoise*, avec Charles Gagnon de

¹ Ivan Carel, « Pierre Vallières », dans Robert Comeau, Charles-Philippe Courtois et Denis Monière, *Histoire intellectuelle de l'indépendantisme québécois, Tome 1 1834-1968*, Montréal, VLB Éditeur, 2010, p. 252; Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Éditions Typo, 1994 (1968), p. 451.

² Ivan Carel, « Pierre Vallières... *op.cit.*, p. 252.

³ Pierre Vallières, *Noces obscures*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1986 (1955), 176 p.

⁴ Ivan Carel, « Pierre Vallières... *op.cit.*, p. 252.

1964 à 1965. Il deviendra en 1965 le premier salarié permanent du Mouvement de libération populaire (MLP), un mouvement créé suite à plusieurs actions de collaboration entre la revue de Vallières et Gagnon et *Parti pris*⁵. La même année, il adhère au Front de libération du Québec (FLQ) pour finalement en devenir l'un des principaux idéologues. Le 26 septembre 1966, Pierre Vallières et Charles Gagnon sont arrêtés devant l'édifice des Nations-Unies à New York, suite à une manifestation. Lors de son incarcération, Vallières écrit, debout dans sa cellule, *Nègres blancs d'Amérique*⁶. L'écriture de cet essai représente le point culminant de sa carrière d'écrivain. Selon l'historien Ivan Carel, cet ouvrage « incarne l'apogée à la fois de la nouvelle gauche québécoise et du courant « indépendantiste et socialiste », le plus beau témoignage révolutionnaire qui soit, et il est un livre-événement qui [...] cristallise une pensée [...] »⁷. Il fera par la suite plusieurs allées et venues en prison jusqu'en 1971, année où il publie *L'urgence de choisir*, rompant définitivement avec le mouvement flquistique pour rejoindre le Parti Québécois qu'il voit « comme une solution de remplacement socialiste au terrorisme et au marxisme-léninisme⁸ ». Vallières va par la suite militer au sein de nombreux mouvements sociaux. Il travaillera au journal *Le Devoir* puis au *Jour* durant la décennie 1970, avant de publier plusieurs essais, dont *Un Québec impossible* en 1977, *La liberté en friche* en 1979, et *Le devoir de résistance* en 1994⁹. Il continuera à lutter pour le droit des homosexuels dans les années 1980, et prendra le parti des autochtones lors de la crise d'Oka, avant de créer le Comité Québec-Bosnie au milieu des années 1990¹⁰. Il entamera

⁵ *Ibid.*, p. 253.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ Pierre Vallières, *L'urgence de choisir*, Montréal, Parti-pris, 1971, 159 p.; Ivan Carel, « Pierre Vallières... *op.cit.*, p. 253.

⁹ Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique... op.cit.*, p. 471-472.

¹⁰ Ivan Carel, « Pierre Vallières... *op.cit.*, p. 254.

finalement le dernier combat de sa vie en 1997, suite à un infarctus, avant de décéder de ses suites le 23 décembre 1998¹¹.

1.2 : Contexte historiographique

Étant donné que Pierre Vallières apparaît comme l'incarnation même du révolutionnaire québécois engagé et radical des années 1960, il nous apparaît pertinent d'analyser le parcours idéologique de ce dernier, et ainsi mettre en relation ses idées avec les courants de pensées dominants de l'époque. Afin de comprendre le contexte influençant le développement de la pensée politique de Pierre Vallières, il importe de situer notre analyse par rapport à deux thématiques essentielles : soit l'historiographie relative au contexte de contestation international et québécois, ainsi que la production scientifique entourant les idées et la pensée de Vallières.

1.2.1 : Le contexte international : l'application du modèle des décolonisations et l'influence des luttes aux États-Unis

« Le colonialisme, au Québec, est multiple et confus » écrit André D'Allemagne en 1966¹². Il n'aurait su mieux dire en effet. Un certain malaise accompagne, encore aujourd'hui, cette conception d'un Québec colonisé. Peut-on considérer le Québec du milieu du dernier siècle comme une société coloniale? Faut-il considérer la société québécoise comme exploitée et assujettie au bon vouloir décisionnel d'un colonisateur anglophone (canadien ou étatsuniens)? Il serait probablement simpliste de répondre par l'affirmatif. Le modèle de la décolonisation et son application à la situation du Québec

¹¹ *Ibid.*

¹² André D'Allemagne, *Le colonialisme au Québec*, Montréal, Lux Éditeur, 2009 (1966), p. 26. Bien évidemment, vu l'ampleur de l'historiographie existante sur le thème de la décolonisation et des droits civiques aux États-Unis, l'entièreté de la question ne pourra être traitée ici. Là n'est pas l'objectif de notre propos. C'est plutôt l'utilisation et l'appropriation de la théorie de la décolonisation et de la résistance par les intellectuels québécois des années 1960 qui seront étudiées.

ont été analysés par Carole Page dès la fin des années 1970¹³. Elle affirme alors que le phénomène a constitué un facteur déterminant dans l'avènement du néonationalisme québécois de la Révolution tranquille, en plus de mettre à l'ordre du jour la question nationale et la possible accession à l'indépendance politique. Elle avance que le cas du Québec se présente comme l'héritage d'une situation coloniale, et que le retard historique de l'émancipation politique des Québécois justifie un retour à un passé colonial comme moyen de légitimer une lutte décolonisatrice. L'article plus récent de Papa Dramé et Magali Deleuze sur le sujet lance une piste plus nuancée de réflexion sur cette question¹⁴. Les deux auteurs avancent que l'appropriation du discours décolonisateur, amorcée notamment avec les écrits de Raoul Roy, permet à plusieurs acteurs et intellectuels de définir le Québec comme faisant partie de cette contestation mondiale¹⁵. On prend cependant bien soin de mentionner, et avec raison d'ailleurs, le fait que le « Québec possède sa propre situation coloniale, originale, et ne peut donc entrer dans des schémas classiques de la décolonisation marxiste ou algérienne¹⁶ ». Jacques Berque jouera ici un rôle fondamental et il sera une influence certaine pour plusieurs intellectuels québécois de l'époque¹⁷. « Étrange sorte de colonisés ! On ne leur a pas pris leur terre : on les y a

¹³ Carole Page, « Décolonisation et question nationale québécoise », Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, (histoire) 1978, 154 p. Voir également Mathieu Lavigne, « L'idée de décolonisation québécoise. Le discours tiers-mondiste au Québec et sa quête identitaire (1963-1968) », mémoire de maîtrise, Université de Montréal, (Histoire) 2007, 257 p.

¹⁴ Papa Dramé et Magali Deleuze, « Les idées phares de la décolonisation et le Québec », *Bulletin d'histoire politique*, vol 15, no 1, septembre 2006, p. 109-130.

¹⁵ À ce sujet, voir Mathieu Lapointe, « Entre nationalisme et socialisme : Raoul Roy (1914-1946) et les origines d'un premier indépendantisme socialiste au Québec, 1935-1965 », *Mens*, vol. 8, no 2 (printemps 2008), p. 281-322.

¹⁶ Papa Dramé et Magali Deleuze, « Les idées phares de la décolonisation... *op.cit.*, p. 122; pour une perspective intéressante sur les pratiques de contestation dans des pays développés et prospères, voir Anne Morelli et José Gotovitch (dir.), *Contester dans un pays prospère. L'extrême gauche en Belgique et au Canada*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2007, 259 p.

¹⁷ Jacques Berque dénoncera la situation coloniale particulière du Québec à plusieurs reprises. Mentionnons notamment deux publications dans la revue d'idées *Parti pris*, ainsi que deux références à la situation québécoise dans son essai *La Dépossession du Monde*. Voir Jacques Berque, « Les révoltés du Québec »,

enlisés. On ne leur refuse pas la citoyenneté : on l'utilise à leur propre prétérition. On n'a pas interdit leur langue : on l'a seulement disqualifiée [...] » dira Jacques Berque au sujet des Québécois¹⁸. Ainsi, certains nationalistes, dont Vallières, justifieront leur situation d'oppression économique, culturelle ou linguistique en faisant miroiter les similitudes entre la situation québécoise et celle de l'Algérie par exemple, légitimant ainsi leur lutte d'émancipation¹⁹. Alexis Lachaine, dans sa thèse de doctorat, aborde la question à travers les écrivains nationalistes québécois et en examinant l'influence des décolonisations et du discours tiers-mondiste sur le développement intellectuel du nationalisme révolutionnaire de quatre penseurs québécois des années 1950-1960²⁰. Il étudie les écrits d'Hubert Aquin, de Gaston Miron, de Jacques Ferron et de Pierre Vallières afin de démontrer, ultimement, comment ce discours décolonisateur fut acquis et utilisé par ceux-ci, à différents degrés selon l'auteur, et comment ils ont contribué à l'émergence d'une identité québécoise propre²¹. Ainsi, Lachaine démontre que l'expression de la lutte émancipatrice du Québec s'exprime, pour ces auteurs, à travers leur littérature engagée. Le Québec possède donc sa propre identité coloniale et diffère quelque peu des schémas classiques de décolonisations internationales. L'intégration

Parti pris, décembre 1963, numéro 3, p. 48; Jacques Berque, « Une lettre de Jacques Berque », *Parti pris*, mars 1964, numéro 6, p. 24; Jacques Berque, *La Dépossession du monde... op.cit.* Voir l'ouvrage de David Austin, *Nègres noirs, Nègres blancs... op.cit.*, p. 81 à 105. L'auteur analyse l'importance de Berque, Fanon, Césaire et Memmi dans le développement de l'argumentaire décolonisateur chez plusieurs nationalistes québécois, et en particulier chez Pierre Vallières.

¹⁸ Michel Van Schendel (dir.), *Les Québécois*, Paris, Cahiers libre 99-100, 1967, p. 11.

¹⁹ Pour une étude plus approfondie sur cette thématique comparative entre le Québec et l'Algérie, voir Magali Deleuze, « Les médias au Québec et la guerre d'Algérie 1954-1964 », Thèse de doctorat (Histoire), Montréal, Université de Montréal, 1998, 293 p.; pour une compréhension de la globalité des luttes et du développement d'une conscience globale émancipatrice, voir Karen Dubinsky, *et al.*, *New World Coming, The Sixties and the Shaping of Global Consciousness*, Toronto, Between the lines, 2009, 515 p.

²⁰ Alexis Lachaine, « Black and Blue : French Canadian Writers, Decolonization and Revolutionary Nationalism in Quebec, 1960-1969 », thèse de doctorat (philosophie), Université York, 2007, 311 p.

²¹ *Ibid.*

d'une société québécoise colonisée reste néanmoins mise de l'avant dans le discours des auteurs précédemment cités.

Outre les modèles tiers-mondistes, le cas des droits civiques et de l'émancipation des Afro-américains représente certainement un point de comparaison porteur pour les intellectuels québécois de la décennie 1960. Voilà pourquoi l'historiographie portant sur la question reste essentielle, et le Black Panther Party offre une piste de réflexion intéressante. Tom Van Eersel retrace l'histoire du mouvement des Black Panther de 1966 à 1973, en analysant la radicalité et l'émergence de la violence au sein de ce mouvement²². Plus encore, il démontre l'importance de l'engagement social et économique du groupe dans la société, tout en soulignant l'importance de Malcom X et Frantz Fanon dans le développement de l'idéologie radicale du mouvement. Sean Mills, quant à lui, aborde la dimension internationale de la résistance à Montréal et fait le lien entre les mouvements d'émancipation des noirs américains et la situation québécoise²³. Il met de l'avant la manière dont Vallières s'approprie le discours de victimisation et la métaphore raciale, notamment à travers le titre de son œuvre *Nègres blancs d'Amérique*, comme outil permettant l'inclusion des « nègres blancs » québécois dans la lutte mondiale d'émancipation. À l'instar de Raoul Roy quelques années plus tôt, Vallières sera l'un de ceux chez qui ce discours aura le plus de portée²⁴. Mills affirme également que l'acceptation du cas québécois dans la lutte contre l'impérialisme et le colonialisme

²² Tom Van Eersel, *Panthères noires. Histoire du Black Panthers Party*, Paris, L'échappée, 2006, 159 p.

²³ Sean Mills, *Contester l'empire... op.cit.*, p. 83 à 108.

²⁴ Pour plus d'information sur les idées de Raoul Roy, voir l'étude de Mathieu Lapointe. L'auteur aborde l'influence pionnière de Raoul Roy sur le développement des mouvements indépendantistes et socialistes québécois. Plus encore, il établit que Roy est le précurseur de l'idée d'indépendantisme de gauche en élaborant une première version de l'indépendantisme socialiste de décolonisation. Les interprétations et l'analyse du parcours de Raoul Roy que nous propose Lapointe sont donc essentielles à la compréhension de ce champ historiographique et permettent de rattacher le modèle et les idées de ce dernier avec celles de Vallières. Voir Mathieu Lapointe, « Entre nationalisme et socialisme : Raoul Roy (1914-1946)... op.cit.

va être graduelle et que les activités de Vallières vont permettre la reconnaissance du Québec à l'internationale, et spécialement aux États-Unis²⁵. Ainsi, une foule d'écrivains, dans les années 1960, soutiendront « qu'être « Noir » ne signifie pas seulement être colonisé, mais également être du côté de l'humanité qui est sur le point de créer un monde nouveau²⁶ ». L'une des représentations de cet intérêt certain envers les mouvements noirs américains chez les militants québécois s'observe concrètement lors du Congrès des écrivains noirs de 1968 à Montréal, où seront présents plusieurs écrivains emblématiques du Black Power, dont Stokely Carmichael et C.L.R. James²⁷. Bien que l'influence de plusieurs autres mouvements reste fondamentale, retenons donc l'apport déterminant du mouvement Black Panther, de Malcom X et Frantz Fanon, ainsi que l'appropriation de la métaphore raciale pour le développement idéologique et révolutionnaire de certains intellectuels québécois comme Pierre Vallières.

1.2.2 : Violence politique et mouvements contestataires des années 1960 au Québec

Au Québec, le radicalisme socialiste et nationaliste s'est surtout exprimé à travers le mouvement du Front de libération du Québec (FLQ) dans les années 1960. Bien que minoritaire dans l'éventail contestataire de l'époque, c'est bien souvent à cette branche révolutionnaire que la mémoire collective fait référence. Les événements d'octobre 1970,

²⁵ Il est nécessaire de mentionner l'apport majeur de Sean Mills et de son étude *Contester l'empire* paru en 2011. Ce dernier démontre comment le discours de la décolonisation a été repris par plusieurs groupes contestataires des années 1960 afin de justifier leurs luttes émancipatrices. Il avance que ces revendications touchent une multitude de groupes et mouvements de la société montréalaise des années 1960, et que ceux-ci s'influencent entre eux à travers la différence de leurs luttes. Mills jette également un regard nouveau sur l'histoire du Québec de cette période, en ce sens où il replace les événements et les luttes montréalaises dans le contexte beaucoup plus large des révolutions et des décolonisations mondiales. Voir Sean Mills, *Contester l'empire... op.cit.*

²⁶ *Ibid.*, p. 101.

²⁷ David Austin, *Nègres noirs, nègres blancs... op.cit.*, p.81-105

sans précédent dans l'histoire du Québec, ont certainement favorisé cette interprétation²⁸. Bien que l'histoire du mouvement flquiste nous semble ici très utile, l'analyse du concept de violence politique qui en découle nous semble beaucoup plus révélatrice²⁹. Ainsi, *Les Québécois violents* de Marc Laurendeau aborde assez bien l'évolution de la violence au Québec de 1962 à 1972 et conclut que cette dernière aura certainement permis de faire connaître les revendications politiques et les maux socio-économiques des Québécois³⁰. Toutefois, les contrecoups auront été beaucoup plus significatifs pour le camp indépendantiste³¹. Bien que l'étude de Laurendeau constitue une bonne entrée en matière sur la question, l'œuvre phare de cette thématique reste toutefois *Violences politiques : Europe et Amériques 1960-1979*³². Ce collectif permet de jeter un regard nouveau sur la violence politique avec un questionnement qui analyse la légitimité du recours à la violence politique, les conditions socio-économiques d'émergence de la violence, ainsi que les pratiques et les mutations de cette dernière dans les sociétés d'Europe et d'Amérique entre 1960 et 1979³³. On y conclut notamment que lorsque la voie institutionnelle ne mène nulle part et que l'impuissance devant une situation

²⁸ Voir notamment les analyses suivantes portant sur cette question de la Crise d'octobre : Gérard Pelletier, *La Crise d'octobre*, Montréal, Éditions du Jour, 1971, 265 p.; William Tetley, *Octobre 1970 : Dans les coulisses de la Crise*, St-Lambert, Les éditions Héritage inc., 2010 (2007), 408 p.

²⁹ Pour plus d'informations sur l'histoire du FLQ, voir Éric Bédard, *Chronique d'une insurrection appréhendée. La crise d'Octobre et le milieu universitaire*, Sillery, Québec, Les Éditions Septentrion, 1998, 201 p.; Louis Fournier, *F.L.Q. Histoire d'un mouvement clandestin*, Montréal, Québec/Amérique, 1982, 509 p.

³⁰ Marc Laurendeau, *Les Québécois violents : La violence politique 1962-1972*, Québec, Boréal, 1990 (1974), 351 p.

³¹ On peut penser ici à l'arrestation et à l'emprisonnement de nombreux militants et terroristes, à la promulgation de la *Loi des mesures de guerres*, à l'association facile entre FLQ et indépendantisme qui nuira par la suite au mouvement indépendantiste, à l'arrestation de 500 innocents dans la nuit suivant l'entrée en vigueur de la *Loi des mesures de guerres*, etc.

³² Ivan Carel, Robert Comeau et Jean-Philippe Warren (dir.), *Violences politiques : Europe et Amériques 1960-1979*, Montréal, Lux Éditeur, 2013, 333 p.

³³ Voir notamment le chapitre de Guy Rocher sur la légitimité de la violence politique : Guy Rocher, « La violence politique et sa légitimité », dans Ivan Carel, Robert Comeau et Jean-Philippe Warren (dir.), *Violences politiques... op.cit.*, p. 19 à 36.

d'exploitation devient insoutenable, la violence apparaît bien souvent comme une solution légitime, et ce, autant pour les militants que pour le gouvernement³⁴. Cette interprétation de la violence politique comme solution légitime nous révèle certainement l'une des composantes de la pensée de Vallières. Plus encore, on comprend, à travers cette thématique de l'historiographie, que la violence politique devient, une fois la phase pacifique épuisée ou menée à terme, ou tout simplement impossible, une solution légitime pour bien des mouvements et des individus. Retenons également que les mouvements contestataires du Québec s'inspirent entre eux et adoptent éventuellement une stratégie d'action plus radicale, résultante de l'inefficacité relative des luttes plus pacifiques du début de la décennie 1960³⁵. L'analyse qu'en ont fait les auteurs inscrit certainement cette thématique dans le spectre beaucoup plus large de la contestation. Et ce choix de la violence comme moyen de contestation est loin d'être unique au Québec dans les années 1960-1970³⁶.

1.2.3 : Pierre Vallières, ses idées, sa pensée

Le nom de Pierre Vallières est généralement lié à l'essai *Nègres blancs d'Amérique*, l'œuvre, il va sans dire, majeure de sa carrière d'écrivain. Malheureusement, l'historiographie s'est bien souvent limitée à l'analyse et à l'étude de ce dernier. Bien qu'essentiel à la compréhension de la pensée de l'auteur, *Nègres blancs d'Amérique* n'apparaît pas représentatif de la pensée politique globale de Vallières. En 2010, Ivan

³⁴ Ivan Carel, Robert Comeau et Jean-Philippe Warren (dir.), *Violences... op.cit.*, p.283. Voir également Raphaël Chapdelaine, « Le concept de révolution dans le discours indépendantiste des années 1960 au Québec », Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, (Science politique) 2007, 117 p.

³⁵ Évidemment, ceci n'est qu'un infime survol de l'historiographie portant sur les mouvements de contestations et les intellectuels québécois des années 1960. Pour plus d'informations, voir Robert Comeau, Charles-Philippe Courtois et Denis Monière. *Histoire intellectuelle... op.cit.*; Jean-Philippe Warren, *Une douce anarchie. Les années 1968 au Québec*, Montréal, Boréal, 2008, 312 p; Robert Comeau et Marc Comby (dir.). *Dossier thématique : La gauche au Québec depuis 1945*, *Bulletin d'histoire politique*, volume 19, numéro 2, 288 p.

³⁶ *Ibid.*

Carel publie un article qui illustre bien cette situation³⁷. Il résume sommairement la pensée de Vallières et aborde les idées principalement exprimées à travers l'essai, soit l'influence du contexte international, le discours anti-impérialiste à tendance socialiste, ainsi que l'idéal révolutionnaire à travers le renversement du système capitaliste et la prise des armes³⁸. D'un autre côté, l'historienne Fernande Roy est l'auteure d'un article très enrichissant qui critique sévèrement l'interprétation, ou plutôt l'instrumentalisation de l'histoire que fait Vallières dans son essai³⁹. Plus encore, elle vient déconstruire plusieurs arguments émis par Vallières, notamment au niveau de l'existence d'un passé commun entre les Canadiens-français et les Afro-américains. Cet article critique nous apporte énormément dans notre réflexion sur l'auteur, mais se concentre, encore une fois, uniquement sur l'essai de 1968. Ivan Carel, avec un article issu du collectif *Violences politiques : Europe et Amériques 1960-1979* analyse la radicalisation de Vallières et Charles Gagnon entre 1966 et 1971 en mettant l'accent sur l'épisode de la dissociation de ceux-ci avec le mouvement felquiste en 1970-71, ainsi que sur leurs différences d'interprétation de la violence dans la révolution, l'un prônant une vision plus idéaliste et l'autre plus matérialiste⁴⁰. Bien que l'article soit des plus significatifs, il faut mentionner qu'il ne prend en considération que les années 1966 à 1971 et prend minimalement en compte le concept de radicalisation, se concentrant davantage sur celui de « violence

³⁷ Ivan Carel, « Pierre Vallières », dans Robert Comeau, Charles-Philippe Courtois et Denis Monière. *Histoire intellectuelle... op.cit.*, p. 242-254.

³⁸ Il est également possible d'observer ce cantonnement autour de l'essai *Nègres blancs d'Amérique* dans le mémoire de maîtrise d'Anne-Lyne Tanguay qui s'affaire à comparer, à travers une analyse littéraire, l'essai de Vallières et d'Albert Memmi. Voir Anne-Lynne Tanguay, « Littérature et idéologie dans *Nègres Blancs d'Amérique* de Pierre Vallières et *Portrait du colonisé* d'Albert Memmi », Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, (Département des études françaises) 1981, 114 p. Cette même délimitation autour de l'essai est observable dans le mémoire de Marc-André Lajeunesse, « La parole pamphlétaire chez deux « partipristes » : Paul Chamberland et Pierre Vallières », Mémoire de maîtrise, Université de Montréal (Département des littératures de langue française), 2014, 125 p.

³⁹ Fernande Roy, « Nègres blancs d'Amérique? », *Liberté*, vol. 51, no 3, (285) 2009, p. 34-52.

⁴⁰ Ivan Carel, « Vallières, Gagnon et la violence politique : entre idéalisme et matérialisme », dans Ivan Carel, Robert Comeau et Jean-Philippe Warren (dir.), *Violences politiques... op.cit.*, p.51-72.

cathartique » développé par Fanon dans *Les damnés de la terre*⁴¹. Cependant, l'analyse comparative que fait Carel de Vallières et Gagnon enrichit grandement la réflexion sur la complémentarité des idées de ces deux révolutionnaires difficilement dissociables l'un de l'autre. Il est donc possible d'admettre que l'historiographie entourant et analysant l'essai de Vallières ratisse tout de même assez largement le paysage interprétatif des idéaux de l'auteur émis dans *Nègres blancs d'Amérique*. Ce n'est cependant pas la seule voie interprétative possible.

Il importe de mentionner également l'apport de Constantin Baillargeon, professeur de philosophie de Vallières, dans la réflexion⁴². Ce dernier retrace et analyse le parcours de Vallières, particulièrement lors de son passage chez les franciscains en 1960-1961, tout en tentant de comprendre et d'interpréter la philosophie et la psychologie derrière la pensée que l'élève développera dans les décennies suivantes. L'apport de ce dernier permet, certes, d'analyser et d'avoir accès à une période de la vie de Vallières jusqu'alors très méconnue, tout en ayant une interprétation d'un acteur l'ayant côtoyé directement⁴³. C'est cependant l'étude de Jacques Jourdain qui apparaît ici comme le point de départ nécessaire à notre recherche⁴⁴. Il analyse les influences idéologiques qui ont inspiré Vallières entre 1962 et 1971. Plus encore, à travers l'étude de trois courants

⁴¹ La violence cathartique est la stratégie à utiliser selon Vallières, car la violence « provoque la conscientisation du peuple et la répression de l'État (déclenchant ainsi potentiellement une réaction en chaîne menant à la révolution), mais elle est en soi un geste mobilisant et structurant. On retrouve donc ici la pratique et le discours que l'on a vu à l'œuvre ailleurs, entre autres chez les Tupamaros d'Uruguay, mettant de l'avant la stratégie de guérilla urbaine afin de harceler les forces dirigeantes, militaires, politiques ou économiques ». Voir Ivan Carel, « Vallières, Gagnon et la violence politique... *op.cit.*, p. 56. Pour en savoir davantage sur le concept de violence cathartique, voir Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte/Poche, 2002 (1968) (1961), 311 p.

⁴² Constantin Baillargeon, *Pierre Vallières vu par son « professeur de philosophie »*, Montréal, MédiasPaul, 2002, 127 p.

⁴³ Pour une étude portant sur le retour à la foi de Vallières dans les années 1970-1980, voir Felipe Antaya, « Pierre Vallières ou le danger d'occulter le passé », Mémoire de maîtrise (Études québécoises), Université du Québec à Trois-Rivières, 2011, 108 p.

⁴⁴ Jacques Jourdain « De *Cité libre* à *L'Urgence de choisir* : Pierre Vallières et les palinodies de la gauche québécoise », Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, (Science politique) 1995, 115 p.

fondamentaux (le personnalisme chrétien, le discours tiers-mondiste et le marxisme) l'auteur atteste de l'importance du discours de Pierre Vallières pour la gauche québécoise de la Révolution tranquille. Bien qu'éclectique, la pensée de Vallières est définie par Jourdain comme étant animée par son engagement, agissant ainsi comme un « primat du social dans sa pensée politique⁴⁵ ». Aux vues des études se rapportant principalement à l'essai *Nègres blancs d'Amérique*, il apparaît nécessaire d'analyser la pensée politique de Vallières de manière beaucoup plus large.

Notre étude s'inscrit donc dans la continuité de l'étude de Jourdain, en ce sens où elle nous servira de point de départ (de par son cadre temporel et l'analyse réalisée), tout en poussant la réflexion, par l'utilisation d'une perspective historienne, afin de saisir de processus de radicalisation qui opère chez Pierre Vallières entre 1955 et 1971. Nous tenterons donc d'établir clairement les raisons qui expliquent l'évolution, et surtout, la radicalisation de la pensée politique de l'auteur, et ce, de ses premiers écrits en 1955 jusqu'à l'abandon de la voie violente en 1971. Nous croyons être en mesure d'apporter de nouvelles conclusions qui permettront, nous l'espérons, de jeter à la fois un regard nouveau sur l'un des intellectuels importants du Québec et, par le fait même, sur les mouvements radicaux et clandestins des années 1960 au Québec, et ce, grâce à l'étude de l'un de ses principaux acteurs, Pierre Vallières.

1.3 : Problématiques et hypothèses

Comprenant aisément, dès les premières lectures des écrits de Vallières, que les idéaux émancipateurs sont au cœur de son argumentaire, il importe de pousser l'analyse pour mieux comprendre l'évolution de sa pensée politique. Comme les idées de l'auteur

⁴⁵ *Ibid.*, p. 90.

se radicalisent progressivement entre 1955 et 1971, il nous semble essentiel d'analyser l'interrelation existant entre l'évolution de ses idées et ses affiliations partisans. Prenant l'année 1971, qui correspond à la publication de *L'urgence de choisir*, comme point de rupture avec le radicalisme dans la réflexion de l'auteur, il apparaît vital de s'interroger sur la genèse et l'évolution des idées de Vallières avant cette date⁴⁶. Pour ce faire, il est essentiel d'analyser ses tout premiers écrits. Vallières entame son œuvre littéraire par l'écriture de trois romans dans les années 1950. Il les détruit cependant en 1958, les jugeant trop médiocres, mais redécouvre une copie de l'un d'entre eux, *Noces obscures*, dans les années 1970. Ce roman raconte l'histoire d'un jeune prolétaire blessé et marqué par la société de l'époque de la « grande noirceur » au Québec. Ce roman, finalement publié en 1986, constitue le point de départ de la présente recherche. L'intervalle 1955-1971 agira donc comme cadre temporel afin d'analyser l'évolution et la radicalisation de l'auteur à travers ses écrits.

Un questionnement logique découle donc directement des éléments mentionnés. Quels sont les fondements de la pensée politique de Pierre Vallières et qu'est-ce qui permet d'expliquer le processus de radicalisation, puis de modération qui s'opère entre ses premiers écrits en 1955 et l'abandon de la voie violente en 1971? Quels sont les principaux facteurs à l'œuvre et par quels mécanismes agissent-ils sur les idées de Vallières? Pour répondre à ces questions, quatre axes principaux seront analysés : soit le contexte québécois, canadien et international des années 1950-1960, le parcours personnel de l'auteur, le réseau de sociabilité dans lequel il gravite, ainsi que ses influences littéraires et idéologiques.

⁴⁶ Pierre Vallières, *L'Urgence de choisir... op.cit.*

Il est clair qu'il y a escalade marquée dans la pensée de Vallières dans les années 1950-1960, escalade légitimant de plus en plus l'utilisation de la violence. Cependant, il serait simpliste de cibler un seul motif, une seule explication. En effet, nous avançons qu'une conjoncture particulière et une multitude de facteurs sont ici en cause. Le contexte québécois de changements relié à la Révolution tranquille, la volonté d'affirmation du Québec au sein de la Confédération canadienne, l'influence américaine grandissante dans la province, ainsi qu'un contexte international marqué par la Guerre froide, les décolonisations, les révolutions armées à Cuba et en Algérie, tout comme la lutte d'émancipation des noirs américains, semblent influencer directement l'évolution de la pensée de Vallières et son adhésion à l'idée de la lutte armée. De plus, le réseau de sociabilité dans lequel Vallières évolue, notamment par l'influence de Gaston Miron et Charles Gagnon, va également influencer sa pensée. Il est possible d'avancer que l'expérience d'une enfance économiquement précaire marquée par un mode de vie difficile et un contexte familial particulier influence également le développement de sa pensée. Finalement, la littérature de la décolonisation, de revendication et d'émancipation permet d'expliquer une autre facette de la pensée de Pierre Vallières. Bref, nous postulons que les quatre catégories thématiques énumérées permettent de comprendre et d'expliquer le processus de radicalisation chez l'auteur.

1.4 : Méthodologie

1.4.1 Objet d'étude et cadre d'analyse

La présente recherche s'inscrit dans l'histoire politique et l'histoire des idées, mais également dans le cadre d'une histoire de la littérature décolonisatrice et des intellectuels de l'indépendantisme et de la gauche québécoise des années 1960. Comme il

a été mentionné précédemment, la plupart des études existantes se concentrent sur des approches plus littéraires, philosophiques ou ne s'intéressent pas ou très peu à l'analyse historique de la pensée de Vallières et sa radicalisation à l'extérieur de son essai de 1968. Pour palier cette lacune, une grille d'analyse thématique sera mise de l'avant. Afin d'identifier le contenu de sa pensée et les facteurs de sa radicalisation, les textes de Vallières seront analysés avec un regard critique en s'intéressant au langage et au vocabulaire utilisé, au type d'argumentaire, aux propos « incendiaires », aux disqualifications brutales ou modérées, ainsi qu'aux contradictions et rétractations de l'auteur sur certains propos. De plus, quatre regroupements thématiques précis seront utilisés afin d'expliquer l'évolution de sa pensée et le durcissement de ses positions à travers le cadre temporel choisi. Ces quatre thématiques sont donc les différents contextes (Québec, Canada, États-Unis, International), le cheminement personnel (enfance, contexte familial, éducation), le réseau de sociabilité (rencontre, amitié, participation à certains groupes ou mouvements), ainsi que les influences littéraires (penseurs de la décolonisation, penseurs marxistes, penseurs québécois, etc.) dans lesquels s'inscrit Vallières. Nous croyons pouvoir relever suffisamment d'informations qui permettront de comprendre l'évolution et surtout la radicalisation des idées et des positions de Vallières à travers le temps.

Un concept clé mérite quelques précisions : celui de « radicalisation ». En effet, on entend ici par radicalisation le fait de durcir ses positions et ses idées, d'être de plus en plus intransigeant sur ses opinions, de n'admettre aucun compromis et de valoriser une certaine ligne de conduite au détriment de toute autre. On utilisera ici la définition que développent Donatella Della Porta et Gary LaFree dans leur article issu d'un numéro

spécial de la revue *International Journal of Conflict and Violence* en 2011. On mentionne que « in the 1970s, the term radicalization emerged to stress the interactive (social movement/state) and processual (gradual escalation) dynamics in the formation of violent, often clandestine groups [...]. In this approach, radicalization referred to the actual use of violence, with escalation in terms of forms and intensity⁴⁷ ». Bien que la littérature sur cette question de radicalisation soit encore très jeune, comme le mentionne l'article précédemment cité, il n'en demeure pas moins que ce terme est polysémique, controversé et peut parfois être facilement confondu avec la terminologie des termes terrorisme ou extrémiste⁴⁸. Il est donc important d'être prudent avec l'utilisation de ce terme et de se référer à la définition précédente. Il faut également garder en tête que la radicalisation n'est pas un phénomène unilatéral, mais qu'il est influencé par le contexte, les acteurs et l'environnement qui permettent son développement, et que ce dernier, au-delà des différentes interprétations possibles, reste un processus complexe et particulier⁴⁹. Certes, la radicalisation de Vallières s'observe davantage dans l'argumentaire révolutionnaire qu'il construit, via la publication de nombreux articles, que par des actions violentes qu'il ne posera pas réellement. Son processus de réflexion le mènera tout de même à prôner la violence à travers ses textes, et à développer l'idée de violence nécessaire en reprenant le modèle de « violence cathartique » de Fanon dans son argumentaire.

⁴⁷ Alex P. Schmid, « Radicalisation, De-Radicalisation, Counter-Radicalisation : A Conceptual Discussion and Literature Review », *ICCT Research Paper*, La Haye, 27 mars 2013, p. 6.

⁴⁸ *Ibid.*, p. iv.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 1.

1.4.2 Présentation du corpus de sources

Entre 1955 et 1971, Pierre Vallières publiera nombre de textes d'opinion. Il utilisera différentes tribunes pour faire valoir ses idées et marquera, sans aucun doute, le milieu intellectuel de l'époque. Notre corpus principal est donc constitué d'un regroupement d'une soixantaine de textes que Vallières a rédigés durant la période. Comme nous le verrons, ces textes proviennent d'un éventail assez éparpillé de documents textuels.

L'une des formes de documents utilisées sera le roman et les essais écrits par Vallières entre 1955 et 1971⁵⁰. Deux textes de Vallières sont publiés durant l'intervalle mentionné, soit *Nègres blancs d'Amérique* en 1968 et *L'urgence de choisir* en 1971, en plus de voir publié, en 1986, *Noces obscures*, son premier roman à thèse écrit en 1955. Le premier roman à thèse de l'auteur permet de comprendre un aspect différent de sa pensée, en ce sens où l'œuvre de fiction laisse entrevoir une certaine forme autobiographique dans son contenu. Les deux essais de Vallières permettront, quant à eux, de comprendre plus aisément la pensée politique de l'auteur, d'y analyser les revendications véhiculées, ainsi que les raisons de son éventuelle dissociation avec le FLQ. Sans analyser uniquement ces trois publications, leur importance reste tout de même primordiale.

Seront par la suite analysés les revues et journaux dans lesquels Pierre Vallières écrira entre 1955 et 1971. Citons notamment les revues comme *Cité libre*, *Révolution québécoise* (1964-65) et *Parti pris*. S'ajoutent à cela des publications dans les journaux *Le Devoir* et *La Presse*, ainsi que plusieurs organes de diffusion du FLQ et des revues

⁵⁰ À noter que deux anthologies traitant des textes de Vallières sont très utiles ici. Elles permettent d'identifier plusieurs corpus et textes inédits qui seront essentiels à notre analyse. Voir Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot, *Pierre Vallières : Paroles d'un nègre blanc*, Québec, VLB éditeur, 2002, 284 p.; Robert Comeau, Daniel Copper et Pierre Vallières, *FLQ : un projet révolutionnaire. Lettres et écrits felquistes (1963-1982)*, Québec, VLB éditeur, 1990, 275 p.

marginales et clandestines comme *La Cognée* et *L'Avant-garde*. Quatre manuscrits intéressants se greffent également au corpus : *Qu'est-ce que le FLQ*, un manuscrit inédit de 100 pages écrit en 1966, *Indépendance et Révolution*, également inédit et écrit en 1968-1969, *Pour un front commun multinational de libération*, réalisé avec Charles Gagnon en février 1970, ainsi que *La stratégie de la lutte armée*, écrit en 1971. L'ensemble de ces textes permettront non seulement d'analyser l'évolution de sa pensée, mais également de comprendre les réseaux sociaux dans lesquels il s'inscrit, les organes de diffusion de l'époque, ainsi que les stratégies mises de l'avant pour diffuser les idées d'indépendance, de décolonisation et de violence nécessaire⁵¹.

1.5 : Conclusion

Certes, Pierre Vallières représente à lui seul un objet d'étude intéressant et pertinent. Suite à l'analyse de l'historiographie, il est possible d'affirmer que l'étude de l'évolution et de la radicalisation des idées de Vallières constitue un sujet qui n'a pas été épuisé. La problématique et les hypothèses développées ici se veulent une contribution à cette historiographie. De plus, nous avançons que la méthodologie développée, la rigueur du cadre d'analyse thématique, et l'ampleur de notre corpus permettront certainement d'y contribuer de manière originale.

⁵¹ Le lecteur nous pardonnera l'utilisation de nombreuses citations dans les prochains chapitres. Nous croyons que personne ne peut rendre justice aussi bien des idées de Vallières que l'auteur lui-même. Voilà pourquoi plusieurs extraits produits par l'auteur seront utilisés afin de bonifier la démonstration.

CHAPITRE II : DU PERSONNALISME CHRÉTIEN AU SOCIALISME DÉCOLONISATEUR (1955-1964)

*L'écriture, jour après jour, me révélait à
moi-même et me faisait exister.*

Pierre Vallières¹

Entre 1955 et 1964, le parcours intellectuel de Pierre Vallières est particulièrement difficile à suivre en raison des multiples changements qui s'opèrent dans le développement de sa pensée politique et l'expression de son engagement. Néanmoins, cette période constitue la genèse intellectuelle du futur révolutionnaire. Il apparaît donc nécessaire de baliser ce deuxième chapitre en trois sections distinctes afin de permettre l'analyse et la compréhension des changements qui s'opèrent à l'époque chez le jeune Pierre Vallières. Il sera ainsi question du passage vers l'âge adulte qui s'opère chez Vallières dans les années 1950, de son passage chez les Franciscains et les Petits Frères de Jésus, ainsi que de son expérience comme auteur à la revue *Cité libre*. Ce premier chapitre permettra donc d'analyser un parcours qui tend progressivement vers l'engagement révolutionnaire.

2.1 : De l'adolescence à l'âge adulte : une transition syncrétique empreinte d'existentialisme sartrien

Avant *Nègres blancs d'Amérique*, avant *Révolution québécoise*, avant l'expérience *Cité libre* ou les articles dans *Le Devoir*, avant tous ses écrits engagés et critiques, il y eut une forme d'engagement différente, mais tout aussi profonde chez Pierre Vallières. Cet engagement s'exprime à travers l'aventure romanesque d'un jeune intellectuel en devenir. Âgé de 17 ans, l'adolescent tourmenté tente de trouver une issue à la morosité de sa propre vie, sans trop y croire, durant « cette période de profonde

¹ Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, TYPO, 1994 (1968), p. 247.

solitude, de grande noirceur personnelle et collective² » que sont les années 1950 au Québec. Et c'est par l'écriture, en partie du moins, que l'exutoire se manifesterait. De l'expression de cette réflexion naîtront trois romans, soit *Noces obscures*, *Les démons* et *Les Porteurs d'eau*³. Un seul subsiste et revêt une importance plus grande que l'on pourrait le croire *a priori*.

2.1.1 : Pourquoi omettre *Noces obscures*?

L'historiographie situe généralement le début du développement de la pensée politique de Pierre Vallières au tournant des années 1960. Certains situent le point de départ au premier texte publié par Vallières dans la revue *Cité libre* en 1962⁴. D'autres réfèrent plutôt au moment où Vallières entre chez les Franciscains, ainsi qu'aux premiers textes de ce dernier dans les pages du quotidien *Le Devoir*, comme le moment marquant le début de sa réflexion intellectuelle⁵. Tous excluent *de facto* le roman de 1955. En fait, tous sauf un ! Jacques Pelletier, dans un chapitre de son livre sur l'avenir de la gauche au Québec⁶, analyse le premier roman de Vallières avec une approche littéraire et témoigne, à l'instar de ce que nous allons faire dans les prochaines lignes, du caractère

² Pierre Vallières, *Noces obscures*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1986 (1955), p. 10.

³ *Ibid.*, À noter que seul *Noces obscures* sera publié (en 1986), car Vallières détruit les trois romans en 1958. Il oublie cependant une copie de son premier roman chez Gaston Miron. C'est Alain Horic, directeur des Éditions de l'Hexagone, qui découvre dans les dossiers de Gaston Miron, en 1986, une copie du roman de Pierre Vallières écrit 31 ans plus tôt. Il insiste alors pour le publier. C'est de ce manuscrit qu'est issu le roman. Voir l'avant-propos de *Noces obscures* pour plus de détails.

⁴ Jacques Jourdain, « De *Cité libre* à *L'urgence de choisir* : Pierre Vallières et les palinodies de la gauche québécoise », Mémoire de maîtrise (Science politique), Québec, Université du Québec à Montréal, 1995, 115 p.; E. Martin Meunier, « De Mounier à Marx : une énigmatique transition. Quelques hypothèses issues du parcours intellectuel de Pierre Vallières », dans Lucille Beaudry et Marc Chevrier (dir.), *Une pensée libérale, critique ou conservatrice? Actualité de Hannah Arendt, d'Emmanuel Mounier et de George Grant pour le Québec d'aujourd'hui*, Lévis, Les Presses de l'Université Laval, 2007, p. 113-132.

⁵ Constantin Baillargeon, *Pierre Vallières vu par son « professeur de philosophie »*, Montréal, MédiasPaul, 2002, 127 p.; Charles Gagnon, « Adieux au camarade Pierre Vallières », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 7, no. 3, 1999, p. 9 à 12.

⁶ Jacques Pelletier, *La gauche a-t-elle un avenir? Écrits à contre-courant*, Montréal, Éditions Nota bene, 2000, 235 p.

autobiographique de ce roman⁷. Mais pourquoi omettre en général *Noces obscures* de l'analyse ? Certes, ce texte diffère des écrits ultérieurs de l'auteur qui prendront plutôt la forme d'essais ou de textes d'opinion. De plus, l'analyse d'une telle source constitue un défi. Conjuguer histoire et littérature n'est pas aisé. Néanmoins, il est évident qu'une approche multidisciplinaire alliant histoire et littérature permet d'apporter de nouvelles perspectives sur ce qui constitue certainement les prémices de la pensée politique de Pierre Vallières. Bien que cette approche comporte plusieurs risques⁸, le but n'est pas ici d'entrer dans un débat de fond à caractère épistémologique⁹. L'objectif est plutôt d'utiliser la fécondité des sources littéraires pour en faire ressortir une essence, à tout le moins un portrait d'ensemble qui nous plonge dans l'univers de l'auteur. Et c'est ce que nous tenterons ici.

Bien qu'il soit difficile, voire impossible, d'attester avec certitude de la valeur autobiographique du roman *Noces obscures*, il demeure évident que certains comparatifs et certains liens peuvent et doivent être faits entre le personnage principal du roman, Roger, et l'auteur. Les premières similarités observables se retrouvent certainement au niveau du contexte familial du personnage principal. Plusieurs éléments comme la mère autoritaire, l'âge de Roger (17 ans), la ville dans laquelle l'action se déroule (Ville

⁷ Nous utiliserons ici l'analyse de Jacques Pelletier pour appuyer notre argumentaire. Nous y reviendrons donc plus en détail dans les prochaines lignes. Mentionnons seulement que Pelletier considère le roman *Noces obscures* comme un texte capital, d'une part « pour comprendre la trajectoire singulière de Vallières, sa genèse dans le Québec duplessiste, d'autre part pour mieux connaître l'atmosphère morale et intellectuelle de cette période telle qu'éprouvée par un adolescent révolté en train de devenir difficilement un homme ». Voir Jacques Pelletier, *La gauche a-t-elle... op.cit.*, p. 129.

⁸ Judith Lyon-Caen et Dinah Ribard mentionnent à juste titre qu'il importe de « constituer autour d'eux [les sources littéraires] une importante documentation, concernant l'auteur, son origine, sa trajectoire sociale, son éventuel rôle politique; éventuellement aussi l'œuvre elle-même, sa réception, sa circulation, etc. » afin de bien mettre en relief le contexte de production, ce que les historiens appellent la critique externe. C'est ce que nous avons tenté de faire ici. Voir Judith Lyon-Caen et Dinah Ribard, *L'historien et la littérature*, Paris, La Découverte, Collection Repères, 2010, p. 4.

⁹ Pour plus d'informations sur ces questions des plus intéressantes, voir Yvan Lamonde, « Quelle histoire nous racontons-nous? Fiction littéraire et histoire », *Les Cahiers des Dix*, no. 55, 2001, p. 103-115; Judith Lyon-Caen et Dinah Ribard, *L'historien et la littérature... op.cit.*

Jacques-Cartier), ou le nombre d'enfants du ménage (trois), concordent parfaitement avec la réalité de l'auteur et permettent déjà une certaine corrélation. C'est cependant l'environnement familial dans lequel évolue l'adolescent qui est le plus révélateur ici. Les deux extraits suivants, le premier de *Noces obscures*, le seconde de *Nègres blancs d'Amérique*, nous permettent de tracer un pont entre la fiction du personnage de Roger et la réalité vécue par l'auteur. La perception qu'ont Roger et Pierre Vallières de leurs parents est ici très éloquente.

Aux yeux de ses parents, son impuissance à trouver une place paraissait évidemment le comble de la paresse et de la lâcheté. Mais que pouvait-il contre leur mépris? Il était normal qu'autour de lui on ne se rendît pas compte de ses efforts. Roger n'en avait point parlé, De quel droit aussi ses parents lui refusaient-ils leur appui? Pourquoi condamnaient-ils chacune de ses idées? Pourquoi voyaient-ils toujours en leur fils aîné un ennemi? Était-ce parce qu'il avait entrepris son cours classique? Parce qu'il aimait lire? Parce qu'il voulait vivre pour penser et écrire? Roger n'aurait su dire pourquoi ses parents avaient honte de lui, honte de nourrir et de vêtir un intellectuel qui n'avait jamais rien fait de ses dix doigts¹⁰.

Je savais fort bien que ma mère s'opposerait à mes ambitions au nom de la religion et du petit pain. Elle me dirait qu'il fallait apprendre à se contenter de qu'on avait. Se contenter... qu'est-ce que cela voulait dire, au juste? Se sacrifier? Je n'avais pas envie de me sacrifier. Je sentais plus que je ne comprenais que ce genre de sacrifice est la pire erreur qu'un homme puisse commettre. Je ne voulais pas de l'existence de Donalda, d'Alexis et consorts, mais de celle des Curie. Je voulais faire quelque chose, devenir quelqu'un, sortir de cette merde, de cette glue d'où ma mère ne savait tirer que du mépris pour tout ce qui existait. Me sentais-je responsable? Je ne sais pas. Du moins, je voulais vivre. Je me savais responsable de ma vie. Peut-être faut-il commencer par assumer cette responsabilité-là avant de pouvoir en assumer une plus grande en s'unissant à d'autres... Plus l'été approchait, plus JE VOULAIS devenir un savant. À qui m'adresser? Et où trouver l'argent nécessaire¹¹?

Ce désir de choisir la voie intellectuelle plutôt que manuelle ou industrielle va de pair avec une désapprobation marquée de ses parents, de sa mère particulièrement, et ce

¹⁰ Pierre Vallières, *Noces obscures ... op.cit.*, p. 53.

¹¹ Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique... op.cit.*, p. 212.

tant chez Roger que chez Vallières¹². Cette ambiance familiale négative transparait donc dans plusieurs écrits du futur révolutionnaire et constitue un élément plus que marquant dans le développement de sa pensée¹³. Elle nourrit certainement le désir de liberté et d'émancipation du jeune homme de Ville Jacques-Cartier. Plus encore, ce désir de s'affranchir du nid familial se perçoit concrètement à la fois dans le roman et dans l'autobiographie de 1968 de Pierre Vallières. Les deux extraits suivants en témoignent.

Ce soir-là, après souper, Roger regarde sa mère qui lave la vaisselle. Il pourrait bien l'aider... Il préfère la détester. Il s'assoit non loin d'elle. Maman, il va falloir que tu me laisses partir. Tu vas pleurer sans doute, crier, te plaindre. Mais que sont tes larmes en comparaison de mon désespoir? Jamais je n'ai eu aussi mal, aussi honte! Jamais non plus je n'ai à ce point senti combien je vous hais tous! Combien vous m'embarrassez! J'ai besoin de vivre loin de vos regards « supérieurs », loin de votre autorité et de vos conseils. J'ai besoin de respirer – ou d'étouffer – ailleurs. Je m'ennuie à mourir chez vous! Je deviens fou. Laisse-moi partir. Tu ne sauras jamais ce que c'est que de maudire ses parents. J'en souffre plus que vous¹⁴.

Je ne me querellais plus avec ma mère. J'avais tout simplement cessé de lui adresser la parole. Je ne parlais pas davantage à mes frères, plus jeunes, qui suivaient ce drame (ou ce mélodrame) de leurs yeux ahuris. Mon père demeurait l'absent, le travailleur de nuit. J'avais renoncé à lui parler; j'y songeais le moins possible. Il était comme mort. [...] Plusieurs fois, je voulus faire mes valises et quitter Ville Jacques-Cartier pour vivre seul et libre à Montréal. Chaque fois, mon père, qui ne me parlait qu'en ces occasions-là, réussissait à me persuader de demeurer avec eux. Mon père m'avait aménagé une petite pièce où je pouvais écrire en paix, la nuit comme le jour. Je restais, mais comme un étranger, un pensionnaire, ne parlant jamais avec ma mère ou mes frères, qui ne comprenaient rien à ce que je faisais et qui me trouvaient cinglé¹⁵.

Il est ainsi possible de mettre en perspective, en partie du moins, la situation familiale transposée dans la réalité romanesque par son auteur. Et cette réalité donne accès à certains pans du quotidien de l'adolescent de 17 ans. Le fait que Vallières parle

¹² Pour davantage d'informations sur la désapprobation constante de la mère de Pierre Vallières, teintée de valeurs religieuses, rurales et rétrogrades, comme moteur de sa révolte, voir Katherine A. Roberts, « « Mère, je vous hais! » : Quebec Nationalism and the legacy of the Family Paradigm in Pierre Vallières' *Nègres blancs d'Amérique* », *British Journal of Canadian Studies*, volume 20, Issue 2, 2007, p. 289-304.

¹³ Son roman *Noces obscures* et les essais *Nègres blancs d'Amérique* et *Les héritiers de Papineau : itinéraire politique d'un nègre blanc (1960-1985)* en sont les exemples les plus probants.

¹⁴ Pierre Vallières, *Noces obscures...* *op.cit.*, p. 94.

¹⁵ Pierre Vallières, *Nègres blancs...* *op.cit.*, p. 229-230-250.

de ce contexte en termes similaires dans son autobiographie ne fait qu'augmenter l'authenticité de la réalité décrite dans le roman. Bref, Roger, à l'image de son auteur, est sans cesse confronté à une ambiance familiale lourde, déprimante et instable, où l'héritage d'un paradigme familial, selon les termes de Katherine A. Roberts, nourrit déjà son désir de révolte et de liberté¹⁶.

À la lecture de *Noces obscures*, on perçoit également l'angoisse, la détresse et les questionnements existentiels du personnage principal. Ce jeune homme complexé et solitaire est à l'image de son auteur; il s'interroge sans cesse sur sa propre liberté en tentant de trouver un sens à sa vie. On rencontre cette quête dès les premières lignes du roman : « [...] Roger ne sait plus s'il est libre ou non, s'il existe ou non, s'il est homme ou machine, maître de l'objet ou son esclave¹⁷ ». Et plus l'intrigue évolue, plus le personnage de Roger s'interroge et révèle le questionnement existentialiste de son auteur. « Que faire de cette liberté qu'il faut d'abord conquérir¹⁸? » Cette question est au cœur de ce roman qui se réclame de l'existentialisme athée¹⁹. Plus encore, l'influence sartrienne joue ici un rôle fondamental²⁰. La quête de liberté et de compréhension de sa situation quotidienne constitue en fait le leitmotiv du personnage de 17 ans. « Ce que je souhaite,

¹⁶ Katherine A. Roberts... *op.cit.*

¹⁷ Pierre Vallières, *Noces obscures*... *op.cit.*, p. 19.

¹⁸ Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot, *Paroles d'un nègre blanc*, Québec, VLB éditeur, 2002, p. 27.

¹⁹ Pierre Vallières, *Noces obscures*... *op.cit.*, p. 12. Vallières mentionnera plus tard dans l'essai *Nègres blancs d'Amérique* : « La tentation existentialiste a été très forte chez moi. J'y succombais d'autant plus facilement que tout, autour de moi, me semblait aussi peu vivant qu'un immense cimetière de soldats morts, d'hommes qui avaient combattu, sans raison, dans une guerre machinée par d'autres... La grande noirceur duplessiste semblait donner raison à l'existentialisme et *La nausée* devint mon livre de chevet. » Voir Pierre Vallières, *Nègres blancs*... *op.cit.*, p. 239.

²⁰ L'existentialisme sartrien exerce une énorme influence sur les jeunes auteurs canadiens-français de l'époque. Leurs romans étaient alors « des récits autobiographiques à peine transformés ». Plus encore, comme le mentionne Jacques Pelletier, le personnage de Roger est habité par « une vision tragique du monde, écartelé entre des aspirations à un absolu qui demeure flou et évanescant et des désirs d'intégration à un monde régi par le faux auquel il ne saurait s'associer sans trahir ses espérances les plus hautes ». Bref, l'existentialisme sartrien se perçoit clairement dans le roman de Vallières et s'inspire particulièrement de l'œuvre *La nausée* de Sartre. Voir Jacques Pelletier, *La gauche a-t-elle*... *op.cit.*, p. 128-136.

c'est un affranchissement total ou rien. Mais je juge tellement stupide ma propre existence pour croire, un seul instant, que la victoire est possible²¹. » Aux dires même de l'auteur, cette époque fut des plus difficile, tant au niveau psychologique qu'intellectuel et identitaire. « Car plus je voulais, à cette époque, choisir l'action, plus je choisissais la réflexion angoissée, le terrible exercice littéraire et philosophique des penseurs dits existentialistes, plus j'éprouvais, selon l'expression de Kierkegaard, « craintes et tremblements »... et plus je devenais mystique! Ça n'allait pas du tout²² ». Ces questionnements transparaissent donc directement dans le roman de 1955 et constituent un rouage important de l'intrigue. Plus encore, ils donnent accès directement aux interrogations et réflexions qui habitaient Pierre Vallières au milieu de la décennie 1950 et orientent certainement la direction que prendra l'engagement de ce dernier. Ainsi, il est possible d'affirmer que le courant existentialiste, en particulier de par l'influence de Jean-Paul Sartre, constitue le premier courant d'importance à marquer le développement intellectuel de Pierre Vallières.

À ce questionnement quotidien s'ajoutent le spleen et le mal de vivre qui caractérisent le personnage de Roger. Mélancolie et vague à l'âme l'accompagnent tout au long du roman. Et ce mal de vivre est bien réel à l'époque chez le romancier. « Au fond de moi-même, je demandais à mourir. J'étais révolté, jusqu'au goût du suicide (comme beaucoup d'adolescents le sont aujourd'hui)²³ » mentionne Vallières dans la préface de son roman. Plus encore, la solitude qui l'habite alors semble le marquer au plus haut point et c'est probablement ses activités intellectuelles (lecture et écriture) qui lui permettent une certaine échappatoire. « Ma solitude me brûlait. Pourquoi étais-je seul?

²¹ Pierre Vallières, *Noces obscures...* op.cit., p. 48.

²² Pierre Vallières, *Nègres blancs...* op.cit., p. 238.

²³ Pierre Vallières, *Noces obscures...* op.cit., p. 13.

[...] moi qui depuis ma naissance, avais les pieds plantés dans la merde²⁴ ». Comme nous le verrons dans les prochaines sections, la rencontre de certaines personnes et l'entrée de Vallières chez les Franciscains seront des éléments clés qui constituent des tournants marquants pour le développement intellectuel du jeune homme, lui permettant de surmonter cette solitude et ce désespoir.

2.1.2 : Une expérience empreinte de « grande noirceur »

La comparaison du personnage principal et de l'auteur révèle énormément en ce qui concerne le contexte social et la perception de la société québécoise des années 1950²⁵. La quatrième de couverture du roman de 1955 (tel que publié en 1986) parle ici d'elle-même : « Un jeune homme de dix-sept ans exprime l'urgence d'un combat perdu d'avance, à l'époque de la « grande noirceur », impuissant à abattre le mur de l'obscurantisme derrière lequel il est tenu en otage²⁶ ». Cet obscurantisme va de pair avec les éléments précédemment développés et auxquels s'ajoute donc un rapport à la société québécoise des plus difficile. En effet, cette impression de « grande noirceur », de désespoir et d'aliénation personnelle et collective, Vallières la ressent au plus profond de son être. Elle fait partie de lui et définit ce qu'il est et oriente la suite de son parcours. Il utilise le personnage de Roger pour décrire et exprimer sa propre situation. Ainsi, les deux passages suivants décrivent passablement bien la perception qu'à Vallières de la société québécoise de l'époque :

²⁴ Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 238.

²⁵ Jacques Pelletier mentionne notamment : « [c]onsidéré globalement, *Noces obscures* se présente donc comme un témoignage tout à fait révélateur sur la réalité culturelle et morale du duplessisme telle que perçue par un adolescent lucide et généreux. Cette société apparemment figée et immobile, fermée à tout changement, ne pouvait engendrer en effet qu'un radical désenchantement chez un jeune homme cherchant sa voie et son accomplissement dans un cadre aussi étriqué ». Voir Jacques Pelletier, *La gauche... op.cit.*, p. 135-136.

²⁶ Pierre Vallières, *Noces obscures... op.cit.*, quatrième de couverture.

Dehors, contraste : ouvriers, fonctionnaires, robineux, jeunes et vieilles filles cheminent avec ennui, ne pensant à rien, comme un troupeau de vaches suit aveuglément le chemin de l'étable; prétendues libertés sans conviction. Répétition infinie, muette, intraduisible, d'une même humiliation²⁷.

Tiens! J'ai envie de faire comme eux, comme tous les braves gens du monde. J'ai envie de ne plus réfléchir, de m'occuper seulement à stimuler mon instinct de conservation et à faire prospérer les quelques dollars que je gagne. Cela, au moins, c'est la tendance commune. Je ne serais plus *à part*. J'irais et viendrais comme tout le monde, sans me presser, la bouche en cœur et le cœur sur la main. Ce serait facile, si facile. Mais je ne le ferai point. Je suis déjà trop habitué à ma dérision²⁸.

Cette interprétation que fait Vallières de la société est pleine de jugements et de critiques envers le mode de vie de la plupart des citoyens québécois qu'il juge aliénés et aveugles. Il prend déjà conscience à l'époque de son désir d'émancipation et de liberté, qui passe inévitablement pour lui par la voie intellectuelle et l'engagement²⁹. On perçoit déjà l'orientation que prendra Vallières dans les années suivantes.

Les expériences de travail personnelles de Vallières durant son adolescence, combinées à plusieurs expériences liées aux luttes syndicales, lui permettent de développer sa propre interprétation quant aux conditions sociales québécoises de l'époque. En effet, Pierre Vallières n'a que sept ans lorsque son père l'entretient pour la première fois sur les mouvements ouvriers et les luttes syndicales anti-Duplessis³⁰. Il assiste également aux nombreuses discussions entre son père et le docteur Jacques Ferron durant son adolescence, en plus d'accompagner son paternel à l'âge de 19 ans lors d'une manifestation en appui aux travailleurs en grève de Murdochville³¹. La révolte du père va

²⁷ *Ibid.*, p. 44.

²⁸ *Ibid.*, p. 64.

²⁹ À noter que sa situation familiale et son questionnement existentiel nourrissent inévitablement cette critique de la société enfouie dans la « grande noirceur » duplessiste. Cette critique est donc perceptible tout au long du roman *Noces obscures* et en est en quelque sorte la trame de fond.

³⁰ Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot... *op.cit.*, p. 26.

³¹ Cette grève marque certainement les balbutiements d'une prise de conscience de la lutte ouvrière. Il en parle d'ailleurs dans son deuxième article dans le journal *Le Devoir* en 1957. « Et chez nous, qui, parmi nos

certainement nourrir le désir de révolte du fils. Plusieurs de ses propres expériences de travail comme homme à tout faire, comme employé dans une usine de vêtement ou comme commis dans une banque de l'ouest de Montréal, nourrissent également ce désir de liberté et cette aversion de la société duplessiste de l'époque. Et cette aversion à l'égard de la société de l'époque va de pair avec l'émergence d'un profond ressentiment envers la bourgeoisie qui l'accompagnera tout au long de sa vie. Ainsi, Vallières ressent quotidiennement cette « grande noirceur » et tente, tant bien que mal, de l'éradiquer et de la dénoncer. C'est dans cette optique que les deux textes qu'il écrit pour *Le Devoir* en 1957 voient le jour. Il y dénonce les intellectuels québécois de l'époque dont le silence cautionne les actions du gouvernement de Duplessis, en plus de regretter le peu de modèles pour la jeunesse québécoise³². Il dénonce la peur d'engagement des Québécois et ce refus de renier ce mode de vie bourgeois pour lesquels la raison n'est pas importante. Pour lui, la « peur de vivre est, dans notre province, un fait vérifiable quotidiennement³³ » et appelle les intellectuels à devenir « des éveilleurs d'inquiétudes³⁴ ». Bref, l'engagement qui se profile déjà en 1957 nous informe grandement sur ce désir de changement et cette volonté d'agir. Chose qu'il fait à l'époque et qu'il continuera dans les années qui suivent.

2.1.3 : Des rencontres fondamentales

La fin des années 1950 représente pour Vallières une période importante. Si l'écriture lui permet une certaine liberté de réflexion et une façon de s'exprimer, les

bons intellectuels, a protesté contre les injustices de Murdochville et les abus fréquents d'un premier ministre troublé plus que jamais par ses vieux rêves de puissance? ». Voir Pierre Vallières, « Aux intellectuels dilettantes », *Le Devoir*, le 4 septembre 1957; cité dans Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot... *op.cit.*, p. 34 à 37.

³² Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot... *op.cit.*, p. 27.

³³ Pierre Vallières, « La peur de vivre », *Le Devoir*, le 18 mai 1957; cité dans Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot... *op.cit.*, p. 28 à 33.

³⁴ Pierre Vallières, « Aux intellectuels dilettantes... *op.cit.*, p. 37.

relations qu'il entretient alors nourrissent certainement ce désir de liberté, d'engagement, tout en lui permettant de rompre avec la solitude. Durant la seconde moitié de la décennie 1950, Pierre Vallières fait la rencontre de plusieurs personnes qui marquent sans contredit son parcours personnel, intellectuel, spirituel et militant. On peut penser ici aux nombreuses amitiés et connaissances qu'il note dans son autobiographie, des personnages qui demeurent en quelque sorte anonymes derrière leurs prénoms comme Raymond, Yves, Ti-Guy, Johnny, Yvon ou Michèle. On peut également penser à l'admiration qu'il vouait aux René Lévesque, Judith Jasmin, Gérard Pelletier, Pierre Elliott Trudeau, Gérard Filion, Jean-Louis Gagnon, André Langevin ou Jacques Hébert³⁵. Ou encore à l'influence marquante d'un Jacques Ferron³⁶. Nous concentrerons cependant la présente partie sur ceux que nous considérons comme les deux influences les plus significatives dans le développement intellectuel du jeune Pierre Vallières.

L'une d'entre elles est certainement celle de Gaston Miron³⁷. « [...] Miron est celui qui développa ma conscience politique et qui fit déboucher ma recherche philosophico-littéraire sur un engagement politique pratique³⁸ ». Il est celui qui le guide vers l'écriture et la voie intellectuelle, en plus d'élargir considérablement le réseau de

³⁵ Pierre Vallières, *Nègres blancs...* op.cit., p. 256.

³⁶ Pierre Vallières a environ 10 ans lorsqu'il rencontre pour la première fois le docteur Jacques Ferron. Le récit de *Nègres blancs d'Amérique* permet à Vallières de décrire le docteur Ferron comme un être généreux, plein de bonté et qui refuse bien souvent de se faire payer pour ses services. Aux dires de Vallières, il est un homme « sans prétention qui ne s'épargnait aucune peine pour rendre service à ces gens qu'il aimait et qui l'aimaient ». De plus, ce fondateur du parti Rhinocéros « n'est pas étranger – loin de là – à mon engagement politique d'aujourd'hui » dira Vallières dans son essai de 1968. Il ira même jusqu'à lui dédier son essai *L'exécution de Pierre Laporte : les dessous de l'Opération* en 1977. Voir Pierre Vallières, *Nègres blancs...* op.cit., p. 200 à 206; Pierre Vallières, *L'exécution de Pierre Laporte : les dessous de l'Opération*, Montréal, Éditions Québec-Amérique, 1977, p. 7.

³⁷ Selon ce qui est relaté dans l'essai de 1968, Pierre Vallières aurait rencontré Gaston Miron pour la première fois en 1956 alors qu'il dirigeait le service des ventes à la librairie Beauchemin. Voir Pierre Vallières, *Nègres blancs...* op.cit., p. 252.

³⁸ Pierre Vallières, *Nègres blancs...* op.cit., p. 255.

sociabilité de Pierre³⁹. Comme il en mentionne dans *Nègres blancs d'Amérique* : « Je crois qu'il me connaissait mieux que moi-même et je lui dois d'avoir lu les auteurs dont la pensée ou la passion répondaient à ma pensée et à ma passion⁴⁰ ».

Miron crut sage de m'orienter en douceur vers l'engagement social. Il me donna à lire *Qu'est-ce que la littérature?*, de Jean-Paul Sartre, sur la responsabilité sociale de l'écrivain et il m'incita bientôt à écrire des pamphlets, articles « politiques » pour *Le Devoir*, l'unique journal d'opposition à oser s'en prendre ouvertement à Maurice Duplessis et à son régime⁴¹.

Plus encore, c'est « ce grand poète vivant » et ce « père spirituel » du FLQ, de *Parti pris*, de *Révolution québécoise*, de *Liberté* et de bien d'autres mouvements politiques et littéraires (aux dires de Vallières), qui pousse le jeune homme à écrire ses premiers articles, en plus de lui faire comprendre l'importance politique de la grève de Murdochville⁴². C'est ainsi qu'en 1957, Pierre Vallières écrit les articles « La peur de vivre » et « Aux intellectuels dilettantes » pour les pages du journal *Le Devoir*⁴³. Parallèlement, Miron ne cherche toutefois pas à détourner Vallières de son œuvre littéraire. En effet, il l'encouragea notamment à tenter de faire publier son premier roman *Noces obscures*, en plus de lui faire connaître une multitude d'auteurs qui lui étaient alors inconnus⁴⁴. Gaston Miron s'avèrera, d'une certaine façon, un père spirituel, un ami, un

³⁹ Grâce à Miron, Vallières fait la connaissance de plusieurs intellectuels, artistes et penseurs québécois qui deviendront des figures emblématiques du Québec de l'époque. On pense entre autres à Claude Ryan, Yves Préfontaine, Jean-Guy Pilon, Gilles Hénault, Fernand Ouellet, Roland Giguère, Michel Van Schendel, Adèle Lauzon, Rina Lasnier, Alain Grandbois et Anne Hébert. Voir Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 253-254.

⁴⁰ Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 254-255.

⁴¹ Pierre Vallières, *Noces obscures... op.cit.*, p. 12.

⁴² *Ibid.*

⁴³ Pierre Vallières, « La peur de vivre », *Le Devoir*, le 18 mai 1957; cité dans Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot... *op.cit.*, p. 28-33; Pierre Vallières, « Aux intellectuels dilettantes »... *op.cit.*, p. 34-37.

⁴⁴ « Je dois à Miron d'avoir appris à connaître et à aimer la poésie contemporaine, ainsi que la littérature des colonisés (Aimé Césaire, les poètes algériens, Pablo Neruda, etc.) ». Voir Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 253. On pense également aux auteurs suivants : Henry Miller, Dylan Thomas, André Frénaud, René Char, Paul Éluard et Aragon. Voir Pierre Vallières, *Noces obscures... op.cit.*, p. 12; Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 253.

confident, en plus d'être une source d'inspiration et d'admiration certaine pour le jeune homme de Ville Jacques-Cartier⁴⁵.

Si Miron est une influence marquante qui amène un questionnement existentialiste chez Vallières, Maurice B.⁴⁶ en est une tout aussi importante qui favorisera le passage au personnalisme⁴⁷. « Je dois à Maurice d'avoir acquis ce minimum d'amour de soi et de confiance en soi que tout homme doit posséder pour être en mesure de créer quelque chose⁴⁸ ». C'est Maurice B. qui poussa Vallières à présenter le manuscrit de son roman *Noces obscures* au Cercle du Livre de France, en plus de l'encourager à assumer le narcissisme dont il faisait preuve dans ses écrits littéraires. Selon ce que rapporte Vallières dans son plus célèbre essai, Maurice B. était un personnaliste chrétien qui vivait de la pensée de Mounier, Ramuz, Unamuno, Kierkegaard et Teilhard de Chardin⁴⁹. C'est en grande partie la métaphysique du mot *être* et cette recherche du fondement de l'existence humaine, caractérisant le personnalisme, et personnifié par Maurice B., qui pousse Vallières à entrer chez les Franciscains à l'automne 1958. Mais pour l'heure, vers la fin de l'année 1957 et au début de l'année 1958, Pierre Vallières se décrit plutôt comme profondément agnostique, c'est-à-dire « foncièrement individualiste et anarchiste, prêt à toutes les aventures intellectuelles, à toutes les expériences intérieures du genre de

⁴⁵ Vallières en fait mention concrètement au chapitre sept de la troisième section (« La grande noirceur ») dans *Nègres blancs d'Amérique*. « Mais surtout j'eus, maintes fois, le privilège d'écouter pendant des heures Miron lui-même dire sa « marche à l'amour », raconter sa « vie agonique ». Aucun poète québécois, à mon avis, ne nous a exprimés avec autant d'authenticité, même pas Grandbois, Hébert, Giguère, Pilon ou Préfontaine. » Voir Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 252 à 256.

⁴⁶ Bien que Vallières utilise le pseudonyme de Maurice B. dans ses écrits pour y décrire son ami, il s'agirait probablement, selon le sociologue E.-Martin Meunier, de Maurice Blain, un des plus sérieux personnalistes, avec Jean-Marc Léger et Gérard Pelletier, du Québec de l'époque. Pour plus d'informations à ce sujet, voir E.-Martin Meunier, « De Mounier à Marx... op.cit. », p. 121. Ils se seraient rencontrés pour la première fois en 1951 au Musée des beaux-arts à l'occasion d'une exposition de ses œuvres. Voir Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 257.

⁴⁷ C'est du moins ce qu'affirment le père Constantin Baillargeon et le sociologue E.-Martin Meunier. Voir Constantin Baillargeon... op.cit., p. 63-77; E.-Martin Meunier, « De Mounier à Marx... op.cit. », p. 121-123.

⁴⁸ Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 257.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 258.

celles dont Georges Bataille se faisait le promoteur⁵⁰ ». Vallières était alors « partagé entre l'espoir de Miron et le détachement de Maurice⁵¹ ». Bref, ce premier véritable exercice d'écriture que Vallières réalise en 1955 nous permet de relever plusieurs éléments importants. D'abord, le contexte familial dans lequel il grandit le marquera indéniablement et est facilement perceptible dans les pages de son premier roman. Ensuite, les questions existentielles et la quête personnelle du personnage principal ne cachent que timidement le reflet de son auteur. La combinaison de ces deux éléments en vient donc à nourrir une perception plus que désillusionnée de la société, fictive ou réelle, dans laquelle évoluent Roger et Pierre. Enfin, les nombreuses rencontres qu'il fait vers la fin des années 1950 sont à l'origine de plusieurs choix intellectuels et spirituels à venir, et marquent sans contredit son parcours. Ainsi, cette première partie trace les bases contextuelles qui permettent de comprendre l'univers dans lequel évolue le jeune Pierre Vallières dans la deuxième moitié des années 1950. Ce contexte de « grande noirceur » personnelle et collective le marque indéniablement et est à l'origine de l'orientation que prendra le parcours intellectuel de l'auteur dans les années suivantes.

2.2 : Les Franciscains et les Petits Frères de Jésus⁵²

C'est dans ce contexte de morosité, d'angoisse et de « grande noirceur » que Vallières entre au noviciat franciscain de Lennoxville en août 1958⁵³. Ce moment marque un tournant certain dans la pensée de Pierre Vallières, car « [l]e rapport que l'intellectuel

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*, p. 270.

⁵² Mentionnons d'emblée que cette section se basera principalement sur deux témoignages essentiels que constituent les écrits de Constantin Baillargeon, ancien professeur de philosophie de Pierre Vallières en 1960-1961, et l'essai *Nègres blancs d'Amérique*. Il est cependant nécessaire de mentionner que la vérité se trouve probablement quelque part à mi-chemin entre ces deux interprétations, car Baillargeon a tendance à sous-estimer les propos rapportés par Vallières dans son essai de 1968, tandis que le principal intéressé passe très rapidement sur cette période dans son autobiographie, sous-estimant certainement l'importance de cette période dans son parcours (ou préférant l'occulter).

⁵³ Constantin Baillargeon ... *op.cit.*, p. 13.

entretient nécessairement avec l'école et avec son passé scolaire a un poids déterminant dans le système de ses choix intellectuels les plus conscients⁵⁴ ». Comme il le mentionnera plus tard dans *Nègres blancs d'Amérique* : « [j]e me mis à rêver de Dieu et à me sentir comme heureux de lui abandonner mon sort⁵⁵ ». Cette période de dévotion durera à peine cinq ans, mais constitue une période de transition fondamentale dans le développement intellectuel du futur révolutionnaire⁵⁶. C'est du passage de Pierre Vallières chez les Franciscains, ainsi que de diverses expériences, dont la tentative de rejoindre la congrégation des Petits Frères de Jésus, dont il sera question dans cette seconde section.

2.2.1 : Un passage marquant chez les Franciscains

Après avoir brûlé ses dernières notes littéraires en 1958, Vallières eut l'impression « d'être libéré de tout, d'être délivré du lourd fardeau de donner un sens à [sa] destinée de prolétaire-philosophe, d'être dispensé [...] de choisir [lui]-même [son] avenir⁵⁷ ». La tentation et l'expérience décrite par Maurice B. depuis plusieurs années le poussent donc à un choix différent⁵⁸.

Mais, à l'automne 1958, c'est dans la vie religieuse que je plongeai, les yeux fermés, comme on se suicide. Quelques mois auparavant, désabusé et fatigué jusqu'aux os, j'avais eu une révélation

⁵⁴ Pierre Bourdieu, « Champ intellectuel et projet éducateur », *Les Temps modernes*, Paris, novembre 1966, p. 900; cité dans Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 5.

⁵⁵ Pierre Vallières, *Nègres blancs...* *op.cit.*, p. 283.

⁵⁶ Certains peuvent penser que lorsque Pierre Vallières claque la porte du scolasticat de Québec en 1961, un peu avant Noël, ce dernier rompt définitivement avec la religion. Il en est tout autrement. En effet, la correspondance qu'il entretient alors avec son ancien professeur de philosophie, ainsi que sa tentative de rejoindre la congrégation des Petits Frères de Jésus démontrent le contraire. Nous y reviendrons dans les prochaines sections du présent chapitre. C'est ce qui nous fait dire que la période de dévotion de Vallières dure environ 5 ans, soit d'août 1958 à 1963, lors de son retour de France.

⁵⁷ Pierre Vallières, *Nègres blanc...* *op.cit.*, p.283.

⁵⁸ En effet, ce serait à la suite d'une longue réflexion métaphysique où furent passés en revue Sartre, Heidegger et plusieurs autres philosophes de la pensée existentialiste et athée, que Vallières fait son entrée chez les Franciscains. Plus encore, la lecture de Teilhard de Chardin et les longues discussions avec son ami Maurice B. auraient finalement incité Vallières à opter pour le cloître. Bien qu'intéressant, ne faut-il pas également prendre en compte l'aspect pécunier comme élément ayant motivé son entrée chez les Franciscains? Voir Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 64.

en lisant *Le milieu divin*, de Teilhard de Chardin, et comme Charles de Foucauld, je m'étais converti subitement. Comme un fou, mi-poète, mi-philosophe, j'essayai de m'unir, à travers Dieu, à l'Univers que je ne comprenais pas. Je risquai l'aventure intérieure qu'appelait la conception de l'existence humaine qu'avait Maurice et je tentai de la pousser jusqu'à ses extrêmes limites⁵⁹.

C'est dans ces circonstances, et suite aux éléments décrits précédemment, que Pierre Vallières entre au noviciat franciscain de Lennoxville en août 1958. Il y devient alors le frère Flavien, et, après un an, il fait ses vœux temporaires qui l'engagent alors pour une période de trois ans au scolasticat des Franciscains de Québec⁶⁰. À l'instar de son séjour à l'Externat classique de Longueuil au début des années 1950, le jeune Vallières se fait rapidement remarquer par ses professeurs par sa maîtrise du français, sa facilité à écrire et sa compréhension de plusieurs philosophes. Comme l'indique l'extrait suivant, Constantin Baillargeon, professeur de philosophie du frère Flavien en 1960-1961, remarque rapidement le talent du jeune surdoué⁶¹ : « Je ne tardai pas à constater que c'était effectivement un surdoué, peut-être le plus intelligent de tous les élèves de philosophie qui me sont passés entre les mains durant mes 14 ans d'enseignement à Québec⁶² ». Plus encore, son professeur de métaphysique et d'histoire de la philosophie moderne le décrira comme un « passionné tourmenté⁶³ ». Il fut, selon ses dires, un battant

⁵⁹ Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 283.

⁶⁰ Selon le père Constantin Baillargeon, l'engagement de trois ans est ce que l'on appelle alors la profession simple. Par cet acte, Pierre Vallières (le frère Flavien) devient un franciscain *pleno jure* et l'heure est alors venu pour lui de déménager au monastère de Québec où les futurs prêtres franciscains font normalement leurs études philosophiques. Voir Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 13.

⁶¹ Il est à noter qu'outre *Nègres blancs d'Amérique*, écrit une dizaine d'années plus tard et offrant une vision tronquée de son passage chez les Franciscains, le livre de Constantin Baillargeon demeure l'un des seuls accès à cette période de la vie du frère Flavien. Tant dans *Nègres blancs d'Amérique* que dans *Les Héritiers de Papineau*, l'auteur passe très rapidement sur cette période de sa vie.

⁶² Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 16.

⁶³ Baillargeon compare ici la personnalité de Vallières à celles de personnages tels que Saint Paul, Saint Augustin, Saint François d'Assise, Mahomet, Nietzsche, Pascal, Michelet et Khomeyni. Il mentionne que chacun d'entre eux a une sorte « d'attraction mystérieuse et magnétique pour la chose religieuse » et que cette attraction peut aussi bien « les horripiler que les ravir ». En ce sens, ils sont, selon Baillargeon, des « mystiques-nés » et leurs fortes volontés les poussent à « imposer leurs convictions aux autres » et en fait aussi des « militants-nés ». Voir Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 63-64.

au sens d'un réformateur et d'un redresseur de torts « viscéralement mystique, mais non moins viscéralement allergique à l'enrégimentation et à l'obéissance prolongée⁶⁴ ». C'était donc un étudiant au tempérament difficile, peu sympathique aux réprimandes et à l'encadrement, mais tout de même passionné qui « avait besoin d'une cause pour respirer⁶⁵ ».

Durant son scolasticat, le frère Flavien étudie plusieurs auteurs, dont la pensée thomiste, Francis Bacon, Descartes, Leibniz, Spinoza, Berkeley, Kant, Hegel, Marx, Gabriel Marcel et Jean-Paul Sartre⁶⁶. De plus, toute la question métaphysique est au cœur de la réflexion du jeune homme⁶⁷. Il fait sienne la pensée de saint Thomas et la comprend mieux que 80 % des étudiants du cours classique de son temps selon les dires du père Baillargeon. C'est avec beaucoup de travail et d'efforts que Pierre assimile cette pensée médiévale et cela atteste, contrairement à ce qui est mentionné par Vallières dans son autobiographie de 1968, de son implication, de son sérieux, ainsi que du dynamisme et de l'intensité de son franciscanisme à l'époque⁶⁸. Ce n'est qu'à sa troisième année de scolasticat qu'une crise existentielle et une remise en question le frappent de plein fouet⁶⁹. Il fait sienne la pensée moderne et s'y sent en quelque sorte « chez lui ». C'est afin d'approfondir certains fondements de la pensée philosophique moderne que le frère

⁶⁴ *Ibid.*, p. 64.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ *Ibid.*, p. 23.

⁶⁷ Comme nous le verrons dans la troisième partie du présent chapitre, l'expérience métaphysique reste au cœur de la réflexion intellectuelle de Pierre Vallières à cette époque et demeure une préoccupation même après son départ de chez les Franciscains. « En 1958, 1959, 1960... j'ai passé des mois et des mois à chercher les raisons, le pourquoi de mon existence. J'ai fait de la métaphysique. J'ai essayé, par la mystique, d'attraper Dieu par le collet et de le faire parler. » Voir Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 288.

⁶⁸ Plus encore, le père Baillargeon mentionne que lorsqu'il eut Vallières comme élève en 1960-1961, son franciscanisme « n'avait aucunement l'air de ce jeu de roulette russe [en référence à ce qui est décrit par Vallières dans *Nègres blancs d'Amérique*]. Il était intense et dynamique ». Voir Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 65.

⁶⁹ Nous reviendrons sur cette période dans la prochaine section.

Flavien et quelques confrères se lancent dans la publication d'un numéro de la revue étudiante *Scola* en 1961.

2.2.2 : « *Masse et communauté humaine*⁷⁰ » : un texte significatif

La publication d'un article dans la revue estudiantine *Scola* est normalement réservée aux étudiants de troisième année de la formation philosophique. C'est avec enthousiasme et audace que quelques étudiants de deuxième année, avec à leur tête le frère Flavien, vinrent s'entretenir avec le père Baillargeon à l'automne 1960, soit un an avant leur future publication, pour discuter de leur sujet à développer. Comme le pense alors le père Baillargeon, il y a « des promotions qui ont plus d'ardeur que d'autres⁷¹ ». Leur projet est alors déjà mijoté et porte sur la pensée de Romano Guardini. « Nous étudierons Romano Guardini en nous partageant ses différentes œuvres : *La Fin des temps modernes*, *L'Initiation à la prière*, *La Puissance*, *Le Seigneur*, *La Mort de Socrate*, *Pascal ou le drame de la conscience chrétienne*, etc. Le tout portera sur la crise de la civilisation moderne et pourra s'intituler « Guardini ou le règne de l'homme »⁷². » Le numéro spécial est alors constitué de sept travaux abordant diverses thématiques touchant la pensée de Guardini. Dans ce numéro, le frère Flavien signe le septième et dernier travail s'intitulant « Masse et communauté humaine ». Le texte constitue certainement l'exercice le plus mature et le plus significatif réalisé par le frère Flavien lors de son passage chez les Franciscains. Plus encore, il est, selon Baillargeon, un « document-baromètre qui témoigne à quel point d'imprégnation christiano-social il était parvenu à la

⁷⁰ Pierre Vallières, « Masse et communauté humaine », *Scola*, cité dans Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 34-41.

⁷¹ Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 25-26.

⁷² *Ibid.*, p. 26.

fin de son séjour à Québec⁷³ ». Ce texte est en fait une réflexion portant sur l'esprit passif de la masse et sur la dépersonnalisation accrue de l'esprit humain, « tiré à des millions d'exemplaires » et sans originalité, se développant au rythme de la mode du jour, à coup de « on fait » et de « on pense » dictés par la télévision, la radio ou les journaux populaires⁷⁴. Plus encore, plus l'homme se viderait de son intériorité et plus il s'éloignerait de la vérité et deviendrait la proie des suggestions collectives⁷⁵. Mais derrière cette dépersonnalisation se cacherait, selon le frère Flavien, une soif de vivre dans l'union et la communion, car « [l]a masse n'accédera à cette liberté et à cet amour qu'en devenant une communauté réelle, c'est-à-dire en vivant une authentique amitié fraternelle⁷⁶ ». Et cette fraternité communautaire « redonnera à leurs frères dépersonnalisés la couleur et l'originalité dont la technique les aura plus ou moins dépouillés⁷⁷ ». La lecture de ce texte annonce certainement l'orientation que prendra, dans les années suivantes, la réflexion et l'engagement de l'auteur, ce qui en fait un texte des plus significatif qui annonce sa future adhésion au socialisme. Constantin Baillargeon ira même jusqu'à dire que ce texte annonce, déjà, le retour à la foi de Vallières de 1984⁷⁸.

L'écriture de ce texte coïnciderait également, selon les dires du père Baillargeon, avec le moment où le jeune homme traverse un profond questionnement existentiel et une importante remise en question. Il oscille alors entre le confort pratique du cloître et une forte volonté d'en claquer la porte.

⁷³ *Ibid.*, p. 30.

⁷⁴ Pierre Vallières, « Masse et communauté humaine »... *op.cit.*, p. 34.

⁷⁵ Vallières fait ici référence aux dérives du XX^e siècle. Il se réfère notamment aux nationalismes déments, aux mouvements populaires, au nazisme, aux grèves sanglantes, aux attentats, aux mouvements de masse, etc. Voir Pierre Vallières, « Masse et communauté... *op.cit.*, p. 36.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 38.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 33.

⁷⁸ Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 33.

D'une part, je passais beaucoup de temps à chercher dans l'œuvre de Congar et de Lubac des raisons de croire, car retourner à mon athéisme me faisait peur. D'autre part, j'étudiais, à cette époque, certaines œuvres de Husserl et de Merleau-Ponty; cette étude m'absorbait tellement que j'en oubliais facilement la bêtise qui m'entourait. Enfin, je mangeais bien, je n'avais aucun problème financier, et il y avait des livres en abondance⁷⁹.

C'est finalement la seconde option qui pesa le plus lourd dans la balance. Selon ce qui est relaté dans *Nègres blancs d'Amérique*, Vallières commence à ressentir une certaine malhonnêteté envers lui-même et son comportement est de moins en moins acceptable⁸⁰. Rongé par le doute, il demande la dispense de ses vœux en 1961, un peu avant Noël, et quitte l'Ordre pour retourner à Montréal. « Les commissaires de Dieu me virent partir sans aucun regret. Mais moi, je me donnais des coups de poing sur la tête en me répétant : « Idiot, qu'est-ce que t'as bien pu aller faire dans cette galère? Décidément la liberté, du moins la tienne, n'est pas exempte de folie... »⁸¹ ».

2.2.3 : Une correspondance qui change tout

Il serait facile de penser que le départ de Vallières de l'Ordre franciscain est synonyme d'un retour à l'agnosticisme et l'athéisme. La réalité est cependant bien

⁷⁹ Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 295.

⁸⁰ « [...] je commençais à semer la pagaille dans le scolasticat; je rotai à table, je pétais durant les offices religieux, je dormais aux heures d'oraison, je chantais de mauvaises chansons en prenant ma douche et j'allais même jusqu'à danser le rock'n roll dans la salle de lecture. » C'est ce que rapporte Vallières dans son essai de 1968. Il faut cependant prendre cette affirmation avec prudence, car Vallières a tendance à amoindrir l'importance de son passage chez les Franciscains tout en amplifiant le ressentiment envers l'institution et l'expérience en général. Il est cependant clair que le jeune Vallières traverse alors une crise existentielle majeure qui le pousse vers la sortie. Voir Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 295. Constantin Baillargeon mentionne à ce sujet : « on avait bien signalé quelques-unes de ses incartades, mais elles n'avaient pas le caractère délibérément outré et scandalisant qu'il leur a attribué dans *Nègres blancs d'Amérique* ». Voir Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 51.

⁸¹ Ici encore, n'est-ce pas une interprétation survenue a posteriori des événements? N'est-ce pas un jugement réalisé suite à une longue réflexion et où cet idéal religieux est bien loin dans l'esprit de son auteur? Le texte écrit par Vallières pour la revue *Scola* ne témoigne-t-il pas de son engagement religieux toujours présent? La question mérite d'être posée. « L'Église, assemblée des chrétiens [...] est porteuse du message qu'attend l'humanité douloureusement divisée d'aujourd'hui. Elle seule aussi possède les moyens surnaturels et naturels de réaliser concrètement dans la vie personnelle et communautaire l'espérance qui s'est levée comme un appel aux hommes de bonne volonté du fond de la pauvreté divine de Bethléem. » Voir Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 296; Pierre Vallières, « Masse et communauté humaine »... *op.cit.*, p. 34-41.

différente. En effet, l'ouvrage réalisé par le père Constantin Baillargeon en 2002 jette un regard nouveau sur cette période peu documentée de la vie de Pierre Vallières et démontre que le parcours religieux du futur révolutionnaire n'est pas encore terminé⁸². Bien au contraire, cette transition s'effectue davantage comme une sortie religieuse de la religion, selon les termes de Marcel Gauchet, et lui permet d'approfondir la pensée personnaliste plus librement⁸³.

À sa sortie du scolasticat, Vallières se rend d'abord au Séminaire Saint-Antoine à Trois-Rivières où il rejoint notamment son ancien recteur et professeur du temps de son Externat classique à Longueuil, le père franciscain Georges-Albert Robert. Après quelque temps seulement, Vallières retourne à Montréal et se fait engager comme vendeur à la Librairie de la Cité universitaire, rue Maplewood à Montréal, en plus de collaborer pour la première fois à la revue *Cité libre*⁸⁴.

Il produit trois textes pour les pages de la revue en 1962⁸⁵. Bien que ces derniers n'aient pas l'ampleur et la profondeur des textes postérieurs, et que l'un d'entre eux est en fait une critique de livre, les textes restent néanmoins intéressants pour la présente analyse. En effet, une constante les unit : l'importance d'une expérience métaphysique pour le peuple québécois afin de « Nous éveiller de la profondeur » et de constituer les «

⁸² Comme Vallières n'aborde pratiquement pas cette période dans ses autobiographies, la correspondance échangée entre Pierre Vallières et Constantin Baillargeon entre mars 1962 et mars 1963 nous permet d'analyser plus concrètement le parcours idéologique de Vallières durant cette période.

⁸³ E.-Martin Meunier, « De Mounier à Marx... *op.cit.*, p. 122. Nous reviendrons sur cet aspect dans la prochaine section.

⁸⁴ Cet emploi lui permettra, durant les quelques semaines où il y travaillera, d'entrer en contact pour la première fois de sa vie avec le monde universitaire. Il y côtoie alors plusieurs étudiants via la librairie et envie le journal étudiant *Quartier latin* et tout le syndicalisme étudiant. Quelques semaines plus tard, mal payé et ennuyé du commerce du livre, Vallières claque la porte et devient chômeur. Il se consacre alors à la rédaction d'article pour *Cité libre* et à une profonde remise en question. Voir Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 300-301; Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 43.

⁸⁵ Il écrit ces trois textes entre février et avril 1962. Pierre Vallières, « Nous éveiller de la profondeur... », *Cité libre*, XIIIe année, numéro 44 (février 1962), p. 17-18; Pierre Vallières, « Premières démarches de notre liberté », *Cité libre*, XIIIe année, numéro 45 (mars 1962), p. 3-5 et 17; Pierre Vallières, « Le « Poids de Dieu » », *Cité libre*, XIIIe année, numéro 46 (avril 1962), p. 30.

Premières démarches de notre liberté⁸⁶ ». Pour lui, cette recherche de liberté passe inévitablement par une réflexion philosophique et un appel aux philosophes. « Nous ne possédons pas de philosophie de l'action, parce que nous ne possédons pas de philosophie tout court. Où sont les penseurs? Où sont les chefs⁸⁷? ». Comme il le mentionnera plus tard dans *Nègres blancs d'Amérique*, la courte dimension des textes et le vocabulaire utilisé (faible selon Vallières), faisaient en sorte que ces derniers pouvaient être interprétés de différentes façons⁸⁸. « Je compris plus tard que Pelletier et Trudeau ne comprenaient pas exactement ce que j'écrivais. D'autant plus que mon existentialisme en recherche de liberté se disait aussi personnaliste et évitait de prendre parti, au départ, pour ou contre la croyance de Dieu⁸⁹. » Ce désir de réflexion métaphysique et religieuse se reflète non seulement dans les textes qu'il écrit, mais dans son questionnement intérieur et existentiel également. Une remise en question de son choix de quitter l'Ordre franciscain viendra rapidement le hanter, comme le démontre l'extrait suivant tiré de la correspondance entre Vallières et Baillargeon.

Pour aller tout de suite à l'essentiel, je dois vous avouer que je ne me sens pas très content de moi ni très sûr de l'honnêteté, de la franchise de ma décision. Un coup de tête, encore une fois! Pendant les premières semaines de « liberté », j'ai pu croire à ma vocation d'intellectuel engagé, sous l'effet de l'exaltation et du bel accueil de l'équipe *Cité libre*. Mais de plus en plus je prends conscience de ma vraie, de ma seule vocation : être chrétien. Et cette vocation, je ne l'ai pas remplie, vécue, depuis mon retour à Montréal. La charité du Christ me presse [...] et ma vie d'intellectuel m'écœure lentement, parce qu'elle m'oblige à vivre dans l'abstraction, loin des hommes, ou plutôt loin des âmes rachetées par le Christ, loin de l'Évangile, loin du Christ, loin de la Vie. Il devient urgent que je m'engage concrètement dans l'Église du Christ, à son service et à celui de tous mes frères. Alors je me demande si je n'ai pas commis une grande erreur, un grand péché

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ Pierre Vallières, « Nous éveiller de la profondeur... », *Cité libre... op.cit.*, p. 18.

⁸⁸ Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 298.

⁸⁹ *Ibid.*

d'orgueil, en quittant l'Ordre, que j'aime au fond de toute mon âme...
Alors je me demande où m'engager...⁹⁰

Quelques jours plus tard, Vallières écrit une seconde lettre au père Baillargeon, cette fois lors d'une retraite spirituelle à La Trappe d'Oka. Il y passera quelques jours en mars 1962 pour méditer sur l'Évangile et pour « entendre sa voix le mieux possible [...] pour obtenir la force de répondre dans le sens voulu de Dieu⁹¹ ». Le 8 avril suivant, Vallières écrit alors à son ancien professeur pour lui faire part des nouveaux développements qui s'opèrent dans sa vie. Il y relate, avec un enthousiasme certain, l'obtention d'un emploi comme manœuvre dans le domaine de la construction grâce à un membre de la Fraternité séculière Charles de Foucauld de Montréal⁹². Plus encore, il fait part de ses projets de mener la vie d'un Petit Frère de Jésus dans un quartier défavorisé de Montréal dans les prochaines semaines. Il mentionne également qu'il a entrepris des démarches pour rejoindre, dans les mois suivants, les Petits Frères de Jésus de Saint-Rémy en Bourgogne⁹³. Rien n'est alors décidé et ce dernier « abandonne tout cela au Seigneur, sans aucune inquiétude » et mentionne alors être « dans une grande paix »⁹⁴. Il se met alors à une vie de travail et de prière et fait, durant cette période, la connaissance des petites sœurs ouvrières qui lui offrent « un visage nouveau sur l'Église⁹⁵ ». Il pense

⁹⁰ Pierre Vallières, « Lettre au père Baillargeon », Montréal, le 8 mars 1962, cité dans Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 43-44.

⁹¹ Pierre Vallières, « Lettre au père C. Baillargeon », La Trappe d'Oka, le 23 mars 1962, cité dans Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 45.

⁹² Cette embauche fait suite à une désillusion certaine de Vallières à l'endroit de Trudeau et Pelletier après le refus de ces derniers de publier un de ses articles dans un numéro spécial de *Cité libre* sur le séparatisme. Voir Pierre Vallières, *Nègres blancs*... *op.cit.*, p. 301-302.

⁹³ Pierre Vallières, « Lettre au père C. Baillargeon », Lundi saint [8 avril 1962], cité dans Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 46-47.

⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁵ « Je connus une sœur, en particulier, qui était déchirée entre la spiritualité contemplative de sa communauté et son besoin de faire une action concrète et nécessairement politique pour transformer les conditions de vie des travailleurs. » Ce questionnement est alors au cœur de la réflexion de Vallières, à savoir les moyens possibles de combiner foi et actions concrètes. Voir Pierre Vallières, *Nègres blancs*... *op.cit.*, p. 302.

alors depuis le mois d'avril à quitter le Québec pour la France afin d'aller trouver des réponses à ses questions et tenter sa chance chez Les Petits Frères de Jésus. C'est ainsi que Vallières embarque pour la France à la fin septembre 1962⁹⁶.

2.2.4 : La rencontre d'un christianisme subversif

Pierre Vallières arrive à Saint-Rémy en Côte-d'Or, en France, le 10 octobre 1962. Il rejoint la congrégation des Petits Frères de Jésus et tente de s'y faire accepter. Il est alors réparti, avec une vingtaine d'autres postulants, dans différentes fraternités. C'est un peu avant Noël 1962 que Vallières reçoit finalement des réponses quant à son avenir dans la congrégation religieuse. Les responsables ont commencé à orienter le jeune homme vers l'Institut séculier du Père de Foucauld à Paris qui vise « une vie de témoin de l'amitié divine pour tout homme⁹⁷ ». Vallières fait alors la promesse de vivre dans la pauvreté, la chasteté et l'obéissance aux statuts de l'Institut séculier, tout en essayant de trouver un travail dans le milieu de l'enseignement et en militant au sein du Mouvement de libération ouvrière. L'expérience s'apparente à celle d'un prêtre-ouvrier. Cette décision des Petits Frères de Jésus de rediriger Vallières vers l'Institut, plutôt que de le garder cloîtré à Saint-Rémy découlerait directement d'une lettre émise par le père Baillargeon, à la demande du Père Dominique Voillaume, responsable de l'Ordre. Le père Baillargeon y relate alors ses propres observations et lui mentionne que : « ce qui faisait question chez lui [Pierre Vallières], ce n'était pas son aptitude à vivre dans un cadre plus ou moins austère, c'était son aptitude à vivre dans un cadre dont il ne serait

⁹⁶ Bien qu'E.-Martin Meunier établisse le départ de Vallières pour la France à avril 1962, nous nous baserons sur la démonstration de Baillargeon, et sur le récit de *Nègres blancs d'Amérique*, qui établissent plutôt le départ de Vallières pour la France à septembre 1962. Cette deuxième interprétation semble beaucoup plus vraisemblable et la correspondance entre Vallières et Baillargeon aborde dans le même sens. Voir Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 49; Pierre Vallières, *Nègres blancs*... *op.cit.*, p. 305-306.

⁹⁷ Pierre Vallières, « Lettre au père C. Baillargeon », le 24 décembre 1962, cité dans Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 56.

jamais le maître⁹⁸ ». En d'autres termes, l'impossibilité pour Vallières de « supporter pendant longtemps la contrainte de l'obéissance religieuse⁹⁹ ».

Plusieurs difficultés viennent rapidement fracasser les aspirations spirituelles et pratiques de Pierre Vallières au début de l'année 1963. Il habite alors à Paris chez des amis québécois et il a toutes les difficultés du monde à se trouver un emploi. Cette période est décrite par Vallières dans *Nègres blancs d'Amérique* comme une période sombre et comme un véritable enfer.

Depuis une semaine, je me promenais en somnambule dans un Paris pourtant ensoleillé. J'étais écoeuré. Écoeuré de la bureaucratie française, écoeuré de remplir des formulaires qui allaient pourrir je ne savais où, écoeuré de quémander l'aide de mes amis sans être en mesure de leur rendre réellement service, écoeuré d'attendre une réponse du gouvernement algérien à la requête que j'avais faite d'aller participer à la campagne d'alphabétisation, écoeuré des discussions inutiles et de ma solitude. [...] Je me sentais mal dans ma peau¹⁰⁰.

Parallèlement à ces difficultés de vie, Vallières fait la connaissance de ce qu'E.-Martin Meunier nomme le christianisme subversif. En effet, son implication au sein de l'Institut séculier est un engagement d'Action catholique qui l'amène à côtoyer toute sorte d'ouvriers¹⁰¹. « C'était la première fois que je rencontrais des ouvriers politisés, formés idéologiquement, capables de comprendre le système dans lequel ils vivaient et de souhaiter ardemment son renversement¹⁰². » Il réalise cependant que ces ouvriers communistes, aussi politisés soient-ils, sont désorganisés et ont une conception dogmatique de l'engagement¹⁰³.

Les trois mois que je passai à Paris furent un véritable enfer. La bureaucratie du Parti communiste me révolta et me désillusionna. Je cherchai, de plusieurs côtés, une organisation révolutionnaire disposée à

⁹⁸ Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 54.

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 317.

¹⁰¹ Pierre Vallières, « Lettre au père C. Baillargeon », le 28 janvier 1963, cité dans Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 57.

¹⁰² Pierre Vallières, *Nègres blancs*... *op.cit.*, p. 308.

¹⁰³ Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot... *op.cit.*, p. 40.

utiliser mon énergie. Je n'en trouvai aucune. Je rencontrai des douzaines de révolutionnaires de gueule, mais pas une seule organisation révolutionnaire. Je lus un tas de revues incendiaires, mais je ne vis aucun foyer d'incendie¹⁰⁴.

C'est également lors de son séjour en France que Vallières raconte avoir rencontré le marxisme et la révolution comme une vérité. Plus encore, il comprit que « la révolution n'était pas un choix gratuit, mais une nécessité vitale pour les travailleurs¹⁰⁵ ». Il est ici aisé de faire un lien direct avec son futur engagement révolutionnaire. Même si Vallières rédige une version bien différente de celle racontée par Baillargeon, grâce à la correspondance entre les deux hommes, le purgatoire décrit par le jeune homme de Ville Jacques-Cartier dans *Nègres blancs d'Amérique* a néanmoins le mérite d'éclairer cette transition qui s'opère graduellement chez ce dernier et qui l'oriente de plus en plus vers un engagement concret, dans l'action.

Certes, cette seconde section nous permet d'établir plusieurs constats importants. D'abord, le passage de Vallières chez les Franciscains témoigne d'une époque marquante dans son développement intellectuel. Ensuite, l'article « Masse et communauté » constitue certainement la pierre d'assise de son glissement vers un engagement s'orientant davantage par l'action concrète et l'aide communautaire. De plus, la correspondance entre Vallières et Baillargeon nous permet de nuancer plusieurs propos, de révéler un questionnement existentiel profond chez l'ancien étudiant, en plus d'établir les véritables raisons du voyage en France du jeune Vallières, soit rejoindre les Petits Frères de Jésus. Enfin, Vallières se tourne vers la France pour tenter de trouver des

¹⁰⁴ Pierre Vallières, *Nègres blancs...* *op.cit.*, p. 310.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 309.

réponses à ses questions et, à l'instar de plusieurs Québécois de l'époque, verra ses attentes élevées essuyer d'amères déceptions¹⁰⁶.

2.3 : L'expérience *Cité libre* (1962-1964) : vers un engagement plus radical

À son retour à Montréal, à la fin mars 1963, Gérard Pelletier offre un poste de journaliste aux affaires internationales à Pierre Vallières au sein du journal *La Presse*¹⁰⁷. Vallières accepte avec joie, lui qui vient de passer plusieurs mois en France sans véritable emploi. Pelletier propose également à Vallières de collaborer à nouveau avec la revue *Cité libre*. C'est sans grandes attentes que Vallières se lance dans cette nouvelle aventure qui le mènera à écrire plus d'une dizaine d'articles qui constituent une étape marquante vers un engagement plus radical le rapprochant davantage du socialisme.

2.3.1 : La naissance d'un peuple par l'expérience métaphysique

Si une constante demeure dans les textes de Vallières au début des années 1960, c'est bien cette nécessité d'une expérience métaphysique et d'une réflexion profonde comme moyens d'émancipation personnelle et collective. Plus encore, la dizaine de textes publiés dans *Cité libre* sont particulièrement représentatifs à cet égard et constituent un point de départ intéressant. Pour Vallières, s'il n'y a aucune réflexion profonde, l'engagement et la révolte ne sont que superficiels. Elle est la base d'une révolution à faire. « [C]omment un homme vide pourrait-il faire une révolution qui se tienne debout? L'homme ne se nourrit pas seulement de pain¹⁰⁸. » Connaissant très mal son histoire, les injustices et l'exploitation de la classe ouvrière, le jeune peuple

¹⁰⁶ Sean Mills, *Contester l'empire. Pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal, 1963-1972*, Montréal, Hurtubise, 2011 (2010), p. 87.

¹⁰⁷ Vallières mentionne, dans sa dernière lettre à Constantin Baillargeon, daté du 11 mars 1963, qu'il serait de retour au Québec vers le 25 mars 1963 après un court séjour à New York. Voir Constantin Baillargeon... *op.cit.*, p. 59.

¹⁰⁸ Pierre Vallières, « Cité libre et ma génération », *Cité libre*, XIVe année, numéro 59 (août-septembre 1963), p. 19.

québécois doit, selon Vallières, s'interroger sur les raisons de sa propre existence. Il faut « sortir de l'isolement, [...] émerger, [...] naître, [et] prendre possession du monde en prenant d'abord possession de nous-même¹⁰⁹ », puisque selon Vallières, le problème de sa génération est de s'être retrouvé au sein d'une nation qui n'a pas encore offert les moyens de vivre sa propre histoire¹¹⁰. C'est grâce à cette prise de conscience que les Québécois pourront enfin s'approprier leur propre destinée, leur propre liberté. « Et pourtant y a-t-il quelque chose de plus urgent à entreprendre, chez nous, qu'une réflexion patiente et profonde, non pour nous inventer une raison d'être ou des raisons d'agir, mais pour nous faire une âme? Car nous n'avons point d'âme. Nous souffrons d'un vide atroce. Notre conscience n'a pas d'étoffe¹¹¹. »

Ainsi, cette préoccupation philosophique, teintée de personnalisme, est perceptible dans les premiers textes de Vallières dans *Cité libre*. L'influence d'Emmanuel Mounier y est alors palpable et oriente la plupart de ses textes. « J'aimais chez Mounier son parti pris d'insatisfaction. Pour lui, l'absence (ou le refus) d'inquiétude, c'était la mort de l'éthique elle-même et, par conséquent, de la vie personnelle authentique¹¹². » Et plus le temps passe, plus Vallières ajoute à cette préoccupation philosophique un engagement dans l'action. « On va où l'on croit » se répète alors Vallières¹¹³. Cet engagement ne se caractérise pas encore dans une action révolutionnaire violente, mais plutôt comme une action sociale dans la « *praxis* »¹¹⁴. En fait, c'est là que se rencontrent les philosophes et les hommes d'action, afin qu'ils se « réconcilient sur le terrain d'une

¹⁰⁹ Pierre Vallières, « Premières démarches de notre liberté »... *op.cit.*, p. 4.

¹¹⁰ Pierre Vallières, « Cité libre et ma génération... *op.cit.*, p. 21.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 19.

¹¹² Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau : Itinéraire politique d'un « nègre blanc » (1960-1985)*, Montréal, Québec/Amérique, 1986, p. 44.

¹¹³ Référence aux propos d'Emmanuel Mounier. Cité dans Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau...* *op.cit.*, p. 43.

¹¹⁴ Pierre Vallières, « Emmanuel Mounier », *Cité libre*, XIVe année, numéro 57 (mai 1963), p. 13.

praxis révolutionnaire, sociale, politique et culturelle »¹¹⁵. Ainsi le personalisme se veut un amalgame d'actions concrètes et de réflexions spirituelles, une philosophie qui colle alors à la peau de Vallières. À l'instar de plusieurs intellectuels qui se reconnaissent dans l'éthique personaliste de la fin des années 1950, Pierre Vallières s'inspire grandement de cette dernière pour l'adapter, dans sa réflexion, à la situation québécoise de l'époque. À toute cette réflexion métaphysique s'ajoute une autre influence marquante que constitue l'idéal socialiste.

2.3.2 : Une sortie religieuse de la religion? Du personalisme chrétien au socialisme d'ici!

La pensée personaliste, que Vallières côtoie et assimile depuis le début des années 1950, et le socialisme, qu'il découvre plus intensément lors de son voyage en France, sont, en 1963 et 1964, partie intégrante de l'argumentaire développé par le *cité-libriste*. En fait, Vallières développe longuement sa compréhension de Mounier et du personalisme dans son premier texte, intitulé « Emmanuel Mounier » et qui semble être le fruit d'une profonde intériorisation. E.-Martin Meunier mentionne qu'il « s'agira peut-être d'une des lectures les plus riches et originales de la pensée de Mounier rédigée par un auteur québécois¹¹⁶ ». Et Meunier va plus loin :

Pour Pierre Vallières, comme pour l'histoire des idées au Québec, cet article intitulé tout simplement « Emmanuel Mounier », écrit en 1963, me semble représenter comme une pièce d'anthologie de la compénétration de deux modes de pensée habituellement disjoints (le personalisme et le marxisme), de la transition de deux époques trop souvent pensées simplement en rupture. Il s'agirait d'un artefact d'une genèse en acte où le personalisme communautaire, par la *radicalisation des valeurs subversives propres à un certain christianisme* – c'est bien là, me semble-t-il le foyer véritable des valeurs de Vallières – accoucha d'une forme de socialisme bien particulier, peut-être même de celui qu'on appellera plus tard le *socialisme d'ici*¹¹⁷.

¹¹⁵ *Ibid.*

¹¹⁶ E.-Martin Meunier, « De Mounier à Marx... *op.cit.*, p. 125.

¹¹⁷ *Ibid.*

Bien qu'il puisse paraître paradoxal que deux modes de pensées comme le personnalisme et le marxisme puissent cohabiter, la réalité est cependant tout autre¹¹⁸. En effet, personnalisme et socialisme ne sont pas si étrangers l'un et l'autre. Pour Mounier notamment, socialisme et personnalisme étaient pratiquement synonymes¹¹⁹. Faut-il alors s'étonner que Vallières abonde dans le même sens? De toutes les philosophies issues du cercle catholique au XX^e siècle, le personnalisme « demeure l'expression la plus achevée de cet appel à l'engagement¹²⁰ » et Vallières recherche alors cet engagement dans l'action concrète. Comme il le mentionne en citant Jean-Paul Sartre : « [i]l n'y a d'espoir que dans l'action, et la seule chose qui permet à l'homme de vivre, c'est l'acte¹²¹ ». Ainsi vient cet instant où cohabitent momentanément personnalisme et socialisme dans la pensée de Vallières¹²². Plus encore, la transition vers le socialisme semble s'opérer tout naturellement et sans véritable rupture.

La preuve directe de cette transition est perceptible à la lecture de l'article intitulé « Le Parti socialiste du Québec¹²³ ». Vallières y développe alors sa propre définition du socialisme et élabore sur son importance au Québec. Pour lui, le socialisme est le seul idéal authentiquement démocratique, et ce pour plusieurs raisons. D'abord, le socialisme

¹¹⁸ Nous reviendrons sur cette importante question au prochain chapitre.

¹¹⁹ E.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren, *Sortir de la « Grande noirceur ». L'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille*, Québec, Les Cahiers du Septentrion, 2002, p. 75.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 42.

¹²¹ Ce passage provient de l'essai *Les héritiers de Papineau* lorsque Vallières revient sur cette période du début des années 1960. Il mentionne alors que son idéal est de plus en plus influencé par cette volonté d'action concrète. On comprend toute l'influence sartrienne encore présente chez Vallières à cette époque. « Nous empruntâmes d'abord nos concepts et nos mots d'ordre à l'existentialisme, au personnalisme, à l'anarchisme révolutionnaire, avant d'aller puiser d'autres idées dans le marxisme et le freudisme ». Voir Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau...* *op.cit.*, p. 45 et 51.

¹²² Comme le mentionne Meunier et Warren : « une foule de croyants laïques se sont affichés ouvertement socialistes dans les années 1950-1960, ce qui ne les empêchait nullement, par ailleurs, de se dire chrétiens convaincus et de marier, d'une certaine façon plus facilement que les clercs, christianisme et révolution ». Voir E.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren, *Sortir de la...* *op.cit.*, p. 31.

¹²³ Pierre Vallières, « Le Parti socialiste du Québec », *Cité libre*, XV^e année, numéro 63 (janvier 1964), p. 22-25.

exige le progrès et la promotion humaine. Ensuite, il exige une conquête économique et l'organisation sociale de la société de façon rationnelle. Il nécessite également une participation universelle à l'ordre politique, économique, social et éducatif. Finalement, le socialisme exige la civilisation puisque ce dernier est « une culture, une conception de l'homme et de la société, axée sur la promotion des libertés concrètes, tant individuelles que collectives à travers les solidarités qu'exige la nature des choses¹²⁴ ».

Cette conception qu'a Vallières du socialisme se veut également communautaire et antiautoritaire. En effet, les critiques envers le marxisme autoritaire, qu'incarne des figures comme Staline ou Mao, font dire à Vallières que son adhésion au marxisme allait à l'encontre de la pensée officielle soviétique¹²⁵. Plus encore, à force de lire Marx, Vallières découvre finalement les liens qu'il cherche depuis quelque temps entre la théorie et la pratique. Le passage suivant témoigne de cette découverte.

Cependant, alors que je lisais encore Husserl, j'étais tombé sur des opuscules de Marx, dont les fameuses Thèses sur Feuerbach qui m'avaient bouleversé [sic]. Ce fut comme une révélation. Je compris que la connaissance était inséparablement liée à la pratique, à l'expérience, à la vie. J'avais cherché une raison de vivre dans l'abstrait, alors qu'il fallait la chercher dans la vie, dans l'action. Non pas l'action pour l'action, comme on dit l'art pour l'art, mais l'action au sens de l'engagement, de responsabilité. Ce n'était pas la première fois, d'ailleurs, que je faisais pareille découverte. Mais cette fois je trouvais dans les écrits philosophiques de Marx le rapport que je cherchais entre théorie et pratique¹²⁶.

Ainsi, s'opère, à la fin 1963 et au début 1964, un glissement de plus en plus tangible dans les écrits de Vallières. Le personnalisme laisse tranquillement place au socialisme dans la pensée de l'auteur, bien que, comme le mentionne Jacques Pelletier, l'inspiration existentialiste et personnaliste semble demeurer, d'une certaine façon, en

¹²⁴ *Ibid.*, p.23-24

¹²⁵ Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 339.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 340.

filigrane de sa pensée oppositionnelle des années suivantes¹²⁷. Cette transition finale vers l'engagement révolutionnaire, d'inspiration marxiste, se réalisera dans un « épisode » final chez *Cité libre* au printemps 1964.

2.3.3 : *Un changement de garde à Cité libre*

Selon ce que l'on peut lire dans les pages de la revue, Pierre Vallières devient codirecteur de *Cité libre* à partir de janvier 1964. À l'image du développement qui s'opère alors chez l'intellectuel, ce dernier met en place un remaniement identitaire important au sein de l'équipe de rédaction. En effet, la revue prend une tangente socialiste à penchant séparatiste de plus en plus assumée. À l'origine de ce changement, Vallières y participe également de par l'écriture d'articles de plus en plus incendiaires. Le comble de l'arrogance (selon la perception de Trudeau et Pelletier) survient avec la publication de l'article « Les « plorines » au pouvoir¹²⁸ » en mars 1964. Dans ce texte, Vallières dénonce donc les « plorines » au pouvoir, c'est-à-dire le gouvernement Lesage auquel il reproche d'entretenir des illusions bourgeoises. Il les qualifie de « bergers du statu quo » et les accuse de paralyser l'évolution naturelle du Québec vers la révolution¹²⁹. Plus encore, il appelle à l'instauration d'une société de type socialiste et indépendante.

On me dira que l'heure n'est pas au socialisme en Amérique. Mais l'heure est à quoi, au juste? Depuis le temps que nous attendons que le pape ou le président des États-Unis nous disent comment nous comporter pour être dans le droit chemin, et depuis le temps que nous nous apercevons que cela ne mène nulle part et ne fait le jeu que de ceux qui ont intérêt à nous voir dormir sur le bord de la route, je pense que le moment est venu d'attaquer et de prendre des risques, car c'est la seule manière d'être politique. [...] [I]l me semble que la tâche des intellectuels qui n'ont pas désespéré du Québec devrait être d'amener le plus grand nombre possible de Québécois à la conviction qu'ils sont capables, s'ils le veulent, de devenir un peuple, non plus honteux, mais

¹²⁷ Jacques Pelletier... *op.cit.*, p. 142.

¹²⁸ Pierre Vallières, « Les « plorines au pouvoir », *Cité libre*, XVe année, numéro 65 (mars 1964), p. 1-4.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 2.

fier, sans arrogance... et que Québec, leur territoire imposé par l'Histoire, peut devenir pour eux, pour nous, une réelle patrie¹³⁰.

La rupture avec l'éthique personnaliste et l'adhésion au socialisme décolonisateur ne fait donc plus aucun doute. Cet article clôt non seulement l'épisode *cité libriste* de Vallières, mais atteste également de la radicalisation idéologique qui est en branle depuis quelques mois déjà chez ce dernier. Au sein de la direction de la revue, « [c]et article fit bondir Trudeau et Pelletier. *Cité libre*, leur bébé né dans l'opposition la plus vive au nationalisme, était tombé entre les mains de « méchants séparatistes ». Ils réunirent d'urgence le conseil d'administration de la revue en lui demandant de congédier en bloc l'équipe éditoriale (à l'exception de Jean Pellerin)¹³¹ ». La rupture est alors consommée¹³². Ainsi, comme le mentionne Vallières en 1986, c'est « [sans] effort, pour ainsi dire naturellement, [que] je cessai de chercher du côté de la métaphysique et de la religion un sens à l'existence. Comme la plupart de mes amis, je renonçai à attendre de Dieu ou de la Vérité qu'il ou elle me légitime d'exister. Je m'appréhendais comme athée¹³³ ». Néanmoins, l'expérience acquise chez *Cité libre*, ainsi que les nombreuses rencontres qu'il y fait, lui permettront de créer sa propre revue quelques mois plus tard et l'entraîneront de plain-pied dans l'action révolutionnaire.

2.4 : Conclusion

Au terme de ce chapitre, il est possible d'entrevoir plusieurs avenues et orientations intellectuelles empruntées par Pierre Vallières entre 1955 et 1964. D'abord, les premiers écrits de Vallières, particulièrement son premier roman *Noces obscures*, se

¹³⁰ À noter que Vallières voit à l'époque la réalisation de l'indépendance du Québec comme complémentaire à l'instauration d'une société de type socialiste. L'indépendance ne peut se faire sans le socialisme selon lui. Voir Pierre Vallières, « Les « plorines »... *op.cit.*, p. 3-4.

¹³¹ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 73.

¹³² Voir Équipe de direction de *Cité libre*, « Pour clore un incident », *Cité libre*, XVe année, numéro 66 (avril 1964), p. 1-2.

¹³³ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 68.

révèlent d'un existentialisme certain et permet de comprendre et de contextualiser l'expérience familiale de Vallières durant son adolescence. Les rencontres de Gaston Miron et Maurice B., entre autres, auront également des répercussions décisives sur l'avenue intellectuelle et engagée du futur révolutionnaire.

Ensuite, l'entrée de Vallières chez les Franciscains en 1958 répond à l'intériorisation qu'il fait du personnalisme chrétien. Son parcours chez les Franciscains témoigne d'un préambule annonçant le glissement idéologique qui s'opèrera chez Vallières un peu plus tard et l'article « Masse et communauté humaine » témoigne directement de ce constat. Il fut enfin possible de constater, contrairement à ce qui est relaté dans *Nègres blancs d'Amérique*, les véritables raisons du voyage en France de Vallières en 1962-1963, en plus de sa rencontre avec le marxisme et le christianisme subversif.

Finalement, la transition finale de Pierre Vallières vers le socialisme d'ici, ou socialisme décolonisateur, et l'action révolutionnaire s'opère en 1964. En effet, l'expérience *cité-libriste* permet au jeune homme de réaliser la nécessité d'un engagement dans l'action. Comme le mentionne plus tard Jacques Pelletier, « la suite immédiate ne sera qu'élucidation d'un gauchisme de plus en plus radical¹³⁴ », et le sens de la cette radicalisation conduira vers un passage à l'acte.

¹³⁴ E.-Martin Meunier, « De Mounier à Marx... *op.cit.*, p. 127.

CHAPITRE III : L'ENGAGEMENT RÉVOLUTIONNAIRE D'UN TERRORISTE QUÉBÉCOIS (1964-1966)

Je le savais : l'exigence de la vérité pouvait conduire au silence absolu comme au don total de soi-même dans l'action politique. Rimbaud ou Guevara : quel modèle choisir?

*Pierre Vallières*¹

En avril 1964, Pierre Vallières vient de se faire montrer la porte de la revue québécoise *Cité libre*, suite à une collaboration irrégulière qui durait depuis un peu plus de deux ans. Nous avons été à même de constater que l'horizon idéologique de Vallières fut des plus sinueux entre 1955 et 1964. En avril 1964, cependant, il se retrouve devant un choix qui changera le reste de sa vie. Influencé depuis plusieurs mois déjà par le socialisme décolonisateur, il doit définir le sens de son engagement. Emmanuel Mounier et Jacques Maritain font désormais place à Frantz Fanon et Ernesto « Che » Guevara comme modèles idéologiques et pratiques. Ces derniers influenceront bientôt un glissement vers un engagement révolutionnaire concret. Fortement conseillé de rejoindre le groupe *Parti pris* après son départ de *Cité libre*, Pierre Vallières juge alors que ce nouveau groupe entretient encore trop de confusion « entre les objectifs sociaux de la révolution à faire et ceux, purement politique, du nationalisme « petit-bourgeois »² ». Il opte alors pour le développement de sa propre revue avec son camarade Charles Gagnon. Le présent chapitre aborde donc une très courte période (1964-1966), mais ces deux années constituent certainement l'expression la plus concrète du radicalisme de Pierre Vallières. Il sera entre autres question des raisons qui poussent Pierre Vallières et Charles

¹ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau : Itinéraire politique d'un « nègre blanc » (1960-1985)*, Montréal, Québec/Amérique, 1986, p.44.

² En effet, Pierre Maheu, Hubert Aquin et Gaston Miron seraient de ceux qui auraient voulu que Vallières rejoigne le groupe *Parti pris* en 1964. *Ibid.*, p. 73.

Gagnon à saborder leur propre revue pour se joindre au Mouvement de libération populaire (MLP) en 1965. Subséquemment, une analyse du septième réseau felquiste, dirigé par Vallières et Gagnon, sera proposée. Enfin, la dernière partie de ce chapitre sera consacrée à l'entrée des deux révolutionnaires dans la clandestinité ainsi qu'à leur arrestation devant l'édifice des Nations Unies à New York en septembre 1966. Mais d'abord, attardons-nous sur les prémisses de l'engagement révolutionnaire de Pierre Vallières.

3.1 : Les prémisses de l'engagement révolutionnaire³

S'il est possible de déceler certains éléments attestant du glissement s'opérant vers l'engagement révolutionnaire dans les textes de Pierre Vallières entre 1962 et 1964, les articles de ce dernier dans *Révolution québécoise* en 1964 et 1965 ne laissent plus aucun doute. En effet, la prose décolonisatrice et tiers-mondiste est alors consommée chez l'auteur et amène ce dernier à se positionner clairement en faveur de la décolonisation du Québec. Plus encore, l'influence marxiste devient limpide, si bien que l'idéal révolutionnaire de Vallières se développe concrètement à travers ses textes. C'est ce dont il sera question ici⁴.

3.1.1 : La lutte de classe comme idée centrale

Lorsque le premier numéro de la revue paraît en septembre 1964, l'orientation idéologique du mensuel ne pourrait être plus explicite. L'accent est mis d'emblée sur « l'ennemi véritable » qu'est le capitaliste ainsi que sur la « seule classe nationale »

³ Dans cette première section, nous aborderons les principales idées revendiquées par Pierre Vallières durant les années 1964 et 1965 en se référant essentiellement aux textes signés de sa main, ou sous couvert de pseudonymes, dans *Révolution québécoise*. Pierre Vallières utilisera notamment les noms de *Gilles Mathieu*, *Mathieu Hébert* et *Jean-Claude Tétrault* comme pseudonymes entre 1964 et 1970. Voir dans Robert Comeau, Daniel Cooper et Pierre Vallières, *FLQ : un projet révolutionnaire. Lettres et écrits felquistes (1963-1982)*, Québec, VLB éditeur, 1990, 275 p.

⁴ Nous reviendrons plus substantiellement sur cette question de l'influence marxiste chez Pierre Vallières au prochain chapitre et sur la définition qu'il en propose.

qu'est la classe ouvrière⁵. Plus encore, on y établit d'ores et déjà les objectifs de publications qui visent entre autres à « dénoncer les charlatans politiques et leurs fausses solutions⁶ », en plus d'être « un instrument de combat, au service des intérêts des salariés québécois, et non un périodique d'analyses académiques pour l'agrément d'« humanistes » sans responsabilité sociale et politique⁷ ». En définitive, *Révolution québécoise* veut être « la conscience de classe de tous les travailleurs du Québec, intellectuels aussi bien que manuels, dans leur lutte pour abolir l'exploitation de l'homme par l'homme⁸ ». Dans cette optique, la lutte de classe apparaît désormais comme un élément central dans la pensée de Vallières, ainsi que dans les pages de *Révolution québécoise*.

L'importance de la lutte de classes se veut pour Vallières la pierre d'assise de son argumentaire qui met de l'avant le renversement de la bourgeoisie et de la classe dirigeante par la classe ouvrière qui, ultimement, est appelée à prendre le pouvoir. Selon ce dernier, « [d]epuis la division de la société en classes, les classes dominantes ont mis en place leur appareil d'État pour opprimer et exploiter les classes dominées. L'État n'est rien d'autre que l'instrument qu'utilisent les classes dominantes pour briser par violence la résistance des classes dominées⁹ ». Plus encore, le gouvernement en place serait antidémocratique et servirait uniquement à « accroître les privilèges et la puissance de la

⁵ Révolution québécoise, « Présentation », *Révolution québécoise*, volume 1, numéro 1 (septembre 1964), p. 3-5.

⁶ On peut évidemment déceler, à travers cette affirmation, que Vallières vise ses adversaires politiques, que l'on pense au pouvoir en place au Québec et à Ottawa, à Pierre Elliott Trudeau, Jean Marchand et Gérard Pelletier, mais également aux revues d'idées comme *Cité libre* et *Parti pris* que Vallières trouve certainement trop flexibles et indulgentes du point de vue idéologique et de leur engagement. Il est donc tout normal pour lui de critiquer d'ancien alliés. D'ailleurs, n'est-il pas bien souvent plus aisé d'être davantage sévère envers nos alliés naturels? La question se pose et c'est exactement ce que fait Vallières dans grand nombre de ses textes. *Ibid.*, p. 5.

⁷ *Ibid.*, p. 6.

⁸ *Ibid.*

⁹ Révolution québécoise, « Des matraques pour la reine », *Révolution québécoise*, volume 1, numéro 3 (novembre 1964), p. 3.

classe dirigeante en maintenant en place les structures économico-politiques qui favorisent l'inégalité sociale [et] l'exploitation du travailleur par le possesseur de capitaux¹⁰ ». Ainsi, cette vision très marxiste de la société québécoise fait dire à Vallières que la classe dirigeante, alliée de la bourgeoisie, ne peut que « renforcer sa cohésion et ses privilèges de classe dirigeante qu'en se débarrassant de ses éléments les plus réactionnaires [...] et en trouvant un soutien accru dans les capitaux étrangers¹¹ ». L'auteur adhère donc à cette conception de l'histoire développée par Marx et Engels selon laquelle « [l]'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de la lutte des classes¹² ». De cette façon, le rapport dominant/dominé, oppresseur/oppresé, colonisateur/colonisé, s'applique au Québec par la relation bourgeoisie/ouvriers. Et c'est ce rapport de domination qu'il faut abolir selon lui.

Intrinsèquement liée à l'économie, la lutte de classes proposée par le révolutionnaire suggère une prise en charge de l'économie par la classe exploitée et les Québécois en général. En effet, comme il est mentionné dans la présentation du premier numéro de *Révolution québécoise*, l'infériorité du Québec n'est pas une question culturelle, mais un problème d'injustice économique¹³. Plus encore, l'économie du Québec est sous-développée et accentue l'écart entre les plus riches et les plus pauvres. C'est pourquoi « la seule façon de rendre le peuple québécois concrètement indépendant,

¹⁰ Pierre Vallières, « Une sidérurgie et un État policier pour notre bourgeoisie québécoise », *Révolution québécoise*, volume 1, numéro 3 (novembre 1964), p. 29.

¹¹ Pierre Vallières, « Le R.I.N. et les travailleurs ou la solution-omnibus », *Révolution québécoise*, volume 1, numéro 4 (décembre 1964), p. 3.

¹² En effet, comme le mentionnent Marx et Engels dans leur *Manifeste du Parti communiste* : « Homme libre et esclave, patricien et plébéien, seigneur et serf, maître et compagnon, bref, oppresseurs et opprimés ont été en constante opposition; ils se sont mené une lutte sans répit, tantôt cachée, tantôt ouverte, une lutte qui s'est chaque fois terminée par une transformation révolutionnaire de la société tout entière ou par l'anéantissement des deux classes en lutte ». Vallières adhère donc à cette conception de l'histoire et l'utilise pour développer son argumentaire. Voir Karl Marx et Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Le Livre de Poche, Collection Les Classiques de la Philosophie, 2011 (1848), p. 51.

¹³ *Révolution québécoise*, « Présentation », *Révolution québécoise... op.cit.*, p. 3.

de le libérer définitivement du sous-développement économique et culturel, c'est l'établissement d'une économie québécoise de type socialiste¹⁴ ». En effet, il s'agit pour Vallières d'établir le socialisme au Québec, afin que les Québécois prennent véritablement en main leur économie et leurs principaux moyens de production. Comme l'indique le texte de présentation de la revue : « [a]u Québec, il s'agit, au contraire, d'établir un socialisme véritable, c'est-à-dire une nationalisation des grands moyens de production, de distribution et de financement qui permettent d'organiser rationnellement, au moyen d'une planification adéquate et obligatoire, les principaux secteurs de la production industrielle et agricole, dans le but d'abolir le chômage, les inégalités sociales et l'insécurité¹⁵ ». Il s'agit en fait de réclamer pour le Québec « tous les pouvoirs dont il a besoin pour faire sa propre planification et en même temps réclamer du gouvernement de Québec qu'il réalise la justice sociale qu'il a promise à la population non pas en haussant les taxes des particuliers, mais en nationalisant les moyens de production¹⁶ ». Bref, la prise de possession des moyens de production par la classe ouvrière exploitée permettrait une véritable prise en main de l'économie qui mènerait inévitablement vers une révolution de type socialiste, ainsi qu'à un renversement de la classe dirigeante.

Plus encore, « [l]es socialistes québécois ne seront efficaces que le jour où ils réussiront à mobiliser les travailleurs pour une action commune contre le capital¹⁷ ». La révolution socialiste passe donc par l'union des travailleurs et l'organisation de la classe ouvrière. Le travail des syndicats, dont il sera question dans la prochaine section, deviendra alors primordial dans cette quête unificatrice et émancipatrice. Elle constitue la

¹⁴ *Ibid.*, p. 4.

¹⁵ *Ibid.*, p. 5.

¹⁶ Pierre Vallières, « Le R.I.N. et les travailleurs... *op.cit.*, p. 8.

¹⁷ Pierre Vallières, « Le nationalisme québécois et la classe ouvrière », *Révolution québécoise*, volume 1, numéro 1 (septembre 1964), p. 19.

base d'un mouvement révolutionnaire de type socialiste qui doit s'unir autour d'un parti ouvrier révolutionnaire.

La classe ouvrière québécoise, bien que non éduquée, est assez forte pour constituer l'armature d'un mouvement révolutionnaire ayant à mener son combat dans une société industrielle. Il est certain que la politisation ouvrière se fera par l'action parallèle des syndicats et d'un Parti capable de représenter les salariés de toutes catégories et les intérêts de leur émancipation dans leur ensemble. Sans un Parti, extérieur techniquement à leur action immédiate, les syndicats ne pourront jamais fonder leurs luttes quotidiennes sur des perspectives révolutionnaires d'ensemble. Par contre, un programme politique socialiste à qui manquerait une base ouvrière organisée ne pourrait qu'aboutir à un échec. [...]

La nécessité d'un parti ouvrier révolutionnaire n'est pas une vision de l'esprit, ni une idée parmi d'autres; cette nécessité naît de l'organisation capitaliste elle-même, fondée sur la lutte des classes; elle résulte logiquement de l'impossibilité où se trouve le régime de supprimer sans se suicider lui-même les injustices qu'il provoque et maintient. Ce parti est, de plus, nécessaire, parce qu'il est la seule alternative aux partis réformistes petits-bourgeois dominés par les opportunistes¹⁸.

Ainsi, la lutte de classes permettrait l'unification de la classe ouvrière au sein d'un mouvement fort et d'un Parti socialiste qui serait la base d'un futur mouvement révolutionnaire. La lutte de classe constitue donc la fondation essentielle au développement d'une révolution québécoise. Nous verrons cependant que le mouvement syndical y jouera également un rôle de premier ordre.

3.1.2 : Grève et mouvement syndical : l'exemple de la grève de La Presse comme moment charnière

Pour comprendre la structure de l'argumentaire que Pierre Vallières développe en 1964-1965 dans les pages de la revue *Révolution québécoise*, il est essentiel de prendre en considération, en plus de la lutte de classes, l'importance du mouvement syndical québécois. En effet, la question du mouvement ouvrier et de sa relation avec les dirigeants syndicaux, et le mouvement syndical plus largement, constituent certainement

¹⁸ Pierre Vallières, « Le R.I.N. et les travailleurs... *op.cit.*, p. 8-9.

un enjeu fondamental pour Pierre Vallières¹⁹. En fait, il est dans la logique même du syndicalisme de « soumettre la société à une critique globale et d'aboutir tôt ou tard (à moins d'être complètement dénaturé) à la contestation de tout le système économico-politique qui fait de la majorité des hommes des esclaves soumis aux fréquentes fluctuations des affaires concurrentes d'une minorité de possédants, fluctuations dont le coût se solde par des crises, du chômage, de la pauvreté, de l'insécurité et des inégalités sans remèdes²⁰ ». De plus, les syndicats, nés de l'opposition au système capitaliste, auraient normalement dû conduire les ouvriers à faire la révolution et à « changer radicalement le système économique et politique²¹ ». Dans cette logique, on comprend que pour Vallières, la nature même du syndicalisme s'est dénaturée au fil du temps²². Plus encore, les dirigeants syndicaux auraient été contaminés, notamment lors du succès de la révolution industrielle du XIXe siècle, et jugeraient désormais comme plus « rentable » pour eux d'être des hommes d'affaires plutôt que des agitateurs politiques²³. Ainsi, le « bon syndicalisme », celui du statu quo, des conventions collectives et du

¹⁹ La dizaine d'articles qu'il consacre à la thématique du syndicalisme et des grèves dans les pages de *Révolution québécoise* en 1964-1965 attestent certainement de l'importance de cette question.

²⁰ Pierre Vallières, « La Presse : un conflit majeur (I). Le journalisme et la lutte de classes », *Révolution québécoise*, volume 1, numéro 2 (octobre 1964), p. 29.

²¹ Gilles Matthieu, « Le rôle politique des syndicats au Québec », *Révolution québécoise*, volume 1, numéro 4 (décembre 1964), p. 21. De plus, Vallières mentionne que « [l]e rôle primordial du syndicalisme devrait être de contribuer à la politisation et à la radicalisation des masses. Dans la société actuelle, vu l'absence de tout mouvement révolutionnaire bien organisé, il devrait être le premier à propager cette vérité qu'aucune force en définitive ne peut triompher du peuple! ». Voir Gilles Matthieu, « Note sur la démocratie syndicale », *Révolution québécoise*, volume 1, numéro 5 (janvier 1965), p. 21.

²² Comme le mentionne Vallières : « les travailleurs québécois eurent à choisir entre des unions américaines de plus en plus intégrées au système de la libre entreprise et des syndicats québécois inféodés à l'Église, au nationalisme étroit et aux intérêts d'une minuscule bourgeoisie de professionnels et de notables de villages dont la préoccupation primordiale était la conservation du « patrimoine de la race » par le moyen de l'agriculture, où règne la paix sociale et les relations de type familiale, et où se conserve intacte la tradition ». Voir Pierre Vallières, « L'évolution du mouvement ouvrier québécois (I) », *Révolution québécoise*, volume 1, numéro 4 (décembre 1964), p. 36. Voir également Pierre Vallières, « Néo-nationalisme et néo-capitalisme », *Révolution québécoise*, volume 1, numéro 3 (novembre 1964), p. 17-22; Gilles Matthieu, « Le rôle politique des syndicats au Québec... *op.cit.*, p. 21-27; Pierre Vallières, « L'évolution du mouvement ouvrier québécois (II). Les grèves perdues », *Révolution québécoise*, volume 1, numéro 5 (janvier 1965), p. 8-18; Gilles Matthieu, « Note sur la démocratie syndicale... *op.cit.*, p. 19-21.

²³ Pierre Vallières, « Le rôle politique des syndicats au Québec... *op.cit.*, p. 21.

dialogue serait une façon pour les dirigeants syndicaux de collaborer avec le capital, la bourgeoisie et le pouvoir en place²⁴. L'extrait suivant le démontre bien.

Le « bon syndicalisme » permet à des bureaucrates de s'emparer de l'appareil syndical pour atteindre le pouvoir. Les chefs syndicaux, désireux d'acquérir le privilège de s'asseoir à la même table que les ministres et les représentants des banques et des grosses sociétés capitalistes, et pour ce faire d'occuper une place reconnue dans la société existante, rivalisèrent d'habileté pour donner satisfaction à la classe bourgeoise. Oubliant qu'ils devaient leur existence à la lutte des classes, les dirigeants du mouvement ouvrier attribuèrent l'origine du syndicalisme à la démocratie capitaliste elle-même. Ils louèrent cette démocratie d'être si bonne pour les salariés et la servirent en annulant le sens politique de la classe ouvrière. En retour de cette loyauté, ils obtinrent l'honneur de siéger sur des commissions gouvernementales et d'être « consultés » sur des questions d'intérêt « commun »²⁵.

Ainsi, le mouvement syndical québécois doit, selon Pierre Vallières, revenir aux fondements originaux et à la mission concrète du syndicalisme qui s'exprime à travers une critique de la société capitaliste et un engagement révolutionnaire. Cette façon qu'ont les chefs syndicaux de maintenir, par leurs politiques et leurs choix, les ouvriers dans une situation précaire d'exploitation doit cesser. Plus qu'une simple réflexion, Vallières expérimentera la lutte syndicale à travers un épisode concret que sera la grève de *La Presse* en 1964-1965.

Parallèlement à son implication chez *Révolution québécoise*, Pierre Vallières devient très actif au sein du Syndicat des journalistes de Montréal et de l'unité de négociation de *La Presse*. Engagé à son retour de France en 1963 par Gérard Pelletier, Vallières est journaliste au sein du journal lorsque le conflit éclate. Comme un peut s'en

²⁴ « Par la participation au pouvoir économique et politique de la bourgeoisie, les leaders syndicaux se sont eux-mêmes transformés en bourgeois et ont oublié leurs origines populaires, révolutionnaires. Peu à peu, à mesure que la machine syndicale se fortifiait et s'ajustait aux structures capitalistes, les chefs syndicaux purent être choisis dans les universités comme les administrateurs d'une compagnie... et bien vite les travailleurs n'eurent d'autre liberté syndicale que celle de ratifier un choix fait par d'autres, par le moyen d'élections « arrangées à l'avance » ». Voir Gilles Matthieu, « Note sur la démocratie syndicale », *Révolution québécoise*, volume 1, numéro 5 (janvier 1965), p. 20.

²⁵ Pierre Vallières, « Le rôle politique des syndicats au Québec... *op.cit.*, p. 23.

douter, le futur felquiste y jouera un rôle important. Il identifiera d'ailleurs cet événement comme charnière dans le développement de ses idées et de son engagement politiques. Ce fût l'occasion pour plusieurs de radicaliser leurs positions dira-t-il en 1986²⁶. Le but ici n'est pas de revenir sur le déroulement de cette grève importante de la décennie 1960 au Québec, mais plutôt de faire ressortir les éléments qui ont eu une influence certaine sur le développement idéologique de Vallières, ainsi que sur son engagement ultérieur. Ainsi, le gréviste retient deux leçons de cet engagement militant. D'abord, qu'il ne faut jamais compter sur l'appui des centrales syndicales, bien que normalement cet appui ne saurait faire défaut, et qui par le fait même, témoigne de la désillusion qu'il entretient envers le syndicalisme québécois²⁷. Ensuite, que l'organisation pratique de la grève est plus importante que les négociations elles-mêmes²⁸. Selon lui, l'erreur des grévistes de *La Presse* aura été « de se contenter de négocier sans faire pression sur l'adversaire par des manifestations et des actions de représailles contre, par exemple, les propriétés des administrateurs de la compagnie²⁹ ». De plus, cette grève lui fait réaliser que le journal *La Presse* est « une affaire de piastres » et qu'il ne vise en fait qu'à promouvoir la politique de ceux qui l'enrichissent³⁰. Plus encore, *La Presse* est au service « de l'ordre établi, c'est-à-dire du capitalisme québécois par et pour lequel elle a été instituée³¹ ». Ainsi, le droit de grève apparaît comme le moyen légitime de lutter contre cette injustice et son moyen le plus efficace, comme le démontre l'extrait suivant.

La grève est un facteur primordial dans la lutte des classes. Le droit de grève, après celui d'association, est une revendication

²⁶ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 74.

²⁷ Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, TYPO, 1994 (1968), p. 362-363.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*, p. 363.

³⁰ Gilles Matthieu, « Le Presse : un conflit majeur (I). Le journalisme et la lutte de classes », *Révolution québécoise*, volume 1, numéro 2 (octobre 1964), p. 29.

³¹ *Ibid.*, p. 32.

essentielle du syndicalisme et son arme la plus efficace du moins en principe. La plupart du temps, la grève est l'occasion par excellence de démontrer clairement au peuple l'impossibilité de maintenir les luttes revendicatrices, commencées à l'usine, dans le cadre arbitraire et oppressif de la légalité. La grève, pour ne pas être dénaturée et perdue, doit être politisée. Elle doit aboutir à une bataille rangée contre le capital. La grève ne peut atteindre ses véritables objectifs qu'à travers une révolution. Si, en fait, chaque grève ne se transforme pas en une insurrection générale, du moins doit-elle normalement contribuer à susciter les conditions subjectives et objectives d'une révolution³².

Le conflit à *La Presse* apparaît donc comme une lutte des plus légitimes pour la liberté de presse et la grève semble être, pour Vallières et le syndicat des journalistes, la stratégie à adopter³³. Rapidement cependant, la désillusion frappe le jeune homme de Ville Jacques-Cartier. En effet, le conflit prend l'aspect d'une lutte perdue d'avance qui semble annoncer un blocage brutal des réformes débutées en 1960³⁴. De retour au travail en janvier 1965, les journalistes étaient, au dire de Pierre Vallières, « à plat, déprimés, écoeurés, vidés. Ils se sentaient isolés, humiliés dans leur orgueil et brisés dans leur dignité³⁵ ». S'en suivit le congédiement de Gérard Pelletier, rédacteur en chef de *La Presse*, en mars 1965, étant alors jugé trop critique de la direction, lui qui était en fait assez modéré. Cet instant apparaîtra plus tard comme un moment charnière de la radicalisation du journaliste, et l'extrait suivant en témoigne parfaitement.

C'est à ce moment-là que je fus vraiment convaincu que la longue marche à travers les institutions, pour paver la voie à un réel changement de société, était une entreprise illusoire et sans issue. Je comprenais enfin pourquoi certains militants avaient choisi la lutte

³² Pierre Vallières, « L'évolution du mouvement ouvrier québécois (II). Les grèves perdues... *op.cit.*, p. 8.

³³ « C'est à partir de ces luttes revendicatives que le travailleur québécois est de plus en plus amené, inévitablement, à prendre conscience du système économique et social qui l'opprime et de la nécessité d'agir sur le plan politique pour le transformer ». Voir Pierre Vallières, « Le nationalisme québécois et la classe ouvrière », *op.cit.*, p. 17.

³⁴ En fait, Vallières reproche aux intellectuels et aux syndicalistes de ne pas avoir livré bataille de façon convaincante. Il mentionne : « Personne, ou presque, parmi les intellectuels et les syndicalistes n'avait jugé utile de faire de la bataille de *La Presse* un combat exemplaire, au même titre que les grèves légendaires d'Asbestos (1949), de Murdochville (1957) et de Radio-Canada (1959), qui avaient marqué l'histoire du Québec et effectué des percées importantes dans la conscience sociale ». Voir Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau...* *op.cit.*, p. 77.

³⁵ *Ibid.*

armée, la guérilla urbaine, les bombes, pour radicaliser le processus de la révolution sociale. Si les employés d'un quotidien aussi prestigieux et « stratégique » que *La Presse* n'avaient pu résister à l'agression des pouvoirs politique et économique, cela prouvait, à mes yeux, qu'il n'y avait plus rien à faire à l'intérieur des structures légales. Il fallait sortir du cadre piégé d'une défense purement morale des droits démocratiques formels. De la liberté de presse à l'indépendance nationale, de la libération culturelle à la révolution sociale : selon moi, il n'était plus possible de progresser sérieusement sur la voie de l'émancipation individuelle et collective sans rompre radicalement avec les appareils de domination qui nous opprimaient. J'établis donc le contact avec les éditeurs de *La Cognée*, la publication du F.L.Q., et commençai avec eux une série de discussions sur la lutte armée et l'avenir du Québec³⁶.

3.1.3 : *Affirmation nationale et révolution*

À partir de mars 1965, Pierre Vallières établit ses premiers contacts avec certains membres du Front de libération du Québec. Sa réflexion porte désormais sur la lutte armée et l'avenir du Québec, tout en s'insérant plus concrètement dans l'esprit international des luttes révolutionnaires des décolonisations. Directement influencé par ce contexte international, Vallières s'emploie depuis quelques années déjà à dénoncer l'impérialisme américain et le système capitaliste. Pour lui, le Canada est une colonie des États-Unis et le Québec une sous-colonie doublement opprimée. Vallières mentionne que « [d]ans le monde occidental, on ne peut rivaliser avec les États-Unis sur le terrain du capitalisme sans être inévitablement entraîné dans leur orbite, sans devenir de plus en plus le valet des monopoles qu'ils dirigent³⁷ ». Voilà pourquoi il devient certain pour lui que l'émancipation du Québec, tant au niveau économique que politique, passe par une révolution socialiste. Et cette fameuse révolution ne peut se faire que par l'action concrète. Il devient « inutile de penser ou de souhaiter que la libération économique et politique du Québec puisse se faire par des moyens pacifiques³⁸ ». La désillusion qui l'habite suite au conflit de *La Presse* est tangible. Plus encore, il est persuadé que la

³⁶ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 78.

³⁷ Pierre Vallières, « Congo-Québec », *Révolution québécoise*, volume 1, numéro 7 (mars 1965), p. 16.

³⁸ *Ibid.*, p. 22.

libération du Québec passe désormais par la voie révolutionnaire et la lutte armée. Toujours dans une logique de lutte de classes, Vallières établit un rapport à la violence des plus intéressants dans l'extrait suivant.

Les classes dominantes ont à leur disposition l'armée, la police, les services de renseignements, les tribunaux, les prisons, etc., qui sont destinés à lutter contre les classes asservies.

Les classes au pouvoir, d'un côté, ne cessent de réprimer par la violence les classes exploitées. De l'autre, elles comptent sur leurs « idéologues » ou leurs « éditorialistes » pour répandre le pacifisme et propager la théorie de la « non-violence », afin d'inciter les opprimés à se résigner, à subir leur sort, et de les empêcher d'utiliser la violence pour résister à l'oppression des classes dominantes.

Ceux qui ont toujours eu recours à la violence (légale ou pas) pour opprimer les masses travailleuses sont aussi ceux qui dénoncent avec le plus de vigueur l'usage de la violence.

Mais la violence qu'ils incriminent et qu'ils rejettent, c'est justement celle qu'utilisent les opprimés et les exploités pour leur résister (grèves, manifestations publiques, protestations démocratiques). Par contre, ils portent aux nues le genre de violence qu'ils exercent quotidiennement sur les masses travailleuses (législation ouvrière restrictive, limitations du droit de grève, chantage au moyen de l'argent, congédiements sommaires, conspiration du silence autour de leurs manœuvres d'exploitations, etc.) et n'hésitent même pas à présenter leur système fondé sur l'inégalité sociale comme un bienfait pour l'humanité³⁹.

Puisque la classe dirigeante au pouvoir utilise déjà la violence (légale ou non) contre la population afin de maintenir ses avantages et son pouvoir, il devient légitime pour les exploités du monde entier de répliquer par des moyens similaires tout aussi violents selon le journaliste. On parle ainsi de violence politique, car cette violence est à la fois pratiquée par l'État et exercée, en contrepartie, envers l'État⁴⁰. Plus encore, Vallières prône la « violence rebelle », selon les termes de Guy Rocher, puisque celle-ci est « celle des gens qui se jettent dans la violence non pas par appât du gain, mais pour satisfaire des aspirations ou revendications d'ordre politique, social, racial, national ou

³⁹ Révolution québécoise, « Des matraques pour la reine »... *op.cit.*, p. 3-4.

⁴⁰ Guy Rocher, « La violence politique et sa légitimité », cité dans Ivan Carel, Robert Comeau et Jean-Philippe Warren, *Violences politiques. Europe et Amériques 1960-1979*, Montréal, Lux éditeur, 2013, p. 21.

religieux⁴¹ ». Ainsi, Vallières rend l'utilisation de la violence légitime dans son argumentaire et renvoi à une légitimité de conviction que revendiquent plusieurs mouvements contestataires à l'époque⁴².

En plus de l'utilisation de la violence comme moyen d'action, Vallières entrevoit désormais la révolution québécoise nécessairement socialiste, mais y ajoute l'émancipation politique du Québec. Pour lui, la question nationale devient d'une importance capitale et on comprend très bien, de par les textes écrits en 1965, l'incitatif qui le mènera bientôt vers le FLQ. D'ailleurs, le dernier texte qu'il écrit pour *Révolution québécoise* aborde essentiellement la question de l'indépendance du Québec. Il mentionne que la revue et lui-même considèrent le Québec « comme un territoire national des Canadiens français et [croient] que ce territoire national, comme tout autre dans le monde, a droit à son indépendance⁴³ ». Ainsi, l'argumentaire révolutionnaire de Vallières s'oriente désormais autour d'une économie de type socialiste dans un Québec souverain qui se verrait dirigé par la majorité opprimée, les ouvriers québécois⁴⁴.

La seule révolution possible est celle qui renversera l'ordre bourgeois, c'est-à-dire qui substituera des rapports de propriété socialistes aux rapports de propriété bourgeois. Seule, une révolution socialiste est en mesure d'assurer l'indépendance nationale, car pour provoquer un changement radical dans les rapports de propriété au Québec il faudra rompre avec le capitalisme monopoliste yankee et renverser son alliée naturelle, la bourgeoisie nationale. Sans cette

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*, p. 34.

⁴³ Pierre Vallières, « Pour un Québec libre », *Révolution québécoise*, volume 1, numéro 8 (avril 1965), p. 3. De plus, Vallières mentionne clairement ce qu'il entend par indépendance nationale des Québécois un peu plus loin dans l'article. « Par indépendance nationale, nous entendons la liberté concrète du peuple québécois de réaliser un développement économique qui lui profite réellement. Ce qui implique que le Québec cesse d'être un appendice colonial des États-Unis. Cette indépendance nationale, cette libération effective de tous les Québécois, ne signifie pas le remplacement d'une partie de la classe dirigeante (disons, les fédéralistes) par l'autre partie de la classe dirigeante (disons, les séparatistes ou crypto-séparatiste bourgeois), mais un changement radical dans les rapports de propriétés ». Voir Pierre Vallières, « Pour un Québec libre... *op.cit.*, p. 4.

⁴⁴ Nous reviendrons, dans le prochain chapitre, sur les contradictions idéologiques fondamentales présentes dans la conception que se fait Vallières du socialisme. Nous reviendrons entre autres sur la manière dont l'auteur tente d'arrimer nationalisme et socialisme, deux idées contradictoires dans la théorie marxiste.

indépendance nationale, arrachée aux Américains, le Québec demeurera un appendice colonial des U.S.A. et ses difficultés les plus fondamentales et les plus difficiles à surmonter ne trouveront aucune solution. C'est seulement par le socialisme que le Québec pourra répondre aux défis technique [sic] et social [sic] du XX^e siècle⁴⁵.

Comme on peut s'en douter, les activités « révolutionnaires » que Vallières mène à l'extérieur du journal viennent rapidement poser problème⁴⁶. L'escouade antiterroriste commence alors à surveiller étroitement ses activités, si bien qu'en juin 1965, plusieurs policiers se présentent chez le journaliste pour fouiller sa résidence⁴⁷. Bien que Vallières ne soit pas encore membre du FLQ à ce moment, il n'en faut pas davantage pour que la direction de *La Presse* le congédie sur-le-champ afin d'éviter d'être associée à toutes activités subversives possibles. C'est donc « sans faire d'esclandre, mais un peu triste à l'idée de ne plus revoir [la] salle de rédaction⁴⁸ » que Pierre Vallières quitte *La Presse* à l'été 1965 suite à deux ans où il avait vécu « d'intenses moments d'effervescence politique⁴⁹ ».

3.2 : Du Mouvement de libération populaire (MLP) au Front de libération du Québec (FLQ) : une transition naturelle

Le printemps 1965 fut l'occasion pour Vallières de fraterniser avec plusieurs membres de la revue *Parti pris*. Plusieurs manifestations comme celle suivant la mort en prison du felquist Gilles Legault, en plus des célèbres rassemblements du 24 mai (fête

⁴⁵ Pierre Vallières, « Pour un Québec libre... *op.cit.*, p. 5.

⁴⁶ « À *La Presse*, mes activités de « révolutionnaire professionnel » étaient de plus en plus remarquées. Je m'absentais d'ailleurs très souvent du journal pour me joindre à un meeting, une manifestation ou une ligne de piquetage. Mes conversations avec l'équipe de *La Cognée*, puis la création du Mouvement de libération populaire (regroupant les militants de *Parti pris*, de *Révolution québécoise* et de la Ligue socialiste ouvrière) occupaient beaucoup de mon temps ». Voir Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 82. Vallières mentionne par ailleurs que l'escouade antiterroriste aurait monté de toutes pièces son appartenance au Front de libération du Québec suite à la fouille de juin 1965. Les exemplaires de *La Cognée* ainsi que quelques ouvrages « suspects » de Karl Marx et Fidel Castro auraient suffi à les convaincre.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*, p. 83.

⁴⁹ *Ibid.*

de la Reine Victoria) et du 1^{er} juillet (fête de la Confédération) furent l'occasion « d'une rencontre sur le terrain entre les éléments les plus dynamiques de *Révolution québécoise* et de *Parti pris*⁵⁰ ». De ces rencontres et de plusieurs discussions, on s'entend sur la nécessité de créer une organisation et un mouvement de masse qui verra le jour à l'été 1965 sous le nom de Mouvement de libération populaire (MLP).

3.2.1 : Sabordage et regroupement : Révolution québécoise et Parti pris

Devant la nécessité de créer un mouvement de masse, *Révolution québécoise* se saborde et se joint à *Parti pris*, au Groupe d'action politique (GAP) et à la Ligue socialiste ouvrière (LSO) pour mettre sur pied le Mouvement de libération populaire (MLP). Pierre Vallières mentionne d'ailleurs, à l'été 1965, le souhait premier de l'organisation nouvellement créée : « [n]otre souhait : que le mouvement auquel nous adhérons aujourd'hui se fasse le promoteur d'une [sic] véritable patriotisme populaire qui sache indiquer aux masses, dans son langage et d'une façon concrète, la voie vers la victoire. Le peuple québécois a été « défait » et trompé trop souvent. Nous n'avons pas le droit de le tromper une fois de plus⁵¹ ».

Basés sur le centralisme démocratique, les membres s'entendent et affirment que la classe ouvrière est le moteur de l'histoire et que c'est par l'action politique que la révolution ou l'indépendance (ou les deux) se réalisera⁵². L'engagement de Pierre Vallières est désormais orienté vers l'action concrète. Comme il le mentionne en 1986 : « [n]ous avons compris que la connaissance était inséparablement liée à la pratique, à

⁵⁰ Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 366.

⁵¹ Pierre Vallières, « Pour l'union de la gauche », *Parti pris*, volume 2, numéros 10-11 (juin-juillet), 1965, p. 103.

⁵² Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot, *Pierre Vallières : Paroles d'un nègre blanc*, Québec, VLB éditeur, 2002, p. 58.

l'expérience, à la vie quotidienne⁵³ ». Il devient le premier secrétaire de l'organisation, mais aussi son premier permanent avec un salaire symbolique de vingt-cinq dollars par semaine⁵⁴. Les locaux du MLP se situent alors au deuxième étage d'un vieil édifice de la rue Saint-Denis à Montréal et comprennent une salle de réunion, un tout petit bureau ainsi qu'un mobilier rudimentaire composé d'un pupitre, d'une étagère, d'une machine à écrire et de quelques chaises⁵⁵. Le jour et certains soirs, Vallières et plusieurs collègues tentent « d'orienter [leurs] besoins de « vie autre » vers les résultats pratiques d'une action sociale à long terme⁵⁶ ».

L'une des premières tâches que Vallières se voit octroyer au MLP est d'organiser des actions de soutien aux luttes ouvrières. Il sera au cœur des nombreux piquetages et de manifestations organisées pour soutenir les travailleuses et travailleurs de l'usine Lagrenade, en plus d'autres groupes comme les éboueurs de la compagnie Sanitary Refuse, des employés du port de Montréal, des ouvriers de la construction ou des tisserands de l'est de Montréal⁵⁷.

Parallèlement à l'organisation de diverses actions politiques, Pierre Vallières participe également à la rédaction du manifeste du MLP que la revue *Parti pris* publie en août-septembre 1965⁵⁸. Ce manifeste « rompait avec la stratégie que la revue avait défendue jusque-là, soit « l'appui tactique à la petite bourgeoisie francophone » sur la

⁵³ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 85.

⁵⁴ Vallières mentionne d'ailleurs que les vingt-cinq dollars que le MLP lui verse par semaine constitue son seul revenu depuis son congédiement du journal *La Presse*. Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 83-84; Jacques Jourdain, « De Cité libre à L'urgence de choisir : Pierre Vallières et les palinodies de la gauche québécoise », Mémoire de maîtrise (Science politique), Québec, Université du Québec à Montréal, 1995, p. 46-47.

⁵⁵ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 84.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 84-85.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 86.

⁵⁸ Le Mouvement de libération populaire et la revue *Parti pris*, « Manifeste 1965-1966 », *Parti pris*, volume 3, no. 1-2 (août-septembre), 1965, p. 2-41.

question de l'indépendance du Québec⁵⁹ ». De plus, le mouvement favorise désormais, en théorie du moins, l'utilisation de différents styles de combat comme les manifestations, la désobéissance civile et la lutte armée⁶⁰. On comprend donc pourquoi la fusion entre *Révolution québécoise* et *Parti pris* fut possible en 1965, contrairement à l'échec de 1963. Et cette radicalisation culmine vers la création du MLP certes, mais également vers l'écriture du « Manifeste 1965-1966 » et s'exprime par le soutien au mouvement ouvrier québécois. « Assumer notre histoire, c'était inévitablement, pour moi, fils d'ouvrier, affirmer dans l'action ma solidarité avec les travailleurs québécois⁶¹ ».

3.2.2 : Idéologie et stratégie : à la défense du mouvement ouvrier!

Pour comprendre la portée et l'orientation du MLP, il est nécessaire de se questionner sur l'idéologie du mouvement, mais également sur les stratégies adoptées. Pour ce faire, le manifeste de 1965-1966 du MLP nous sera ici essentiel⁶². L'extrait suivant exprime très bien le but et l'orientation que prend l'organisation en 1965.

« [L]e M.L.P. se définit comme un mouvement qui veut « former des militants en vue de la création d'un Parti révolutionnaire », c'est-à-dire qu'il n'est pas encore ce Parti. Si nous tentons de rassembler l'avant-garde révolutionnaire, nous ne sommes pas encore la force qui fera la révolution. C'est seulement le jour où cette force sera organisée qu'un manifeste valable à plus long terme sera produit⁶³ ».

Ainsi, plusieurs constats sont faits dans ce manifeste et correspondent à l'orientation que prend le mouvement. D'abord, les Québécois vivent dans un pays qui ne

⁵⁹ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 86.

⁶⁰ Pour le MLP, l'utilisation de la lutte armée correspond à un des moyens de pression existants, une stratégie parmi tant d'autres. Vallières trouvera d'ailleurs que le MLP n'ira pas assez loin dans ses décisions et dans ses stratégie vers la lutte armée. Ce sera une des raisons pour lesquelles il claquera la porte.

⁶¹ Ici encore, l'influence de l'enfance ouvrière de Vallières s'exprime à travers sa propre analyse des événements et persiste dans le temps comme leitmotiv de son engagement. Voir Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 85.

⁶² Étant donné que Pierre Vallières prend part activement à la rédaction du manifeste, il apparaît encore plus important d'analyser ce texte. Il témoigne de l'importance qu'a alors Vallières au sein du mouvement.

⁶³ Le Mouvement de libération populaire et la revue *Parti pris*, « Manifeste 1965-1966 », *Parti pris...* *op.cit.*, p. 3.

leurs appartient pas et dont ils sont dépossédés. Ils sont dominés politiquement et économiquement, en plus de vivre dans un système qui défavorise la langue et la culture nationale⁶⁴. Bref, le Québec est soumis, selon le MLP, à une domination impérialiste et colonialiste de la part du Canada, et dans une plus large mesure, par les États-Unis d'Amérique. La société québécoise serait de plus fondée sur les bases de trois grandes classes, soit les travailleurs, la petite bourgeoisie et la grande bourgeoisie. S'appuyant donc sur une logique de lutte de classes, le manifeste met de l'avant l'argumentaire selon lequel cette domination coloniale ne peut être renversée que par une « révolution nationale démocratique accomplie sous l'impulsion des classes travailleuses⁶⁵ ». Ainsi, la révolution ne sera accomplie que « le jour où ceux qui sont l'impulsion, le moteur des changements révolutionnaires seront aux pouvoirs, le jour où le Québec sera dirigé par les travailleurs québécois⁶⁶ ».

Pour accomplir cette révolution, le MLP établit un « programme minimum » qui vise à identifier les éléments de revendication à prioriser. La première priorité se concentre autour de la libération nationale qui doit passer par deux grandes mesures essentielles, soit l'unilinguisme et la récupération nationale de l'économie⁶⁷. La seconde nécessité est l'atteinte de la justice sociale qui passe prioritairement par la gratuité et l'accessibilité à l'instruction et à des soins médicaux⁶⁸. Enfin, le troisième élément à prioriser serait la réforme du travail. Cette dernière s'appuierait sur la création d'une échelle mobile des salaires (qui augmente au moins aussi rapidement que le coût de la

⁶⁴ *Ibid.*, p. 5-6.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 23.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 25.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 26.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 27.

vie) et la réalisation du plein emploi par la diminution des heures de travail⁶⁹. Ces trois points du « programme minimum » élaborés sont les éléments sur lesquelles les membres doivent concentrer leurs efforts.

Bien que le MLP considère que la situation québécoise soit prérévolutionnaire (ou révolutionnaire latente selon les termes du « Manifeste 1965-1966 »), l'organisation identifie six conditions essentielles pour le passage vers une situation révolutionnaire spécifique. En se basant sur les révolutions déjà survenues à l'international, les caractéristiques communes suivantes sont retenues comme éléments nécessaires à une révolution : une conjoncture internationale favorable, une grave crise intérieure, de vastes actions populaires exprimant le mécontentement, la faiblesse du pouvoir d'État, le durcissement du régime en place, ainsi qu'un pouvoir de remplacement fort⁷⁰. Les membres du MLP en arrivent cependant au constat que les conditions favorables ne sont pas encore instaurées au Québec. Et c'est afin de favoriser la mise en place de ces conditions que le MLP est mis sur pied en 1965.

Le mot d'ordre du MLP passe alors par « l'organisation de l'avant-garde en vue de créer le parti révolutionnaire, instrument de la prise de pouvoir⁷¹ ». Ainsi, l'action s'oriente autour de la lutte ouverte (agir en plein jour, ouvertement, tant que les conditions le permettent), car il est encore possible au Québec de lutter de cette façon.

Pour le travail que nous avons à faire pour le moment, en effet, il y a plusieurs avantages à ce que nous puissions agir ouvertement. En effet, il nous faut d'abord nous étendre, et faire pénétrer nos idées dans d'aussi larges couches que possible des classes travailleuses. Cela implique un énorme travail de propagande et d'éducation politique. Il est précieux, alors, de pouvoir utiliser des revues, des journaux, et même quand nous le pouvons la radio et la télévision pour répandre nos idées, d'autre part, nous devons atteindre des gens qui souvent ne sont

⁶⁹ *Ibid.*, p. 28.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 31-34.

⁷¹ *Ibid.*, p. 34.

pas très politisés : l'image du révolutionnaire clandestin risquerait de les effrayer, tandis que maintenant, ils peuvent nous rencontrer, savoir qui nous sommes, nous accepter plus facilement. De même, ces méthodes nous permettent de participer ouvertement à des actions diverses, d'appuyer des grèves, de faire du piquetage et des manifestations, par exemple, alors que si nous étions dans la clandestinité nous ne pourrions nous permettre de nous afficher ainsi. [...] En somme, la lutte ouverte nous permet de faire, dans les meilleures conditions possible, avec une perte d'efforts minimum, une propagande, une agitation, et un travail d'éducation politique en nous servant de plusieurs moyens qui seraient inutilisables autrement⁷².

Et cette lutte ouverte se caractérise par quatre directions principales : l'agitation, la propagande, l'éducation politique, ainsi que l'encadrement et le noyautage⁷³. Tout cela dans un seul but : « organiser le Parti qui permettra aux classes travailleuses, avec l'appui de l'avant-garde révolutionnaire, de renverser un jour l'ordre établi⁷⁴ » pour libérer le Québec de la domination colonialiste et impérialiste, ainsi que les Québécois de l'exploitation. Comme on peut s'en douter, la lune de miel entre Vallières et le Mouvement de libération populaire ne durera que quelques mois, et ce, pour plusieurs raisons. C'est de cette dissension dont il sera maintenant question.

3.2.3 : Les limites du Mouvement de libération populaire et l'engagement révolutionnaire

D'abord, le fait que trois factions se dessinent au sein du MLP engendre certainement des conflits internes. Un premier groupe de militants se rapprochent davantage du Parti socialiste du Québec (PSQ) alors présidé par Michel Chartrand. Une deuxième faction se rassemble autour du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) qui se prépare, pour la première fois de son histoire, à participer aux élections du printemps 1966. Finalement, une troisième section s'affaire à reconstruire le FLQ sur de nouvelles bases inspirées de la violence cathartique. Pierre Vallières et Charles Gagnon

⁷² *Ibid.*, p. 38-39.

⁷³ *Ibid.*, p. 39-40.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 40.

font partie de ce troisième groupe. On se souvient que Vallières entretient des liens avec certaines cellules felquistes depuis avril 1965 ainsi qu'avec l'équipe de rédaction de *La Cognée*, mais n'adhérera officiellement au FLQ qu'à la fin 1965⁷⁵. Cela ne l'empêche cependant pas de militer au sein du MLP tout en organisant la future cellule felquiste dont il sera, avec Charles Gagnon, le maître à penser.

Les dissensions idéologiques internes favorisent certainement le conflit et constituent un premier élément expliquant le départ de Pierre Vallières de l'organisation. Plus encore, Vallières et quelques camarades sont convaincus de l'inutilité de la lutte électorale et des limites de l'agitation sociale légale ou paralégale⁷⁶. Il devient donc essentiel pour Vallières et les futurs membres de la cellule felquiste de « songer immédiatement à jeter les bases d'une organisation révolutionnaire clandestine, capable de donner aux masses québécoises à la fois les moyens (idéologiques et techniques) et l'occasion de sa libération économique, politique et culturelle⁷⁷ ». C'est dans cette optique que l'option de se lancer dans l'aventure felquiste devient de plus en plus attrayante, d'autant plus que l'aspect de la lutte armée, défendue en théorie par le MLP dans son manifeste, ne sera jamais mis en pratique réellement.

Il est également possible d'ajouter que la mission première du MLP, soit celle de créer des liens véritables avec la classe ouvrière québécoise, a échoué aux yeux de Vallières et justifie également son départ. La lutte révolutionnaire n'a donc pas progressé suffisamment pour lui via cette organisation. De plus, Vallières est incapable de fonctionner à l'intérieur du centralisme démocratique inspiré de Lénine, adhérant désormais totalement aux bienfaits de la violence cathartique développée par Fanon et à

⁷⁵ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau...* op.cit., p. 78-89.

⁷⁶ Pierre Vallières, *Nègres blancs...* op.cit., p. 368.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 368-369.

l'activisme révolutionnaire⁷⁸. L'extrait suivant démontre clairement que la scission est bel et bien opérée en décembre 1965.

D'ailleurs, toute l'action du M.L.P., même si elle ne se résume pas à l'électoratisme du R.I.N., tend clairement à imiter l'organisation des partis socialistes et communistes européens par l'organisation, selon les lois du « centralisme démocratique », d'une avant-garde capable d'encadrer et d'entraîner les masses, de s'articuler sur elles pour leur faire faire « un bond en avant » économique, social, politique et culturel.

Sans nier l'importance de créer un parti de ce type, [...] je crois qu'il est essentiel aux révolutionnaires québécois de bien voir, qu'ici, comme en Algérie ou à Cuba, [...] le développement de la révolution vers le socialisme ne sera pas la conséquence chez le peuple et les combattants (militants et partisans) d'un choix doctrinal prémédité, mais la résultante de la marche même du peuple québécois vers l'indépendance [...].

L'ouverture socialiste, autrement dit, précédera au Québec, comme dans tout pays colonisé, l'existence d'un parti national de type socialiste et la structuration des masses salariées sous sa direction. Vouloir créer le parti d'avant-garde avant que la guerre de libération soit achevée, c'est mettre la charrue devant les bœufs, c'est se condamner à ne jouer au sein de la résistance anti-coloniale qu'un rôle de critique impuissant [...]. C'est une erreur aussi grave que l'électoratisme.

C'est pourquoi nous pensons que le M.L.P., comme le R.I.N., est condamné à l'impasse. C'est pourquoi nous croyons, malgré les revers subis, que le F.L.Q. est la seule organisation capable de traduire par des actions conséquentes l'élan révolutionnaire que l'on peut constater dans les couches urbaines et rurales défavorisées et condamnées à l'indigence, chez les étudiants et le nombre grandissant d'intellectuels en chômage et profondément frustrés⁷⁹.

Mentionnons finalement que la fusion du MLP avec le PSQ, ainsi que le fait qu'il est devenu physiquement impossible pour Vallières et ses camarades d'œuvrer à la fois au MLP et au FLQ, auront été des facteurs déterminants dans leurs décisions⁸⁰. C'est

⁷⁸ Jacques Jourdain, « De Cité libre à L'urgence de choisir... *op.cit.*, p. 46.

⁷⁹ Mathieu Hébert, « Le M.L.P. et la lutte de libération nationale », *La Cognée*, 3^e année, numéro 48 (mercredi 1^{er} décembre), 1965, p. 3-4.

⁸⁰ « Pendant un certain temps, il nous fut possible d'allier à notre activité clandestine l'organisation d'une agitation sociale parallèle assez étendue, surtout parmi les groupes de travailleurs en grève à Montréal. Mais à la fin de l'été 1965, il fallut trancher en faveur de l'action clandestine. Cette décision fut aussi, en partie, encouragée par le rapprochement, puis la fusion, du M.L.P. avec le P.S.Q. réformiste et gâteux. Nous pensons que cette fusion se ferait aux dépens du M.L.P. et, de fait, le M.L.P. a été avalé par l'inertie du P.S.Q. Nous sommes loin de nous réjouir de cette évolution et nous pensons que le M.L.P. doit être remis sur pied. Nous n'avons pas quitté le M.L.P. parce que nous jugions inutile sa politique d'agitation sociale, mais parce qu'il nous était devenu physiquement impossible de travailler à la fois pour le F.L.Q. et

donc un ensemble de facteurs qui persuade Vallières de quitter le Mouvement de libération populaire et d'opter pour la lutte clandestine et le FLQ à la fin 1965⁸¹.

3.3 : Vallières et Gagnon à la défense des travailleurs, ou le 7e réseau felquiste⁸²

Plus que de simples adhérents, Pierre Vallières et Charles Gagnon deviennent les figures de proue du Front de libération du Québec et les têtes dirigeantes du septième réseau felquiste en 1966. Ils annoncent promptement l'orientation idéologique du réseau qui prône l'intervention directe dans les grèves et manifestations en soutien aux travailleurs québécois, permettant ainsi de radicaliser les ouvriers⁸³. De ce fait, le réseau Vallières-Gagnon rompt clairement avec la critique de la domination du colonialisme anglo-saxon caractéristique des cellules felquistes précédentes et oriente désormais ses activités vers la lutte anti-impérialiste et anticapitaliste⁸⁴.

pour le M.L.P. Mais il est vrai que notre option a été précipitée par la décision de la majorité des membres du M.L.P. de fusionner leur groupement avec le P.S.Q. ». Voir Pierre Vallières, *Nègres blancs... op.cit.*, p. 368-369.

⁸¹ À noter que le 1^{er} octobre 1965, Pierre Vallières, ou Matthieu Hébert sous son nom clandestin, n'a toujours pas rejoint le FLQ. Voir Matthieu Hébert, « Le F.L.Q. existe-t-il ? », *La Cognée*, 2^e année, numéro 44, p. 5. De plus, l'extrait précédent permet de constater que la scission est bel et bien faite en décembre de la même année. On peut donc conclure que l'adhésion formelle de Vallières au FLQ s'est réalisée quelque part entre octobre et décembre 1965.

⁸² Selon la classification de Marc Laurendeau, le septième réseau felquiste était dirigé par Pierre Vallières et Charles Gagnon entre 1965 et 1967, et aurait comme caractéristique première de s'orienter principalement à la défense des travailleurs. Les membres connus de ce réseau seraient : Pierre Vallières, Charles Gagnon, André Lavoie, Richard Bouchoux, Serge Demers, Rhéal Mathieu, Gérard Laquerre, un certain G.D., Jean Corbo, Robert Lévesque, Marcel Faulkner, Claude Simard et Pierre Renaud. À noter également qu'aucun d'entre eux ne faisait ou fera partie par la suite d'un autre réseau felquiste. Voir Marc Laurendeau, *Les Québécois violents : La violence politique 1962-1972*, Québec, Boréal, 1990 (1974), p. 324.

⁸³ Marc Laurendeau, *Les Québécois violents... op.cit.*, p. 71-72.

⁸⁴ En effet, comme le mentionne à juste titre Louis Fournier : « Cette nouvelle branche du F.L.Q., nettement socialiste, s'oriente vers une rupture quasi-totale avec le réseau plus ancien – et d'abord indépendantiste – de *La Cognée*, qui est d'ailleurs réduit à quelques militants. Pendant que le vieux réseau continue de publier *La Cognée* (édition nationale), le groupe Vallières-Gagnon a commencé à diffuser des éditions spécialisées de *La Cognée* destinées à la propagande dans les milieux spécifiques : édition syndicale (depuis décembre 1965) et édition étudiante (publiée par un comité de professeurs et d'étudiants). Le groupe se donne également un organe interne pour la formation des militants et des cadres, *L'Avant-Garde*, dont il paraîtra cinq numéros en 1966. Comme pour marquer la rupture avec l'ancien réseau, *L'Avant-Garde* se présente comme l'«organe officiel du comité central du F.L.Q.». Le no. 1 (janvier 1966) présente la lutte du FLQ comme une guerre de guérilla, une « guerre de partisans », appuyée sur des « unités de combats » ». Voir Louis Fournier, *F.L.Q. Histoire d'un mouvement clandestin*,

3.3.1 : *Avant-garde révolutionnaire, violence cathartique et guérilla*

Si l'on veut bien saisir le développement de la stratégie révolutionnaire du réseau Vallières-Gagnon en 1966⁸⁵, il importe de s'attarder à trois concepts clés, et complémentaires, qui sous-tendent les actions prises par ce réseau du Front de libération du Québec : l'avant-garde révolutionnaire, la violence cathartique et le guérilla. La stratégie développée s'oriente autour de l'avant-garde révolutionnaire qui doit « [...] procéder à une mise en cause plus radicale du système qui nous maintient en tutelle, et [...] assurer la responsabilité du déclenchement de la lutte armée⁸⁶ ». Cette avant-garde révolutionnaire s'accompagne d'une stratégie de guérilla urbaine qui s'appuie sur la violence politique et la violence cathartique⁸⁷.

Pour Vallières, l'éclatement de la révolution devait donc suivre une certaine logique : d'abord l'organisation du terrorisme pour désaliéner le peuple; après cette phase de violence cathartique, le parti d'avant-garde pourrait se constituer dans la lutte et sélectionner ses meilleurs cadres; l'appui des masses permettant de constituer un parti, l'offensive générale s'ensuivrait alors. Le terrorisme devait se manifester dans les centres urbains, là où se concentrait la classe ouvrière⁸⁸.

Cette hiérarchisation de la révolution correspond donc aux trois phases de la lutte révolutionnaire développée par Vallières. La première phase, terminée selon Vallières, était « la conquête d'un soutien populaire suffisamment étendu à l'idée

Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1982, p. 114; Ivan Carel, « Vallières, Gagnon et la violence politique », dans Ivan Carel, Robert Comeau et Jean-Philippe Warren, *Violences politiques Europe et Amérique 1960-1979*, Montréal. Lux éditeur, 2013, p. 55.

⁸⁵ Marc Laurendeau circonscrit la durée du 7^e réseau felquiste de Vallières et Gagnon entre 1965 et 1967. Nous considérons cependant que la fin du réseau a lieu plus spécifiquement à l'automne 1966, soit lors de l'arrestation de Vallières et Gagnon devant l'édifice des Nations Unies. Ainsi, les activités du réseau auront finalement duré moins d'un an.

⁸⁶ Jean-Claude Tétreault, « Le F.L.Q. est seul capable de faire l'indépendance du Québec », *La Cognée*, 3^e année, numéro 49, p. 5-6.

⁸⁷ Vallières s'appuie notamment sur le concept de violence cathartique développé par Frantz Fanon ainsi que sur le principe de guérilla urbaine développé par Ernesto « Che » Guévara comme outils de son argumentaire et de sa stratégie révolutionnaire. Cette avant-garde révolutionnaire est donc en continuité directe de ce qui fût développé comme stratégie au MLP, à la différence que les moyens utilisés par cette avant-garde sont désormais clandestins, violents et illégaux.

⁸⁸ Jacques Jourdain, « De *Cité libre* à *L'urgence de choisir...* op.cit., p. 48.

d'indépendance⁸⁹ », tandis que la troisième consiste en une offensive finale, suivant une longue période d'agitation, d'attentats, de terrorisme et d'organisation, qui permet le renversement de l'ordre établi⁹⁰. La lutte révolutionnaire du FLQ doit donc concentrer ses efforts sur la seconde phase qui correspond à l'ouverture « d'une période d'actions directes dans le but de provoquer une première brèche dans l'ordre (ou le désordre) établi, d'exalter les passions populaires, d'obliger le régime à se révéler publiquement tel qu'il est et de saper le moral des adversaires⁹¹ ». Cette seconde phase révolutionnaire se base sur la création d'une avant-garde révolutionnaire et la violence cathartique. Donc, « en provoquant, par des actions violentes, la réaction du pouvoir, on force ce dernier à jeter le masque de sa prétendue démocratie et à montrer son caractère fondamentalement oppressif. Le peuple en prend alors conscience et, guidé et accompagné par l'avant-garde, prend les armes et renverse l'ordre d'État bourgeois⁹² ». Plus encore, cette violence politique cathartique a pour but de désaliéner les Québécois. Elle transmet le message selon lequel « l'heure de la révolte a sonné et que le dominant n'est pas invincible⁹³ ». L'usage de la violence politique est également conçu « comme une réponse nécessaire à la violence de l'État, du capitalisme et des impérialismes qui écrasent systématiquement les peuples et les hommes qui osent se dresser face à eux⁹⁴ ». L'enjeu est donc

⁸⁹ Cette phase a été accomplie au début des années 1960 via l'avènement de la Révolution tranquille et d'un soutien à l'idée d'indépendance. Voir Mathieu Hébert, « Le combat du F.L.Q. son but, ses moyens », *L'Avant-Garde*, numéro 1 (janvier 1966), p. 16.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 18.

⁹¹ *Ibid.*, p. 16. Nous reviendrons sur les modalités techniques et pratiques de cette seconde phase dans la sous-section suivante.

⁹² Ivan Carel, « Pierre Vallières », dans Robert Comeau, Charles-Philippe Courtois et Denis Monière, *Histoire intellectuelle de l'indépendantisme québécois. Tome 1 (1834-1968)*, Montréal, VLB éditeur, 2010, p. 250.

⁹³ Ivan Carel, « Vallières, Gagnon et la violence politique... *op.cit.*, p. 55.

⁹⁴ *Ibid.*

fondamental. Le rôle du FLQ est alors d'être cette avant-garde et d'orienter le peuple québécois vers la révolution.

Se basant sur les théories marxistes, certains felquistes ont justifié l'utilisation de la violence au nom de la libération du peuple et en s'inspirant du contexte international pour légitimer leur lutte. Ils n'ont cependant pas pris en compte, comme le remarque Marc Laurendeau, le « moment historique », ou en d'autres mots, les conditions favorables nécessaires à la réussite de cette lutte révolutionnaire⁹⁵. Le septième réseau, quant à lui, a plutôt favorisé l'approche guévariste qui stipule que la lutte armée peut créer par elle-même les conditions favorables à une révolution. Plus encore, cette stratégie du « foquisme », soit l'idée de foyers révolutionnaires mobiles, peut engendrer et attirer la sympathie de la population et implique donc « qu'un petit groupe d'avant-garde peut faire jaillir l'étincelle qui déclenchera l'incendie révolutionnaire⁹⁶ ». Voilà une nuance importante qui différencie le 7^e réseau des réseaux précédents. Et c'est dans cette optique que Vallières et plusieurs de ses camarades entrent dans la clandestinité à la fin de l'année 1965. Ils désirent mettre en marche leur projet révolutionnaire et la refonte en profondeur du FLQ sur des bases de guérilla armée⁹⁷.

⁹⁵ Marc Laurendeau, *Les Québécois violents... op.cit.*, p. 61.

⁹⁶ Louis Fournier, *F.L.Q. Histoire d'un mouvement clandestin... op.cit.*, p. 111. Pour en savoir davantage sur la théorie du « foco », voir Ernesto Che Guevara, *La Guerre de guérilla*, Paris, Flammarion, 2010 (1961), 216 p; Régis Debray, *Révolution dans la révolution? Lutte armée et lutte politique en Amérique latine*, Paris, Broché, Cahiers libres, 1967, 139 p.

⁹⁷ « Il y a des guérillas militaires, des guérillas politiques et des guérillas d'agitation-propagande. Il y a des guérillas qui se spécialisent dans une tâche et des guérillas qui doivent, par souci d'efficacité, combattre alternativement ou simultanément sur deux plans. Toutes guérillas sont organisées de la même façon, par groupes de deux à trois cellules (de trois membres chacune idéalement), puis par détachement ou réseaux (reliant entre eux plusieurs groupes et les reliant à la direction centrale). Quel que soit le réseau auquel elles appartiennent, les différentes guérillas agissent selon un plan d'ensemble et en poursuivant toutes le même objectif à la fois militaire, politique et social. D'abord formées et groupées dans le cadre limité d'une zone ou d'une région, les guérillas doivent finalement étendre leur action à l'ensemble du territoire ». Voici la description que Pierre Vallières fait de l'utilité et du développement de la guérilla révolutionnaire. Voir Mathieu Hébert, « Gagner l'appui des masses », *L'Avant-Garde*, no. 4 (juin 1966), transcrit dans Robert Comeau, Daniel Cooper et Pierre Vallières, *FLQ : un projet révolutionnaire... op.cit.*, p. 138.

3.3.2 : La vie en clandestinité et l'organisation pratique

Pierre Vallières et son groupe adhèrent à la clandestinité complète à la fin 1965, et ce, pour plusieurs raisons évidentes exprimées dans le passage suivant. L'idée se veut essentiellement sécuritaire.

Par leur nature même, les guérillas travaillent dans la clandestinité, bien que leur action apparaisse au grand jour. Mais la clandestinité n'est pas un fétiche, elle n'est qu'un moyen d'amorcer la lutte avec un maximum de sécurité et d'efficacité. À mesure que les travailleurs, les ouvriers, les cultivateurs, les cols blancs, les étudiants et les jeunes viendront grossir les rangs du FLQ et à mesure, surtout, que les masses populaires passeront ouvertement à l'action contre l'ordre établi, le FLQ sortira progressivement de l'ombre pour se confondre avec la lutte ouverte du peuple⁹⁸.

Cette clandestinité nécessite donc une organisation structurée et diverses étapes à respecter⁹⁹. Évidemment, chaque groupe révolutionnaire adapte cette stratégie en fonction de ses conditions propres. À partir de plusieurs textes de Vallières, il est possible d'analyser l'adaptation que le septième réseau felquiste fera de cette stratégie, en plus d'évaluer les modalités d'actions développées par ce dernier¹⁰⁰. D'abord, Vallières mentionne que « [c]haque réseau a une fonction politique bien déterminée : le réseau agitation-propagande a pour but l'encadrement politique des masses québécoises, le réseau des groupes armés a pour but leur encadrement militaire et leur auto-défense, et le réseau de comités populaires de libération a pour but de réaliser leur intégration

⁹⁸ Mathieu Hébert, « Gagner l'appui des masses... *op.cit.*, p. 138.

⁹⁹ C'est d'ailleurs le manque d'organisation et l'amateurisme dont le FLQ a fait preuve depuis ses débuts que Vallières critique dans son texte « Le F.L.Q. existe-t-il ? » en octobre 1965. Il mentionne que l'amateurisme ne peut conduire qu'à la faillite et que l'organisation est la clef. « Quand se rendra-t-on compte, enfin, que ce F.L.Q. ne naîtra pas de l'anarchie ni de quelques actes isolés, et encore moins de quelques réflexions puisées dans certains manuels de la révolution? Quand se mettra-t-on vraiment à travailler sérieusement à l'organisation du F.L.Q.? » On peut supposer que c'est en réponse à cette critique qu'il décide, avec Charles Gagnon, de mettre sur pied son propre réseau. Voir Mathieu Hébert, « Le F.L.Q. existe-t-il? », *La Cognée*, 2^e année, no. 44 (octobre 1965), p. 6

¹⁰⁰ Mathieu Hébert, « Le combat du F.L.Q. son but, ses moyens », *L'Avant-Garde*, numéro 1 (janvier 1966), p. 8-19; Jean-Claude Tétrault, « Les opportunistes de droite », *L'Avant-Garde*, numéro 1 (janvier 1966), p. 22; Jean-Claude Tétrault, « Exposé sur les structures du mouvement », *L'Avant-Garde*, no. 2 (mars 1966), transcrit dans Robert Comeau, Daniel Cooper et Pierre Vallières, *FLQ : un projet révolutionnaire ... op.cit.*, p. 81-88; Mathieu Hébert, « Gagner l'appui des masses », *L'Avant-Garde*, no. 4 (juin 1966)... *op.cit.*, p. 121-142.

consciente à la lutte¹⁰¹ ». Et ces réseaux poursuivent deux objectifs précis, soit la politisation des travailleurs et leurs familles ainsi que leur implication directe dans les luttes qui les concernent¹⁰². Voilà, rapidement, la structure développée par le groupe Vallières-Gagnon et sur lequel ils fonderont leurs stratégies.

Évidemment, l'agitation et la propagande sont des éléments couverts et utilisés par Vallières depuis deux ans déjà. *Révolution québécoise* ne s'employait-elle pas à réaliser cette phase stratégique? Lorsque Vallières et ses camarades font le saut au FLQ, c'est certainement pour tenter d'aller plus loin. Tout en continuant de travailler à la propagande, notamment par la rédaction de plusieurs textes dans les organes de diffusion du FLQ comme *La Cognée* et *L'Avant-Garde*, le révolutionnaire pousse son engagement vers la seconde phase à réaliser, soit la lutte armée. Pour ce faire, il développe trois étapes à la réussite de cette lutte armée. D'abord, ce qu'il appelle « l'ouverture calculée d'une période d'actions directes » qui consiste en une série d'attentats, de sabotages et d'actes de terrorisme dans les régions urbaines dirigées vers les infrastructures ennemies, en plus de servir d'auto-défense lors de grèves, de manifestations ou d'assemblées populaires¹⁰³. Cette première étape comporte également un second axe, soit des raids en région rurale « visant soit la destruction d'objectifs militaires ou économiques, soit le ravitaillement des partisans¹⁰⁴ ». La seconde étape nécessaire à la réussite d'une lutte armée consiste en l'établissement de bases de repli, de bases d'entraînement ou d'opération, ainsi que des bases techniques ou politiques¹⁰⁵. Elles servent donc de quartier général et de base

¹⁰¹ Jean-Claude Tétreault, « Exposé sur les structures du mouvement », *L'Avant-Garde...* *op.cit.*, p. 84.

¹⁰² Mathieu Hébert, « Gagner l'appui des masses », *L'Avant-Garde*, no. 4 (juin 1966), transcrit dans Robert Comeau, Daniel Cooper et Pierre Vallières, *FLQ : un projet révolutionnaire...* *op.cit.*, p. 128.

¹⁰³ Mathieu Hébert, « Le combat du F.L.Q. Son but, ses moyens... » *op.cit.*, p. 18.

¹⁰⁴ *Ibid.*

¹⁰⁵ C'est différentes bases sont, selon Vallières, les piliers d'une infrastructure cohérente et solide sans laquelle aucun mouvement révolutionnaire ne peut espérer remporter la victoire. Ces foyers doivent,

d'opération pour les commandos et les cellules terroristes. Finalement, la troisième étape consiste en la mise sur pied de groupes clandestins ou semi-clandestins spécialisés dans l'agitation et la propagande dans les grandes villes, les universités et les mouvements étudiants, les syndicats, etc., afin de les encadrer le mieux possible¹⁰⁶. Comme Mathieu Hébert (pseudonyme de Vallières dans la clandestinité) le mentionne dans son texte « Le combat du F.L.Q. Son but, ses moyens », en janvier 1966, cette seconde étape visant l'établissement de groupes armés clandestins doit être ouverte le plus tôt possible pour éviter que les révolutionnaires québécois « manquent le bateau¹⁰⁷ ». Et c'est ce à quoi le groupe Vallières-Gagnon s'emploiera durant l'année 1966.

3.3.3 : À la défense des travailleurs : Lagrenade et l'affaire Corbo¹⁰⁸

Bien que les stratégies organisationnelles développées par le 7^e réseau aspirent à couvrir les trois aspects développés précédemment (agitation-propagande, groupes armés, comités populaires de libération), la réalité en fut tout autre.

Nous avons bien tenté, durant l'hiver et le printemps 1966, de structurer le F.L.Q. en cellules et en réseaux étanches, coiffés d'un comité central de coordination. Sur le papier, nous avons créé trois réseaux distincts : ceux de la propagande, de l'action directe et des comités populaires de libération (comités ouvriers, étudiants, etc.). Mais ce projet de structuration était demeuré embryonnaire. Non seulement nous étions impatients, mais aussi nous étions trop peu nombreux (environ une quinzaine de personnes) pour le réaliser¹⁰⁹.

pendant que les partisans urbains fixent la répression dans les villes, se fortifier en silence afin de maximiser leur efficacité. Elles visent donc essentiellement à organiser techniquement, politiquement, idéologiquement et financièrement la ou les cellules terroristes. *Ibid.*

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ Mathieu Hébert, « Le combat du F.L.Q. Son but, ses moyens... *op.cit.*, p. 17.

¹⁰⁸ Mentionnons d'emblée que Vallières est très peu loquace sur certaines questions ou événements dans ses écrits. L'attentat à l'usine Lagrenade ainsi que le décès du jeune felquiste Jean Corbo en sont des exemples probants. Nous tenterons donc d'analyser ces événements, malgré le peu d'éléments disponibles, en tentant de faire ressortir certaines conclusions que l'auteur désire vraisemblablement garder sous silence. Ce qui amène toute une réflexion sur les raisons de cette censure que s'impose Vallières ainsi que la question du regret. Bien qu'il exprime des remords certain pour la mort de Thérèse Morin et Jean Corbo dans *Les héritiers de Papineau* en 1986, la question du silence sur ces événements nous laisse sans réponses et autorise un questionnement certain sur les raisons de ce silence.

¹⁰⁹ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p.95.

Évidemment, cette analyse bien ultérieure aux événements jette un regard nuancé sur les propres actions portées par son auteur. Il mentionne en effet que pour créer un réseau felquistique qui aurait surpassé les anciens, il aurait fallu sacrifier « le lyrisme, l'utopie, la spontanéité de la révolte, l'individualisme [et] l'improvisation¹¹⁰ », bref ne pas sombrer dans le romantisme révolutionnaire caractéristique de la jeunesse de l'époque. Mais en 1966, la foi révolutionnaire et l'urgence instinctive d'agir pour un monde meilleur chez Vallières et ses compagnons sont encore intactes. Plus encore, « [m]algré le vocabulaire emprunté au marxisme, nous étions allergiques aux lenteurs et aux contraintes de l'action organisée. Nous étions impatients de bouger... et de faire bouger¹¹¹ ».

C'est ainsi que dans la nuit du 3 au 4 avril 1966, le réseau Vallières-Gagnon perpète un vol de vingt-cinq kilos de dynamite et de quelques détonateurs à South Stukeley, en Estrie. Quelques jours plus tard, dans la nuit du 15 au 16 avril, le groupe effectue une seconde « perquisition » à la salle d'armes du collège Mont Saint-Louis à Montréal où ils s'emparent d'une vingtaine de carabines, de munitions, ainsi que de matériel militaire¹¹². Finalement, un vol à main armée au cinéma Élysée rapporte au réseau plus de 2500\$ le premier mai de la même année. Durant cette période, le groupe fait également la location d'un camp à Saint-Alphonse-de-Rodriguez, près de Joliette, qui servira de base d'opérations pour le réseau¹¹³.

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² Louis Fournier, *F.L.Q. Histoire d'un mouvement clandestin... op.cit.*, p. 117.

¹¹³ À noter que ces actions sont en continuité directe avec la seconde étape vers la lutte armée développée dans la section précédente par Vallières. Il s'applique donc, avec son groupe, à mettre en pratique sa propre théorie. Voir Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 96.

C'est cependant deux événements majeurs aux conséquences dramatiques qui vaudront au 7^e réseau de passer à la postérité, comme le rapporte Pierre Vallières en 1986¹¹⁴.

Deux de ces attentats eurent des conséquences dramatiques et imprévues. Le premier, le 5 mai, contre l'usine de chaussures Lagrenade (dont les ouvrières et les ouvriers étaient en grève depuis plus d'un an), fit un mort. En dépit d'un téléphone d'avertissement, le directeur de l'usine n'avait pas voulu évacuer le personnel de bureau, resté sur place pour garder l'entreprise ouverte à tout prix. La secrétaire du directeur, Mlle Thérèse Morin, 64 ans, fut tuée sur le coup par l'explosion.

Environ deux mois plus tard, le 14 juillet, un jeune militant du F.L.Q., Jean Corbo, fut déchiqueté par l'explosion prématurée de la bombe qu'il s'appropriait à déposer contre un mur de l'usine Dominion Textile à Saint-Henri.

Ces deux tragédies provoquèrent la consternation et suscitèrent de vives tensions au sein du réseau. Le F.L.Q.-1966 s'était à peine manifesté, comme groupe de lutte armée, que déjà il avait deux morts à son crédit. Deux morts parfaitement inutiles et inacceptables. Pourtant, toutes les précautions avaient été prises au préalable pour éviter de tels accidents. Le F.L.Q., encore une fois, avait joué de malchance¹¹⁵.

En fait, la première moitié de l'année 1966 sera la période d'expansion du réseau Vallières-Gagnon. La mort de Thérèse Morin et du jeune Jean Corbo font en sorte que les révolutionnaires franchissent « une frontière d'où il n'était plus possible de revenir¹¹⁶ ». Ces actes terroristes attirent de plus en plus l'attention sur le réseau si bien qu'il devient difficile pour les membres de manœuvrer. Le 15 juillet, au lendemain de la mort du jeune Corbo, le réseau d'action mit un terme à ses activités en plus d'abandonner la base d'opérations établie à Saint-Alphonse-de-Rodriguez, près de Joliette¹¹⁷. C'est le début de la fin pour le septième réseau felquiste.

¹¹⁴ À noter que d'autres attentats furent commis entre mai et juillet par ce réseau. On pense notamment à une explosion à la Dominion Textile de Drummondville le 22 mai 1966, en plus d'une explosion au Centre Paul-Sauvé à Montréal le trois juin, deux jours avant les élections provinciales. Voir Louis Fournier, *F.L.Q. Histoire d'un mouvement clandestin... op.cit.*, p. 117-118.

¹¹⁵ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 97. Pour davantage d'informations, voir Louis Fournier, *F.L.Q. Histoire d'un mouvement clandestin... op.cit.*, p. 117.

¹¹⁶ Pierre Vallières, *Les héritiers... op.cit.*, p. 97-98.

¹¹⁷ *Ibid.*

3.4 : Deux felquistes aux Nations Unies

Recherché par l'escouade antiterroriste depuis son entrée dans la clandestinité à la fin 1965, Pierre Vallières voit la pression des recherches s'accroître à la suite des événements du printemps et du début de l'été 1966. Considéré alors comme l'un des chefs du FLQ et identifié, avec Charles Gagnon, comme responsable et tête pensante des incidents de Lagrenade, ainsi que de plusieurs vols et cambriolages, il devient alors difficile pour le réseau d'assurer la « sécurité » de son principal théoricien.

3.4.1 : La révolution québécoise et la nouvelle gauche américaine

Je n'eus aucune difficulté à traverser la frontière américaine. Je racontai aux douaniers que j'allais faire « un p'tit tour » à Plattsburg, comme des milliers d'autres Québécois. J'avais pour tout bagage ma brosse à dents, mon rasoir, mon passeport, un stylo et quelques livres. Un peu d'argent aussi : juste assez pour louer une chambre modeste, manger un sandwich chaque jour et, à l'occasion, me déplacer en autobus d'une ville à l'autre.

Pierre Vallières¹¹⁸

En plus d'échapper aux forces de l'ordre canadiennes, Vallières se rend aux États-Unis pour créer des liens avec plusieurs organisations de la nouvelle gauche américaine comme le Student Non-Violent Coordinating Committee (SNCC), le jeune parti des Black Panthers, l'association Youth Against War and Facism, la revue marxiste *Monthly Review*, etc¹¹⁹. Plus encore, il désire par-dessous tout rencontrer Stokely Carmichael, président du SNCC et principal avocat du Black Power¹²⁰. Car si Frantz Fanon demeure une influence idéologique marquante et pertinente pour le développement de l'argumentaire révolutionnaire de Vallières, il ne faudrait surtout pas minimiser l'apport

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 101.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 99.

¹²⁰ *Ibid.*

de Malcom X et du Black Power chez le révolutionnaire québécois¹²¹. David Austin résume ici très bien ce phénomène.

Les écrits de Fanon et de Césaire posent un jalon supplémentaire sur la voie des possibles que les Franco-Québécois ont commencé à entrevoir eux-mêmes. C'est cependant la lutte des Afro-Américains, et en particulier le mouvement Black Power, qui va le plus directement enflammer l'imagination de Vallières et de tous les autres. [...] Alors qu'ils regardent à distance les images de ces femmes et de ces hommes noirs, [...] beaucoup de Canadiens français voient dans la lutte des Afro-Américains le reflet de leur propre expérience. Plus ils lisent sur Malcom X, plus ils connaissent les thèses de Carmichael et des autres grandes figures du Black Power, plus l'idée que les Canadiens français sont des Nègres s'enracine, et cette idée trouvera son expression ultime dans l'œuvre de Vallières¹²².

Comme le mentionne le principal intéressé en 1986, « j'entendais profiter de mon voyage imprévu aux États-Unis (où Charles Gagnon me rejoindrait un mois plus tard) pour établir les contacts indispensables à l'avènement éventuel d'une coalition active des mouvements révolutionnaires d'Amérique du Nord. Le rêve d'un front commun anti-impérialiste, au cœur même de l'empire, était partagé par l'ensemble de la nouvelle gauche nord-américaine¹²³ ». Et c'est ce qu'il tentera de faire durant son court séjour en liberté au pays de l'oncle Sam. Si Vallières rêve d'une coalition nord-américaine contre l'impérialisme étasunien, il doit cependant se rendre à l'évidence. Les Noirs américains ignoraient tout de la lutte des Québécois, de leur histoire ou de leurs revendications¹²⁴. En

¹²¹ *Révolution québécoise* a notamment publié une entrevue réalisée avec Malcom X dans son numéro de novembre 1964, en plus d'un article sur le sens de la révolte noire aux États-Unis.

¹²² David Austin, *Nègres noirs, Nègres blancs. Race, sexe et politique dans les années 1960 à Montréal*, Montréal, Lux Éditeur, 2015 (2013), p. 91-92.

¹²³ *Ibid.*, p. 99.

¹²⁴ En effet, il s'avère inconcevable, à première vue du moins, pour les Noirs américains que les blancs du Québec puissent former un groupe d'opprimés. Pour eux, les blancs entrent systématiquement dans la catégorie des oppresseurs. Vallières s'emploiera donc à faire tomber cette barrière en utilisant la métaphore raciale du « nègres blancs » ainsi que le langage de victimisation emprunté au Tiers-Monde pour justifier l'émancipation des Québécois, au même titre que les Noirs américains. Une interprétation intéressante qui sert certainement le propos de Vallières, mais qui omet tout un pan de cette négritude que sont les Noirs du Québec. Pour lui, le racisme, l'exploitation et l'oppression des Noirs n'existent pas au Québec. Une contradiction profonde viendrait, s'il l'avait mentionné dans son œuvre, minimiser ou du moins atténuer la situation des Canadiens français dans leur lutte pour la décolonisation. Pour plus d'informations sur cette

effet, les révolutionnaires américains « se sentaient plus proches de Pékin, du Caire et d'Alger que de Montréal et du Québec¹²⁵ ». Et ce constat fut pour Vallières une véritable gifle au visage :

Tous les Blancs nord-américains étaient, de prime abord, des « cochons à liquider ». *Off The Pigs*, tuons les cochons, tous les cochons de Blancs d'Amérique! Tel était le mot d'ordre des révolutionnaires noirs lorsque j'arrivai aux États-Unis. [...] Pour les Noirs, j'étais, à première vue, un Blanc nord-américain comme un autre... Pas encore un « nègre blanc »¹²⁶.

S'il fut difficile pour Vallières de réaliser que les sympathies internationales envers le Québec son minimales, la sortie de son essai *Nègres blancs d'Amérique*, que nous aborderons au prochain chapitre, permettra néanmoins une certaine reconnaissance dans le monde. Christopher Lehmann-Haupt écrira notamment dans le *New York Times* que l'essai de Vallières pourra « prendre sa place aux côtés des écrits de Malcom X, Eldridge Cleaver, Frantz Fanon, Che Guevara et Régis Devray, car il s'agit d'un document révolutionnaire éloquent qui nous saisit à la gorge¹²⁷ ». Plus encore, le journaliste Nicholas Regush écrit en 1973 la première biographie sur Pierre Vallières¹²⁸. C'est cependant le télégramme de soutien de Stokely Carmichael en 1968 qui sera le plus satisfaisant et le plus bénéfique à la reconnaissance de la cause du Québec et du FLQ¹²⁹. Vallières et Gagnon ne manqueront pas de lui rendre la pareille suite à l'assassinat de Martin Luther King quelques mois plus tard. Bien qu'il n'ait pas réussi à créer de

épineuse question, voir David Austin, *Nègres noirs, Nègres blancs...* op.cit., p. 81-105; Sean Mills, *Contester l'empire...* op.cit., p. 83-108.

¹²⁵ Pierre Vallières, *Les héritiers...* op.cit., p. 105.

¹²⁶ *Ibid.* Cette utilisation du mot « Pigs » renvoie au célèbre slogan des Black Panthers « Kill the Pigs » en référence aux policiers américains blancs. Pour plus d'informations à ce sujet, voir Tom Van Eersel, *Panthères Noires. Histoire du Black Panther Party*, Paris, L'Échappée, 2006, 159 p.

¹²⁷ Christopher Lehmann-Haupt, « The Making of a Terrorist », *New York Times*, Daily Book Review, 6 avril 1971, cité dans Sean Mills, *Contester l'empire...* op.cit., p. 104.

¹²⁸ Nicholas Regush, *Pierre Vallières : The Revolutionary Process in Quebec*, New York, The Dial Press, 1973, 211 p.

¹²⁹ Sean Mills, *Contester l'empire...* op.cit., p. 104-105.

véritables liens d'entraide et de support avec la nouvelle gauche américaine, son voyage en sol américain ne sera pas vain. En effet, son séjour aux États-Unis lui fait réaliser trois constats importants. D'abord, que le Québec et sa culture sont absents dans l'imaginaire américain, ensuite que la symphonie des contestations en tous genres était en train de transformer la configuration socioculturelle des États-Unis, et finalement, que le leadership révolutionnaire des Noirs américains était un catalyseur des plus importants¹³⁰. Bref, aux dires de Vallières : « à l'été 1966, la situation générale aux États-Unis m'apparaissait beaucoup plus révolutionnaire et excitante qu'au Québec, et cela sur tous les plans¹³¹ ».

3.4.2 : Une volonté de faire connaître la cause du Québec à l'international

Arrivé à New York en août, Charles Gagnon s'affaire, avec Pierre Vallières, à mettre la priorité, désormais, sur le travail politique et la reconnaissance de la cause québécoise plutôt que sur l'action directe qui a déjà coûté beaucoup trop cher au FLQ¹³². L'idée était de développer des liens avec les organisations américaines, comme nous l'avons relaté dans la sous-section précédente, mais également avec les délégations diplomatiques de quelques pays comme Cuba, l'Algérie, le Mali, la Guinée, l'Égypte et la France¹³³. Ils réaliseront rapidement que ces pays ne sont pas prêts à risquer leurs relations commerciales avec le Canada en s'aventurant dans un quelconque appui au FLQ.

¹³⁰ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 105-106-107.

¹³¹ « J'étais fasciné, en particulier, par la montée spectaculaire du Black Power, la naissance du Black Panthers Party et le retentissement considérable des luttes menées sur divers fronts par le S.D.S., le S.N.C.C. et le célèbre Free Speech Movement de Berkeley ». *Ibid.*, p. 107.

¹³² Pierre Vallières, *Les héritiers... op.cit.*, p. 112-113. À noter qu'ils ne renoncent pas à l'idée de la lutte armée et de la violence, mais jugent plutôt que l'instant n'est alors pas favorable à ce type de moyens.

¹³³ *Ibid.*

Au milieu septembre, Vallières et Gagnon reçoivent des nouvelles de Montréal leur annonçant le démantèlement de leur réseau, ainsi que l'arrestation de ses membres. Les journaux canadiens affirmaient par le fait même que Vallières et Gagnon se cachaient alors dans les Laurentides, ignorant qu'ils se trouvaient plutôt au sud de la frontière depuis quelques semaines déjà. Devant l'impossibilité de revenir au Québec, suite au démantèlement de leur réseau, ainsi que devant la nécessité d'agir pour faire connaître la cause du Québec et du FLQ sur la scène internationale, Pierre Vallières et Charles Gagnon décident d'agir. Mais que faire¹³⁴?

En me promenant dans les rues de New York et en discutant avec des militants [...], je me rendais compte que le vaste mouvement social qui secouait l'Amérique, de Berkeley à Montréal, de New York à Vancouver, en passant par Chicago et Détroit, risquait à tout moment d'éclater et de se décomposer, d'une part, en noyaux armés de « guérilla » et, d'autre part, en foyers dispersés de « révolution culturelle ». Quelle idéologie, quelle stratégie, quelles valeurs pouvaient garder ensemble des éléments contestataires si nombreux, si variés et si souvent antagonistes? Comment réconcilier dans une action commune les Noirs et les Blancs, les ouvriers et les étudiants, les femmes et les hommes, les « enfants-fleurs » et les « terroristes »¹³⁵?

Suite à des discussions avec Paul Sweezy (directeur de la revue marxiste *Monthly Review* avec lequel il est en contact depuis son arrivée aux États-Unis et avec lequel Vallières correspond depuis 1964), Alex C. (animateur de Youth Against War and Facism) et quelques autres amis journalistes, les deux exilés québécois décident d'entreprendre une grève de la faim avec l'espérance de faire connaître la lutte des

¹³⁴ « La police ignorait que j'étais aux États-Unis en compagnie de Charles Gagnon. Pendant qu'elle nous recherchait dans les Laurentides, nous envisagions différentes hypothèses : nous cacher aux États-Unis chez des militants de Youth Against War and Facism; prendre clandestinement la route des îles françaises de Saint-Pierre-et-Miquelon; nous réfugier dans une ambassade et demander sur place l'asile politique; fuir vers le Mexique, etc. » Voir Pierre Vallières, *Les héritiers... op.cit.*, 114.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 110.

Québécois aux médias américains et internationaux, en plus de soutenir officiellement leurs compatriotes emprisonnés au Québec¹³⁶.

Nous rédigeâmes, à cette fin, un mini-manifeste dans lequel nous exprimions sans équivoque notre solidarité avec les militants du F.L.Q. qui venaient d'être arrêtés à Montréal. Nous y expliquions le sens de leur engagement dans la lutte armée et les objectifs poursuivis non seulement par les felquistes, mais aussi par l'ensemble des militants indépendantistes du Québec. Alex traduisit notre texte en anglais et se chargea de son impression dans les deux langues¹³⁷.

Le 25 septembre 1966, devant l'édifice des Nations unies à New York, débute alors leur grève de la faim illimitée. Ce jour-là, les deux exilés distribuèrent leur mini-manifeste à chacune des délégations présentes au siège social de l'ONU sans être inquiétés par personne¹³⁸. Ils diffuseront par la suite, à partir des studios de télévision des Nations unies, un appel annonçant leurs revendications et leur grève de la faim. Le contenu sera diffusé en direct par Radio-Canada et repris par la presse internationale.

3.4.3 : La Manhattan House of Detention for Men

Après leur intervention à la télévision et une promesse de revenir le lendemain pour un piquetage symbolique, les deux révolutionnaires québécois passent la nuit du 25 septembre dans les environs de Greenwich Village. Bien évidemment, cette promesse et les répercussions de leurs actions dans la journée laissaient déjà présager les événements du lendemain. Ils ne le savaient pas encore, mais ils profitaient alors d'une dernière nuit de liberté avant un long moment.

Le lendemain, comme prévu, les deux Québécois retournent devant l'édifice des Nations unies, pancartes à la main, afin d'y jeûner. Leurs intentions étaient alors de « pouvoir obtenir publiquement l'appui d'au moins quelques délégations à

¹³⁶ *Ibid.*, p. 114.

¹³⁷ *Ibid.*

¹³⁸ *Ibid.*

l'indépendance du Québec¹³⁹ ». En effet, comme Vallières le mentionne à un journaliste québécois présent ce jour-là, « [i]l serait parfaitement incroyable, [...] que les diplomates présents à l'O.N.U. puissent se déclarer hostiles ou indifférents à la lutte nationale des Québécois¹⁴⁰ ». La réalité sera cependant bien différente.

Ils furent d'abord accusés d'avoir troublé la paix sur la voie publique. Comme ils refusèrent de plaider coupables à ce chef d'accusation, les deux grévistes de la faim furent par la suite accusés d'être entrés sans autorisation aux États-Unis entre le 1^{er} juin et le 27 septembre 1966¹⁴¹. Après plusieurs heures de formalités d'usage, il fut décidé d'incarcérer Pierre Vallières et Charles Gagnon aux *Tombs* (Manhattan House of Detention for Men) où ils y poursuivront leur grève de la faim pendant encore vingt-huit jours. C'est dans cette célèbre prison, où étaient incarcérés dans la même période Miles Davis (icône du jazz et militant des Black Panthers) et Angela Davis (dans l'aile réservée aux femmes), que Vallières entamera l'œuvre de sa vie, *Nègres blancs d'Amérique*¹⁴².

3.5 : Conclusion

Au terme de ce troisième chapitre, il est possible de conclure que le parcours idéologique de Pierre Vallières se caractérise par une radicalisation certaine de ses idées et de son engagement entre 1964 et 1966. L'engagement de Vallières se matérialise à travers l'animation de sa propre revue, *Révolution québécoise*, qui atteste de son adhésion aux thèses décolonisatrices, au marxisme et au principe de révolution pour le Québec. La lutte de classe, la question économique et la question nationale sont au cœur de son

¹³⁹ *Ibid.*, p. 115.

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² David Austin, *Nègres noirs, Nègres blancs... op.cit.*, p. 96.

argumentaire. On observe alors une transition qui s'effectue chez Vallières entre son renvoi de chez *Cité libre* et la création de sa propre revue.

Il est aussi possible d'observer cette volonté chez Vallières de s'engager concrètement dans la lutte pour l'émancipation du Québec. L'intériorisation de cet engagement dans l'action s'opère d'ailleurs chez lui depuis la fin des années 1950. C'est dans cette optique que *Révolution québécoise* se saborde pour se joindre à *Parti pris* et créer le Mouvement de libération populaire (MLP). Rapidement, Vallières se rend compte que le mouvement ne correspond pas à ce dont il aspire et constate plusieurs difficultés internes qui le poussent à opter pour la clandestinité et la lutte armée du FLQ à la fin de l'année 1965. Nous avons été à même de constater que l'avant-garde révolutionnaire, la violence cathartique et la guerre de guérilla, en plus de l'organisation technique, sont au cœur des stratégies adoptées par le septième réseau felquiste dirigé par Vallières et Gagnon durant la première moitié de l'année 1966.

Entre 1964 et 1966, Pierre Vallières passe de la parole aux actes en devenant le principal dirigeant, avec Charles Gagnon, du Front de libération du Québec et œuvre, dans la clandestinité, à l'instauration des conditions favorables à la révolution québécoise. La nature de son engagement durant ses deux années constitue certainement le point culminant de son radicalisme. « En deux ans donc, 1964 et 1965, j'avais été le sujet d'une mutation politique radicale. J'étais passé de l'attentisme social-démocrate (manière *Cité libre*) à la lutte révolutionnaire clandestine¹⁴³ ». L'expérience concrète de la clandestinité et du terrorisme le mènera finalement à New York et à une incarcération de plus de quatre mois qui lui a permis d'entamer l'essai le plus important de sa vie.

¹⁴³ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 40.

CHAPITRE IV : CINQUANTE-DEUX MOIS DE RÉVOLUTION ENTRE QUATRE MURS (1966-1971)

La prison n'est pas pour moi une mise entre parenthèses de mon engagement politique et social. Je ne souhaite évidemment pas y pourrir trop longtemps, bien que j'y apprenne énormément de choses qui sûrement, un jour, me seront d'une grande utilité pour continuer.

Pierre Vallières¹

Entre 1966 et 1971, Pierre Vallières passe plus de 52 mois derrière les barreaux. Durant son incarcération, le felquiste continue de prôner avec conviction toutes les idées reliées au principe de la révolution armée. Il n'a toutefois plus l'occasion de mettre en application ses théories étant donné sa détention. Cette période coïncide avec l'écriture de l'œuvre la plus importante et la plus marquante de sa vie, *Nègres blancs d'Amérique*. Bien que majeur dans l'analyse de la pensée de l'auteur, l'essai constitue en fait l'aboutissement des idées qu'il développe depuis deux ans déjà et qui lui ont permis de construire son idéal conceptuel. La première partie de ce chapitre sera donc consacrée à l'essai de 1968 et permettra d'identifier les principaux éléments qui attestent de la radicalisation de son auteur. Par la suite, nous aborderons l'expérience carcérale de Vallières et il sera notamment question des batailles juridiques auxquelles il fera face entre 1966 et 1971, ainsi que de la façon dont il poursuivra sa lutte révolutionnaire, et ce, malgré son incarcération. C'est cette expérience carcérale qui permet d'attester de la conviction toujours présente chez l'auteur de la nécessité d'une révolution québécoise par la lutte armée. Les textes qu'il écrit durant son incarcération en sont des preuves

¹ Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, TYPO, 1994 (1968), p. 322.

concrètes². Mais l'expérience carcérale va éventuellement l'orienter vers une remise en question de ses idées. Ainsi, il sera question du plaidoyer pour l'abandon de la violence armée et de la clandestinité, en plus de la réorientation vers la voie démocratique que représente l'essai *L'urgence de choisir*³.

4.1 : Nègres blancs d'Amérique : le témoignage d'une vie

Le récit autobiographique qu'est *Nègres blancs d'Amérique* a permis, dans les chapitres précédents, d'appuyer notre argumentaire de manière chronologique en plus de nous donner accès à l'autocritique d'un auteur sur sa propre vie. Évidemment, le jugement porté par ce dernier doit nécessairement être nuancé et remis dans son contexte. Comme nous avons abordé substantiellement les premières parties de l'essai jusqu'ici, l'accent sera mis désormais sur les deux derniers chapitres du récit de Vallières où il développe plus concrètement son idéal théorique. De cette façon, il sera possible d'établir clairement les fondements de sa réflexion. Mais avant de statuer sur cette question, il est nécessaire de s'attarder davantage sur quelques concepts plus théoriques qui définissent les idées de l'auteur depuis le début des années 1960. Ainsi, nous reviendrons d'abord sur l'utilisation du marxisme dans la construction de l'argumentaire de l'auteur, en plus d'y analyser les contradictions qui en ressortent. Par la suite, il sera question des critiques et des dénonciations faites par Vallières à travers l'appropriation du modèle de décolonisation et l'imprégnation du contexte international comme élément de justification. Nous aborderons toute la question de la métaphore raciale qui constitue un élément central, à la fois dans le titre de l'essai, mais également dans la dialectique même

² Voir notamment Pierre Vallières et Charles Gagnon, *Pour un front commun multinational de libération*, transcrit dans Robert Comeau, Daniel Cooper et Pierre Vallières, *FLQ : un projet révolutionnaire. Lettres et écrits félquistes (1963-1982)*, Québec, VLB éditeur, 1990, p. 205-209; Pierre Vallières, *Indépendance et Révolution*, manuscrit inédit, 1968-1969.

³ Pierre Vallières, *L'urgence de choisir*, Montréal, Éditions Parti pris, 1971, 159 p.

de son argumentaire. Enfin, l'idéal conceptuel développé par Vallières dans les deux derniers chapitres de son essai sera analysé.

4.1.1 : L'utilisation du marxisme : entre adaptation et contradiction

Comme le marxisme demeure une des influences marquantes dans le développement conceptuel de l'idéal révolutionnaire de Pierre Vallières depuis l'année 1963, il s'avère nécessaire de revenir plus spécifiquement sur l'utilisation de cette idéologie⁴. L'appropriation qu'en fera Vallières sera unique et construite à travers plusieurs contradictions. À l'image de la gauche québécoise de l'époque, sa pensée est en fait un « bricolage idéologique », pour reprendre l'expression de Marc Angenot et Tanka Gagné Tremblay, et s'inscrit dans un contexte bien précis et une volonté de développer un socialisme d'ici, un socialisme québécois⁵. Cette construction éclectique que fera Vallières du marxisme prend ultimement forme dans *Nègres blancs d'Amérique*. Il y développe là la forme la plus achevée de ce qu'il considère comme le socialisme québécois et constitue l'aboutissement d'une réflexion amorcée plusieurs années auparavant.

L'une des principales critiques que l'on peut faire sur le développement théorique du socialisme par Vallières, à l'instar de plusieurs marxistes de l'époque, est « la maîtrise insuffisante du langage d'un socialisme envisagé comme théorie⁶ ». En d'autres termes, Vallières ne maîtrise que sommairement le langage et la théorie marxiste. Plus

⁴ Le but ici n'est pas d'analyser les bases théoriques des différentes variantes du marxisme, mais bien de faire ressortir les éléments contradictoires qui caractérisent le socialisme de Vallières. Bien que plusieurs éléments puissent ici être débattus, l'accent sera mis sur les défaillances théoriques souvent reprochées aux marxistes de l'époque, dont Vallières, ainsi que sur le rapport entre le socialisme et la question nationale. Pour plus d'informations à ce sujet, voir Jacques Jourdain, « De *Cité libre* à *l'Urgence de choisir* : Pierre Vallières et les palinodies de la gauche québécoise », Mémoire de maîtrise (science politique), Montréal, Université du Québec à Montréal, 1995, p. 14.

⁵ Marc Angenot et Tanka Gagné Tremblay, « De Socialisme 64 à Socialisme québécois ou l'invention du marxisme au Québec », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 14, no. 1, 2011, p. 139-157.

⁶ *Ibid.*, p. 141.

encore, il semble n'avoir que très peu lu l'œuvre de Marx, mais s'être attardé qu'aux « ouvrages de jeunesse des fondateurs du communisme⁷ ». Cela n'est guère surprenant, car Vallières voit davantage le marxisme comme un instrument de combat que comme un instrument de recherche, et ne prétend nullement en être un théoricien. Il le mentionne lui-même dans *Nègres blancs d'Amérique* : « le marxisme n'est pas pour moi un système achevé et achevable; c'est plutôt une méthode de pensée et d'action, une *praxis* dont il est impossible de donner une définition précise et permanente⁸ ». Comme le mentionne Robert Major : « les rudiments lui suffisent et il étudie surtout les praticiens, les écrits et les actions des révolutionnaires de [son] temps : Lénine, Rosa Luxembourg, Mao Tsé-Toung, Castro et « Che » Guevara⁹ ». Le révolutionnaire en parle d'ailleurs dans son analyse de 1985 : « je ne parlais pas la langue de bois des communistes, maoïstes, trotskistes et autres « progressistes du travail ». Je ne transportais dans mes bagages ni « ligne juste » ni bréviaire. J'étais, comme la majorité des jeunes Américains en colère, un autodidacte de la révolution, un simple apprenti du changement social¹⁰ ». Lui accoler la prétention de s'être approprié les thèses marxistes est alors malhonnête. Il s'inspire de bribes de plusieurs théoriciens pour, finalement, développer sa propre définition du marxisme québécois.

De plus, Vallières s'oppose vigoureusement au centralisme démocratique de Lénine et s'appuie davantage sur des auteurs comme Karl Korsh, Georges Lukacs et

⁷ Robert Major, « Pierre Vallières, essayiste », dans François Gallays, Sylvain Simard et Paul Wyczynski, dir. *L'Essai et la prose d'idées au Québec*, Montréal, Fides, 1985, p. 753.

⁸ Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique... op.cit.*, p. 339.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau : Itinéraire politique d'un « nègre blanc » (1960-1985)*, Montréal, Québec/Amérique, 1986, p. 111.

Maurice Merleau-Ponty lors de l'écriture de *Nègres blancs d'Amérique*¹¹. « Je rêvais en moi-même d'un communisme existentialiste, à la fois communautaire et antiautoritaire. Un communisme fraternel cherchant plus à se vivre qu'à se théoriser¹² » dira-t-il. Évidemment, sa conception philosophique évolue à travers les années. S'il est plus près de Husserl et de Sartre en 1963, la lecture des *Thèses de Feuerbach* le bouleverse¹³. Il y trouve le rapport qu'il cherchait entre théorie et pratique. Cette relation le suivra jusqu'en 1971¹⁴. Retenons donc ici que malgré les lacunes certaines de Vallières quant à sa compréhension du marxisme au niveau théorique, ce dernier s'inscrit dans la lignée de beaucoup de marxistes de l'époque qui désirent utiliser cette idéologie comme un outil de compréhension et de lutte afin de répondre aux aspirations du peuple canadien-français¹⁵.

Bien qu'opposé au léninisme sur la question du centralisme démocratique, Vallières rejoint néanmoins Lénine en ce qui a trait à la question nationale. C'est là certainement l'une des contradictions les plus évidentes par rapport aux thèses de Marx. Si Vallières voit la question de l'indépendance politique comme complémentaire à la

¹¹ « Sur le plan idéologique, il [Vallières] se réclame du marxisme humaniste du « jeune » Marx qui accorde une place décisive à l'action des hommes dans l'histoire et il demeure sceptique devant l'ambition « scientifique » de ce courant de pensée qui trouvera son aboutissement dans le stalinisme ». Vallières rejette donc le pragmatisme opportuniste des partis capitalistes, autant qu'il se méfie de « l'obsession des fatalités révolutionnaires » des partis communistes. Il opte donc pour une position révisionniste.

Jacques Pelletier, *La gauche a-t-elle un avenir? Écrits à contre-courant*, Québec, Éditions Nota bene, 2000, p. 150; Marc Laurendeau, *Les Québécois violents. La violence politique 1962-1972*, Montréal, Boréal, 1990, p. 79-81.

¹² Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 127.

¹³ Il est intéressant de noter que Vallières ne porte plus en très haute estime « le bonhomme Husserl » (Vallières l'appelle ainsi à la page 339 de *Nègres blancs d'Amérique*) et Jean-Paul Sartre dans les derniers chapitres de l'essai où il explique notamment ses influences idéologiques et comment il passe de la théorie à la pratique. « La responsabilité sartrienne, comme la responsabilité chrétienne, n'était qu'une idéologie de façade [...]. Rien ne m'écœure autant que la lucidité des nouveaux bien-pensants. Et peu m'importe qu'ils refusent ou acceptent le prix Nobel. Ce genre d'honnêteté me porte à vomir ». Voilà un exemple parmi tant d'autres qui témoignent de l'évolution idéologique et du caractère éclectique du marxisme de Vallières et de sa pensée en général. Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique... op.cit.*, p. 259.

¹⁴ Pour plus d'informations sur les années 1963 et 1964, voir le chapitre deux. L'élément à retenir ici est certainement qu'il trouve dans le marxisme le lien entre théorie et pratique. Il utilisera par la suite les thèses de différents auteurs marxistes pour façonner sa propre interprétation de cette idéologie afin de l'appliquer à la situation québécoise.

¹⁵ Marc Angenot et Tanka Gagné Tremblay, « De Socialisme 64 à Socialisme québécois... op.cit. », p. 141.

réalisation du socialisme, et ce dès 1964, il est plus difficile de tracer une ligne précise dans l'essai écrit en 1966-1967. En 1964-1965, l'indépendance politique se justifie essentiellement si elle contribue au renversement de l'ordre capitaliste. À cette époque, Vallières affirme que « l'épanouissement du peuple n'exigeait pas nécessairement la séparation¹⁶ » si cette dernière était fictive et petite-bourgeoise¹⁷. Il emprunte alors à Lénine cette position sur la question nationale. « Pourquoi Lénine? Parce qu'il subordonne la revendication de la libre expression de la volonté nationale aux intérêts de la lutte de classes. Parce qu'il pose la question nationale sur le terrain de la lutte de classes et vitupère le nationalisme bourgeois susceptible de détruire l'unité politique prolétarienne¹⁸ ». Lors de son adhésion au MLP en 1965, la pensée du révolutionnaire évolue et s'exprime désormais par l'action combative qui permettra aux militants de faire la révolution ou l'indépendance (selon la situation)¹⁹. Ce n'est que lorsqu'il adhère au FLQ qu'il délaisse tranquillement cette analyse léniniste de la question nationale pour favoriser « la lutte de libération nationale, englobant des classes multiples formant un mouvement politique capable d'amorcer le processus de démystification²⁰ ». L'instauration du socialisme au Québec est désormais intrinsèquement liée à la question nationale qui devient indispensable.

4.1.2 : Critiques et dénonciations : les modèles de la décolonisation et du tiers-monde

Tel que mentionné précédemment, la construction idéologique singulière que développe Vallières s'inspire de plusieurs foyers théoriques. Si le marxisme est un

¹⁶ Jacques Jourdain, « De *Cité libre* à *l'Urgence de choisir...* *op.cit.*, p. 20.

¹⁷ Il le mentionne d'ailleurs très bien dans *Nègres blancs d'Amérique* : « Je voulais, par le socialisme, justifier un séparatisme révolutionnaire, celui de la classe ouvrière, un séparatisme qui soit synonyme de révolution sociale et pas simplement d'indépendance juridique ». Voir Pierre Vallières, *Nègres blancs...* *op.cit.*, p. 357.

¹⁸ *Ibid.*, p. 19.

¹⁹ *Ibid.*, p. 20. Voir également le chapitre précédent pour la question du MLP.

²⁰ *Ibid.*

élément majeur de sa constitution, les décolonisations internationales s'ajoutent certainement à son modèle. L'essai *Nègres blancs d'Amérique* constitue assurément un exemple probant de cet amalgame. Analysons concrètement l'utilisation que fait Vallières du modèle des décolonisations et comment il l'applique à la situation québécoise.

S'il se « converti[t] » au « fanonisme » vers 1964-1965 et que cette influence est perceptible à travers plusieurs de ses textes écrits dans *Révolution québécoise*, l'essai rédigé en prison constitue certainement l'apogée de cette adhésion. Les thèses de Memmi, Fanon, Berque, Guevara et Marx ne font désormais qu'une et forment un socialisme décolonisateur québécois unique. Ce socialisme québécois s'inscrit dans un contexte international bien précis qui vise à libérer les exploités du monde entier. Plus encore, « [à] la recherche d'une vision de la future société postcoloniale, les gens de gauche sont nombreux à se tourner vers les ouvrages de Frantz Fanon et trouvent dans *Les damnés de la terre* le moyen de concilier leur sentiment d'aliénation nationale avec leurs convictions socialistes²¹ ». Ce sera le cas de Vallières. Il participe à cette généralisation du discours de décolonisation qui touche alors la gauche québécoise.

Mais, ce qui ressort particulièrement, c'est la généralisation du discours « décolonisateur » au Québec. Tous, ou presque, s'accordent à reconnaître que le Québec doit se décoloniser. Chacun entrevoit une forme de décolonisation différente, la décolonisation culturelle pour certaines revues littéraires et l'annonce de ce qui deviendra la « québécitude », la décolonisation économique pour *Cité libre*, la décolonisation culturelle et politique pour *Parti pris*. Le grand problème reste d'arrimer nationalisme et décolonisation. L'idéologie de la décolonisation est née et a été soutenue dans les mouvements socialistes et marxistes²².

²¹ Sean Mills, *Contester l'empire. Pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal, 1963-1972*, Montréal, Hurtubise, Histoire Cahiers du Québec, 2011 (2010), p. 45.

²² Papa Dramé et Magali Deleuze, « Les idées phares du processus de décolonisation et le Québec », *Bulletin d'histoire politique*, automne 2006, vol. 15, no. 1, p. 120.

C'est probablement l'élément qui distingue ici Pierre Vallières : il arrime décolonisation et marxisme sans en dénaturer l'essence originale²³. Il développe un socialisme décolonisateur et emprunte à *Cité libre*, à *Parti pris* et à plusieurs autres pour présenter sa propre interprétation. Et *Nègres blancs d'Amérique* en constitue certainement l'aboutissement. À l'instar de l'idéologie marxiste, les décolonisations du tiers-monde offrent à Vallières un outil de plus pour renverser l'ordre établi, pour critiquer et dénoncer le système en place²⁴. Plus encore, Vallières offre par son interprétation une façon concrète d'impliquer le Québec dans un mouvement révolutionnaire mondial. L'extrait suivant le démontre clairement.

La renaissance de la droite au Québec n'est pas un phénomène national, mais fait partie du vaste mouvement contre-révolutionnaire qui se répand à travers le monde avec une rapidité étonnante (et avec presque la complicité des Russes). L'escalade de la guerre du Viêt Nam, l'écrasement de la révolution dominicaine et de l'insurrection noire de Watts, les coups d'État du Brésil, de l'Algérie et de l'Indonésie, le massacre des millions de communistes indonésiens, l'alliance Johnson-Eisenhower à la Maison-Blanche, l'assassinat de Ben Barka, la montée du nazisme en Allemagne, en Autriche et en Flandre, les récents évènements survenus au Ghana et en Guinée, la répression des étudiants en Inde, au Brésil, en Argentine, au Chili... et jusqu'à la condamnation des Jésuites par Paul VI : autant d'évènements parmi des milliers d'autres qui manifestent clairement la détermination de l'ordre ancien, de l'impérialisme, de mettre un frein à la révolution mondiale qui menace partout.

Heureusement, le besoin de liberté est plus fort que la peur engendrée par le chantage nucléaire des États-Unis. Dans toutes les parties du monde, des groupes de paysans, d'ouvriers et de jeunes se soulèvent contre les classes dirigeantes. Et chaque fois qu'un soulèvement se produit – à Harlem, à Atlanta, au Chili, au Congo, en Inde, en Hollande, en Espagne ou au Japon – les travailleurs et la jeunesse du monde entier en sont aussitôt informés. De plus en plus, malgré tous les efforts de la réaction, les travailleurs et les jeunes se sentent concernés par toutes les luttes que leurs frères livrent partout dans le monde; et ils savent aussi que leur propre combat concerne les

²³ Il comprend alors que les « nègres blancs » sont doublement aliénés. Par le capitalisme, d'une part, et par le colonialisme de l'autre. Voir Ivan Carel, « Pierre Vallières », dans Robert Comeau, Charles-Philippe Courtois et Denis Monière, *Histoire intellectuelle de l'indépendantisme québécois. Tome 1, 1834-1968*, Montréal, VLB éditeur, 2010, p. 246.

²⁴ Comme nous l'avons mentionné au chapitre précédent, Pierre Vallières s'inspirera principalement de Frantz Fanon et de son essai *Les Damnés de la terre*. Voir Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, Paris, La Découverte/Poche, 2002 (1968) (1961), 311 p.

autres. Peu à peu, se développe ainsi une conscience de classe multinationale qui, tôt ou tard, appellera, exigera l'organisation d'un mouvement révolutionnaire mondial²⁵.

Au final, l'ouvrage écrit en prison fera « davantage que toute autre initiative pour focaliser l'attention internationale sur la lutte au Québec et pour la situer dans une perspective internationaliste²⁶ ». Plus encore, l'influence internationale des mouvements de libérations et de décolonisations sera sans contredit à l'origine du titre de l'essai, hautement significatif. La métaphore raciale utilisée par Vallières demeure des plus révélatrices et c'est ce dont il sera question maintenant.

4.1.3 : La métaphore raciale comme élément central

Si les propos développés par Vallières dans son essai écrit dans sa cellule des *Tombs* de Manhattan permettent l'élaboration d'un propos argumenté, la seule lecture du titre de l'œuvre sert à orienter le lecteur. Plus encore, la métaphore raciale utilisée par l'auteur comme titre est à n'en pas douter l'élément central, à la fois de l'essai, mais de son argumentaire en général. En fait, *Nègres blancs d'Amérique* ébranle le monde militant québécois dès sa sortie. Plus encore, le choix de ce titre est indéniablement influencé par la notion de négritude développée par Malcom X, Stokely Carmichael, le mouvement Black Power et Aimé Césaire²⁷. Même si Vallières n'est pas le premier à utiliser l'expression de « Nègres blancs » pour parler des Québécois, la publication de l'essai permettra une popularisation certaine de la locution²⁸. Ainsi, en utilisant un titre racialisé, Vallières inscrit les Québécois francophones parmi les exploités du monde entier, les colonisés, les damnés de la terre. Ce langage de victimisation utilisé par

²⁵ Pierre Vallières, *Nègres blancs...* *op.cit.*, p. 398-399.

²⁶ Sean Mills, *Contester l'empire...* *op.cit.*, p. 97.

²⁷ *Ibid.*, p. 102.

²⁸ André Laurendeau utilisait déjà en 1958 le terme de « roi nègre » en référence au premier ministre de l'époque, Maurice Duplessis. Pour plus d'informations, voir Sean Mills, *Contester ... op.cit.*, p. 99-100.

plusieurs auteurs de la décolonisation sert efficacement le propos et l'argumentaire que l'on veut faire passer, en plus d'inscrire les exploités dans une lutte globale et internationale. En fait, comme le mentionne à juste titre Ivan Carel, l'autobiographie de Vallières se veut « une illustration de l'aliénation subie personnellement et collectivement, en même temps qu'un appel à la révolution internationaliste : du « je » aliéné au « nous » québécois, puis au « nous » nègres de toutes les couleurs²⁹ ». L'appropriation de ce concept de négritude par le révolutionnaire s'inscrit davantage dans une logique flexible où le terme de « noir » ou de « nègres » fait référence aux peuples exploités du monde entier, de tout acabit, de toutes les couleurs. Il s'inspire donc à la fois du mouvement de libération des noirs aux États-Unis, des mouvements de décolonisation, du tiers-mondisme, bref des mouvements qui visent à renverser l'ordre établi. Dans les années 1990, Aimé Césaire affirme même que Vallières et plusieurs Québécois avaient finalement compris en profondeur le concept de négritude, et ce, après s'être à la base moqué de cette possibilité³⁰.

Notre mouvement se fondait en apparence sur la race, mais il allait au-delà de cela, au-delà de la race. Il y avait un cri, un cri humain universel. Il ne s'agit pas d'une négritude glorieuse, triomphante. Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit d'une négritude foulée aux pieds. Le Nègre foulé aux pieds. Le Nègre opprimé. Et il s'agit du Nègre rebelle. Voilà ce qu'est la négritude. Notre négritude. C'est une humanisation. Et voilà pourquoi il peut y avoir une négritude blanche, une négritude du peuple du Québec, une négritude de n'importe quelle couleur. Voilà la notion de base³¹.

Donc, pour Vallières, le Nègre n'est pas « une simple trope, une métaphore, il s'agit d'une expérience vécue et d'une réalité historique dans lesquelles on a nié aux

²⁹ Ivan Carel, « Pierre Vallières », dans Robert Comeau, Charles-Philippe Courtois et Denis Monière... *op.cit.*, p. 243.

³⁰ David Austin, *Nègres noirs, nègres blancs. Race, sexe et politique dans les années 1960 à Montréal*. Montréal, Lux Éditeur, 2015 (2013), p. 88-89.

³¹ Aimé Césaire, dans Euzhan Palcy, *Aimé Césaire : A Voice for History, part II*, California Newsreel, 1994, cité dans Sean Mills, *Contester l'empire...* *op.cit.*, p. 101-102.

Canadiens français leur identité et leurs liberté³² ». Malgré la construction historique et l'utilisation qu'il fait de ce titre racialisé pour servir son propos, il n'est resté pas moins que le but du message et de l'argumentaire fonctionne très bien³³. « En fin de compte, le livre de Vallières a pour effet de rallier des appuis autour de la situation des Québécois francophones, de situer leur lutte dans le contexte plus large des mouvements de décolonisation et de leur donner accès à une identité universelle de souffrance et de résistance³⁴ ». Au-delà des contradictions théoriques certaines, l'efficacité du titre est donc indéniable.

4.1.4 : Le temps de l'action : entre idéal et apprentissage

Après avoir abordé les éléments théoriques qui sous-tendent l'argumentaire de Vallières, il est temps de s'attarder plus concrètement sur la démonstration à proprement dit. Comme nous l'avons mentionné, *Nègres blancs d'Amérique* constitue l'aboutissement d'idées que Vallières développe depuis plusieurs années déjà. Si les premiers chapitres de l'essai s'apparentent davantage à une autobiographie, les deux derniers constituent une réflexion beaucoup plus théorique. Et c'est ce dont il sera question ici.

Pour réussir à établir une société nouvelle, Vallières fonde son argumentaire sur le principe de révolution armée auquel il adhère depuis 1964. Plus encore, il énonce trois conditions essentielles à la réalisation et à la persistance de cette révolution globale. Il faut « [p]our que cette société existe et dure, trois sortes de conditions [qui] doivent être

³² David Austin, *Nègres noirs, nègres blancs... op.cit.*, p. 100.

³³ Pour plus d'informations sur cette construction historique ainsi que sur l'hypocrisie dont fait preuve Vallières comparant les Québécois à des nègres blancs, tout en omettant complètement la situation des noirs et des autochtones au Québec, voir David Austin, *Nègres noirs, nègres blancs... op.cit.* et Fernande Roy, « Nègres blancs d'Amérique? », *Liberté*, vol. 51, no. 3 (2009), p. 34-52.

³⁴ Sean Mills, *Contester l'empire... op.cit.*, p. 107.

réalisées [...] premièrement économiques; deuxièmement, administratives et politiques; troisièmement, subjectives et intellectuelles³⁵ ». Mais qu'est-ce que cela implique?

Les conditions économiques doivent être mises en place lors de la période révolutionnaire pour que puisse émerger une société nouvelle basée en grande partie sur le communisme communautaire et antiautoritaire. Pour ce faire, les éléments suivants doivent être mis en place : abolition des catégories marchandes capitalistes, abolition de la monnaie, de la comptabilité nationale, ainsi que le système financier et le crédit³⁶. Il faut aussi, toujours dans la théorie de Vallières, renverser le capitalisme, viser l'indépendance économique et remplacer l'individualisme par une solidarité forte.

La seconde condition est d'ordre administratif et politique et passe par la mise en place d'un processus de gestion qui ferait en sorte que l'homme ne serait plus exploité par l'homme. Pour ce faire, Vallières souligne la nécessité d'enclencher un processus de gestion de la production et de la circulation des produits, de contrôler la planification dans l'intérêt de tous, de répartir les fonctions entre les individus et les groupes d'individus, et d'orienter la politique dans le sens de l'intérêt commun³⁷. Il tente ici d'établir des structures qui rendraient « matériellement impossible à des individus et à des groupes d'individus de jouir, aux dépens des autres, de pouvoirs politiques [ou] économiques³⁸ ». Cette deuxième condition viendrait donc réguler et remplacer l'État en place pour laisser place à une société plus égalitaire et sans lutte de classes.

Enfin, la troisième condition essentielle est la plus difficile à réaliser, car sans elle, rien ne peut être fait. Cette condition est d'ordre intellectuel et subjectif. Elle consiste

³⁵ Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique...* *op.cit.*, p. 414.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.*, p. 421.

³⁸ *Ibid.*

littéralement à changer les mentalités des gens pour qu'ils puissent commencer à accepter et comprendre une nouvelle réalité totalement opposée à celle qui existe alors. Cela permettrait à la majorité de « sortir de l'ignorance » et de donner accès à la population à une éducation qui s'émancipe des lignes directives du pouvoir en place. Pour ce faire, les révolutionnaires doivent « user des techniques humaines que sont la psychologie de groupe, l'animation sociale, le développement de la créativité par l'exercice gratuit des arts et de l'écriture, le développement de l'habileté manuelle par la pratique de la mécanique domestique, [...] la lecture, la réflexion à même la vie quotidienne et l'actualité locale et internationale³⁹ ». À la lecture de ces conditions, un mot nous vient rapidement à l'esprit : utopie. Le principal intéressé l'admet.

Cet idéal – produit de notre activité sociale, de notre évolution, lui aussi – apparaît à chacun de nous très lointain, vague, voire théorique. Mais comme tout idéal, comme tout objectif, il est un instrument de travail, une hypothèse, un espoir né du besoin vécu... de le réaliser. [...] Ce n'est pas gratuitement ni spontanément [...] que les travailleurs, les paysans, les jeunes d'aujourd'hui prennent les armes un peu partout dans le monde. Et s'ils prennent les armes aujourd'hui, c'est qu'ils entrevoient aujourd'hui – même si cela est souvent confus – cet idéal, cette utopie pour laquelle des millions de prolétaires sont morts au combat⁴⁰.

Il élabore donc plus concrètement l'idéal qu'il développe depuis 1964. Il applique de façon pragmatique des principes qui doivent être mis en place pour la réussite d'une révolution québécoise. Le but ici n'est pas de juger de la faisabilité du projet, mais plutôt de mettre en lumière des conditions très peu abordées par Vallières dans ses écrits précédents. On comprend donc que la réflexion théorique du prisonnier politique ne s'attarde pas uniquement aux aléas de la révolution armée à proprement dit, mais prend

³⁹ *Ibid.*, p. 424-425.

⁴⁰ *Ibid.*, p.433.

également en considération les conditions plus systémiques de réalisation de son projet révolutionnaire.

Cette première section a donc permis de mettre en lumière plusieurs éléments essentiels. D'abord, l'importance qu'aura jouée l'idéologie marxiste et l'influence des décolonisations internationales dans la construction et le développement de l'idéal théorique de Pierre Vallières. Ensuite, que la métaphore raciale utilisée par Vallières dans le choix de son titre est tout à fait réfléchie et permet une prise de position efficace et bien pensée. Finalement, la dernière partie de l'essai de 1968 nous amène à penser que l'auteur se donne les moyens de ses ambitions grâce à un argumentaire qu'il considère comme efficace et justifié. Nous verrons que cet enthousiasme touche à sa fin.

4.2 : L'épisode carcéral et les statuts politiques

Le 27 septembre 1966, Pierre Vallières et Charles Gagnon sont arrêtés par les autorités américaines devant l'édifice des Nations Unies à New York pour avoir troublé la paix publique. Les deux hommes manifestent alors pour tenter de faire reconnaître le statut de prisonniers politiques de leurs camarades felquistes incarcérés au Québec. Ironiquement, ceux-ci deviendront probablement les prisonniers politiques les mieux connus de l'histoire du Québec contemporain. Il sera donc question ici de l'épisode carcéral de Pierre Vallières entre 1966 et 1971. Nous tenterons de dresser un court portrait de la période d'incarcération du révolutionnaire. Par la suite, nous analyserons comment Vallières a été en mesure de continuer de lutter pour ses idéaux révolutionnaires, et ce même en prison. On constate rapidement que c'est à travers l'écriture qu'il réussit à militer pour la révolution québécoise. Outre *Nègres blancs d'Amérique*, dont il a été question dans la précédente section, des textes et articles

fondamentaux furent produits par Vallières durant cette période et attestent de son engagement révolutionnaire et de sa croyance encore indemne en la violence nécessaire et la lutte armée⁴¹. Il continue donc de militer et de lutter à sa façon (par l'écriture), si bien que ses écrits et ses paroles, considérés comme séditionnels, lui valent une condamnation à perpétuité le 5 avril 1968⁴².

4.2.1 : Libération et incarcération : 52 mois de prison

Arrivé aux États-Unis à la fin de l'été 1966, et rejoint par Charles Gagnon quelques jours plus tard, Pierre Vallières tente alors d'échapper aux poursuites policières qui prévalent contre lui depuis les événements de l'été⁴³. En septembre, suite à l'arrestation des autres membres de la cellule du FLQ-1966 (cellule Vallières-Gagnon) au Québec, Pierre Vallières et Charles Gagnon décident, en guise de protestation, d'entreprendre une grève de la faim et de dénoncer, devant l'édifice des Nations Unies, le sort des prisonniers politiques québécois, et de manifester en faveur de la lutte pour l'indépendance du Québec⁴⁴. L'après-midi du 25 septembre, les deux révolutionnaires en exil prononcent un discours de cinq minutes (en anglais et en français) informant le public de leurs revendications et du début d'une grève de la faim. Diffusée par plusieurs

⁴¹ Les textes suivants seront principalement utilisés dans la présente section : Pierre Vallières et Charles Gagnon, *Pour un front commun multinational de libération*, transcrit dans Robert Comeau, Daniel Cooper et Pierre Vallières, *FLQ : un projet révolutionnaire... op.cit.*, p. 205-209; Pierre Vallières, *Indépendance et Révolution*, manuscrit inédit, 1968-1969; Pierre Vallières, *La stratégie de la lutte armée*, texte clandestin, septembre 1971.

⁴² À noter que cette peine sera par la suite commuée à trente mois de prison. Voir Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot, *Paroles d'un nègre blanc*, Montréal, VLB éditeur, 2002, p. 101.

⁴³ On fait ici référence aux événements de l'usine La Grenade et à l'affaire Corbo. Voir le chapitre précédent pour plus d'informations. Il faut également mentionner que Vallières se rend aux États-Unis pour échapper aux poursuites, mais aussi pour tenter de nouer des liens avec la gauche américaine. Voir également le chapitre précédent pour plus d'informations à ce sujet.

⁴⁴ Notons ici que les autorités canadiennes et québécoises ne considèrent pas l'arrestation et la situation des prisonniers felquistes comme politiques. Ce n'est certainement pas dans leur intérêt d'avouer cela. Nous utilisons ici le terme de prisonniers politiques en références directes aux revendications de Pierre Vallières et Charles Gagnon. Pour plus de détails sur la question des prisonniers politiques au Québec, voir Jean-Philippe Warren, *Les prisonniers politiques au Québec*, Montréal, VLB, 2013, 227 p.

agences de presse, dont Radio-Canada, la nouvelle fait rapidement le tour du Québec. Les policiers qui croyaient alors que Vallières et Gagnon se terraient quelque part dans les Laurentides, sont rapidement mis au fait de la situation⁴⁵. Dans la nuit, des journalistes et les autorités québécoises et canadiennes convergent vers New York étant donné la promesse des deux felquistes de renouveler leur apparition devant l'ONU dès le lendemain matin. Vallières et Gagnon ont alors promis de retourner aux Nations Unies « pour y entamer le deuxième jour [de leur] grève de la faim et y entreprendre un piquetage symbolique, quelles qu'en soient les conséquences⁴⁶ ». Tel que prévu, et pancartes à la main, les deux Québécois arrivent devant l'édifice de l'ONU. Cependant, avant même de pouvoir franchir la frontière qui sépare la rue du territoire international de l'ONU, Vallières et Gagnon sont encerclés et retenus sur le trottoir par plusieurs policiers, et entourés de curieux et de journalistes. Les gardiens de sécurité des Nations Unies ferment alors les grilles, forçant les deux révolutionnaires à entreprendre leur piquetage sur le trottoir new-yorkais. Pierre Vallières nous raconte, dans l'extrait suivant, le déroulement des heures qui suivirent.

La police canadienne, arrivée en force sur les lieux, demanda aussitôt à la police de New York de nous arrêter pour « nuisance publique ». Mais cette dernière hésitait. La loi nous autorisait à manifester pacifiquement, comme nous le faisons, en face de l'édifice des Nations Unies. [...] Alors que faire? Du point de vue de la justice américaine, nous n'avons commis aucun délit justifiant une arrestation, voire même un interrogatoire. Après quelques heures de délibérations, d'échanges et de tractations entre corps policiers américains et canadiens, la police de New York, faisant fi du droit, procéda sans préavis à notre arrestation et nous conduisit directement au Palais de justice. Afin de justifier notre comparution devant le juge de la cour municipale de New York, la police nous accusa d'avoir troublé la paix sur la voie publique ! Comme nous refusions de plaider coupables à ce chef d'accusation ridicule, la police en forgea aussitôt un deuxième : celui d'être entrés « sans autorisation » aux États-Unis, à une date indéterminée, entre le 1^{er} juin et le 27 septembre 1966⁴⁷.

⁴⁵ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 113-114.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 115.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 116.

Plutôt que de plaider coupable, les deux accusés décident de combattre par tous les moyens légaux leur déportation au Canada. En fin de journée, suite à plusieurs formalités, Vallières et Gagnon sont incarcérés à la Manhattan House of Detention for Men, sinistrement surnommée les *Tombs*⁴⁸. Dès les premiers jours, les deux prisonniers reçoivent de nombreux appuis en provenance du Québec⁴⁹. Ils poursuivent également leur grève de la faim, et ce, jusqu'à la fin octobre, date où Charles Gagnon doit être hospitalisé suite à plusieurs complications médicales. Jugeant qu'ils avaient déjà obtenu des résultats intéressants, sur le plan politique et médiatique notamment, leur jeûne cesse dans les jours suivants. Pierre Vallières entame alors, au début novembre 1966, la rédaction de son plus célèbre essai qu'il complète en seulement deux mois dans sa cellule⁵⁰. Parallèlement, Gagnon et lui sont toujours en attente de la décision de la Cour Suprême de l'État de New York concernant leur remise en liberté ou leur déportation au Canada. Le 13 janvier 1967, la Cour Suprême de l'État de New York ordonne la

⁴⁸ « L'intérieur des *Tombs* contrastait absolument avec tout ce que j'avais connu jusqu'alors. Il s'agissait d'un édifice en béton armé, vieux, humide et sale. Aux étages des cellules, il n'y avait aucune fenêtre. Rien que du béton, des barreaux et l'éclairage artificiel. Chaque section ou quartier de la prison comportait d'un côté deux étages de petites cellules faites de tôle jaunie. Chaque cellule mesurait environ deux mètres sur trois. L'ameublement était sommaire : deux couchettes métalliques superposées, deux couvertures grises (aucun matelas ni paille), un évier minuscule et le cabinet d'usage. En face des cellules, au premier étage, une salle étroite meublée de six tables (métalliques elles aussi) solidement boulonnées au sol de ciment. L'allée parcourue par les gardiens était protégée des « criminels » et des « fous » par des dizaines de barreaux jaunes et sales. L'éclairage, artificiel, était jaune lui aussi. Bref, en entrant là-dedans, vous aviez l'impression d'être enterré vivant dans un espace hermétiquement clos. D'être pour le moins isolé tout à fait avec, au ventre, la blessure d'une injustice sans nom. Vous étiez tout à coup comme écrasé par une absurde malédiction. Ceux qui avaient construit les *Tombs* ne visaient pas seulement à emprisonner des corps mais aussi et surtout à détruire des âmes ». Tel est le récit que fait Vallières de la prison de Manhattan. Voir Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 117.

⁴⁹ Le Comité d'aide au groupe Vallières-Gagnon est notamment mis sur pied, en plus de nombreuses lettres d'appuis reçues par les deux prisonniers. Nous reviendrons sur cette dernière question à la fin de cette section. Pour plus d'informations concernant le Comité d'aide au Groupe Vallières-Gagnon, voir Jean-Philippe Warren, *Les prisonniers politiques... op.cit.*, p. 121 à 150 ; Jean-Philippe Warren, « À la défense des prisonniers politiques québécois. Autour du Comité d'aide au Groupe Vallières-Gagnon », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 19, no. 2, hiver 2011, p. 53-71.

⁵⁰ Il est évidemment question ici de *Nègres blancs d'Amérique*. Il termine la rédaction du livre au début de du mois de janvier 1967.

libération des deux prévenus, tandis que la police new-yorkaise retire l'accusation d'avoir troublé la paix publique⁵¹. Théoriquement, ils étaient libres. Néanmoins, c'est menotté qu'ils furent remis entre les mains des policiers de l'immigration qui les amenèrent, sans explications, du moins aux dires de Vallières et Gagnon, à l'aéroport Kennedy⁵². Ainsi, suite à quatre mois de détention « illégales aux *Tombs* de New York, nous étions déportés de force (et illégalement, il va s'en dire), à la requête expresse des autorités canadiennes⁵³ ».

Dès leur arrivée à Montréal, un mandat d'arrêt est lancé contre les deux hommes qui sont alors interrogés. Ils passent ensuite le week-end dans une cellule du quartier général de la police, et aux dires de Vallières, seuls, sans journaux ni visite, et sans la possibilité de rencontrer un avocat⁵⁴. Le lundi suivant, une douzaine d'accusations sont portées contre ceux-ci, allant du vol de dynamite à une accusation de meurtre⁵⁵. Ils sont alors transférés à la prison de Bordeaux où ils passeront plusieurs mois⁵⁶. Après plusieurs délais, ajournements et reports, leur procès est finalement fixé au 26 février 1968, soit plus d'un an plus tard. À l'origine censé subir ce procès conjointement, le matin de son ouverture, le juge décide d'entendre uniquement la cause de Vallières, reportant ainsi

⁵¹ Pierre Vallières, *Les héritiers...* *op.cit.*, p. 130.

⁵² *Ibid*; André Melançon (1970), « Charles Gagnon » [enregistrement vidéo], sur le site *Youtube*, [En ligne], consulté le 13 janvier 2018, https://www.youtube.com/watch?v=2fa-t42_y5M.

⁵³ Pierre Vallières, *Les héritiers...* *op.cit.*, p. 131.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ L'enquête préliminaire est fixée au 23 janvier, mais n'aura finalement lieu que le 21 mars suivant pour l'accusation de meurtre seulement. Quant aux autres accusations, l'enquête préliminaire n'aura lieu qu'en juin. *Ibid.*

⁵⁶ « La vie à la prison de Bordeaux était passablement différente de celle que nous avons connue aux *Tombs*. Par comparaison avec la Manhattan House of Detention, la prison de Bordeaux avait l'allure d'un gros couvent. Austère certes, mais presque confortable. Ici, la violence était le plus souvent refoulée, engourdie par les barbituriques et une certaine nonchalance». *Ibid.*, p. 132.

celle de Gagnon ultérieurement⁵⁷. Pierre Vallières témoigne ici des premiers jours de son procès.

Les premiers jours du procès s'écoulèrent sans surprise. Tous les témoins, à l'exception des policiers, me disculpèrent. En fait, la Couronne n'avait pas de cause. J'aurais pu choisir de me taire et demander au tribunal d'être acquitté sur-le-champ. Mais au lieu de baisser les bras, la Couronne entreprit de faire le procès de mon tempérament, de mes idées et surtout de mes écrits, y compris *Nègres blancs d'Amérique*, qui venait tout juste d'être imprimé et distribué en librairie. Le but poursuivi par la Couronne était simple : faire croire aux jurés qu'ils pouvaient me trouver coupable d'homicide involontaire (plutôt que de meurtre) sur la base d'écrits et d'attitudes qui auraient pu inciter au dépôt d'une bombe à l'usine de chaussure Lagrenade, le 5 mai 1966. La manœuvre, carrément illégale, réussirait. Les jurés, mal instruits par le juge, finiraient par confondre littérature séditeuse et homicide involontaire⁵⁸!

Quoi qu'il en soit, après la modification par deux fois de l'acte d'accusation, Vallières est finalement reconnu coupable d'homicides involontaires et condamné à l'emprisonnement à perpétuité par le juge Yves Leduc le 5 avril 1968⁵⁹. Un an plus tard, la Cour d'appel du Québec réclame la tenue d'un nouveau procès et la sentence de Vallières est alors commuée à 30 mois de prison⁶⁰. Détenus depuis septembre 1968 à la prison de la rue Parthenais à Montréal, Charles Gagnon et Pierre Vallières seront finalement libérés en 1970⁶¹. Bien qu'il y aurait encore long à dire sur le séjour en prison de Pierre Vallières, qui y retournera par ailleurs en octobre 1970, le but ici était de mettre en contexte le parcours et les démarches judiciaires du felquiste, afin de comprendre la situation du prisonnier politique. Cette section servira de trame de fonds dans le développement des prochaines sections.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 147.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 147.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 149.

⁶⁰ Vallières sera finalement acquitté en mars 1973. Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot, *Paroles d'un nègre blanc... op.cit.*, p. 101; Pierre Vallières, *Les héritiers... op.cit.*, p. 167.

⁶¹ Charles Gagnon est remis en liberté provisoire le 20 février 1969, tandis que Pierre Vallières doit attendre au 26 mai de la même année pour sa remise en liberté provisoire. Voir Louis Fournier, *F.L.Q. Histoire d'un mouvement clandestin*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1982, p. 220 et 233.

4.2.2 : *Le révolutionnaire cloîtré*

Ce qui nous frappe le plus du séjour carcéral de Pierre Vallières est la continuité de sa lutte par le biais de l'écriture. En effet, bien qu'incarcéré, il entretient une correspondance des plus intéressante qui révèle certainement son orientation idéologique d'alors. André Laurendeau, Jean-Marc Pôtte, Gaston Gouin et Raymonde Lorrain sont du nombre de ses correspondants. À la lecture de ces lettres, il est possible d'affirmer que Vallières semble toujours en accord avec ses idées de révolution armée et de révolution québécoise⁶². Dès les premières semaines de son incarcération à New York, Vallières s'affaire à trouver des appuis au Québec afin « de promouvoir la reconnaissance du crime politique et [le] statut de prisonniers politiques par les autorités canadiennes et québécoises⁶³ ». Une correspondance s'instaure alors entre lui et André Laurendeau⁶⁴. Ce dernier jouera un rôle important comme intermédiaire avec les avocats de Montréal et dans la reconnaissance de la situation des deux prisonniers au Québec. Vallières témoigne également de sa situation en prison et de son moral dans cette correspondance.

De mon côté, bien que fatigué et un peu nerveux, je vais assez bien. Mon moral est excellent. [...] Personnellement, j'envisage l'avenir avec confiance. Ma conscience est en paix. Et même, je vous avoue que je suis fier – sans prétention – de témoigner comme je le fais. Si je dois le faire, je me présenterai devant les juges simplement, tel que je suis, et je leur dirai franchement, mais sans compromis, ce que j'ai dans le ventre⁶⁵.

Si l'on peut envisager facilement que le moral de Vallières soit sommes toutes excellent lors de la rédaction de ces lettres au début de son incarcération (octobre et novembre 1966), les lettres de 1967, 1968 et 1969 témoignent du même sentiment et

⁶² Du moins, c'est ce qu'il laisse transparaître dans ses lettres.

⁶³ Pierre Vallières, « Lettre à André Laurendeau. 31 oct. 1966 », reproduit dans Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot, *Paroles d'un nègre blanc... op.cit.*, p. 103-104.

⁶⁴ À noter que Vallières a fondé en 1964 la revue *Révolution québécoise* avec Yves, le fils d'André Laurendeau.

⁶⁵ Pierre Vallières, « Lettre à André Laurendeau. 29 nov. 1966 », reproduit dans Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot, *Paroles ... op.cit.*, p. 105 à 107.

peuvent paraître plus difficile à croire⁶⁶. De plus, il est possible de comprendre un peu mieux les conditions d'incarcération de ce dernier à la prison de Bordeaux notamment.

En attendant, nous [Gagnon et Vallières] écrivons beaucoup et nous étudions. J'ai beaucoup lu : Goldman, Lukàcs et un peu de Merleau-Ponty. J'ai lu aussi *l'Histoire économique et sociale du Québec* de Fernand Ouellet. Je lis *La Presse* et *Le Devoir* chaque jour. Je peux lire aussi *Jeune-Afrique*, *Le Nouvel Observateur* et parfois *Le Monde*. Lysianne Gagnon [la sœur de Charles Gagnon] a la permission de venir me voir deux fois par mois et je peux faire deux téléphones par semaines à n'importe qui. De plus, j'ai un radio-transistor dans ma cellule. Comme tu vois, je suis plus chanceux que Régis Debray. [...] Il ne faut pas penser que la vue de prison soit pour autant agréable. Au contraire. Je n'oserais pas donner à mon chien la nourriture qu'on nous sert. Il existe un tas d'emmerdements stupides et quotidiens qui constituent à la longue une véritable torture⁶⁷.

Plus encore, la lettre qu'il écrit à Gaston Gouin le 25 octobre 1968 témoigne concrètement de son engagement révolutionnaire. « J'écris beaucoup, je réfléchis, je me prépare pour les batailles futures, je complète ma formation de révolutionnaire...⁶⁸ ». Il se prononce spécifiquement dans cette lettre sur la libération et l'importance de la lutte révolutionnaire. L'extrait suivant permet d'y voir plus clair.

Tu as parfaitement raison d'écrire que la libération individuelle est inséparable de la libération collective, mais notre libération individuelle commence dans le combat pour la libération collective et se réalise dans la lutte. Nous ne deviendrons pas libres individuellement parce que le peuple, un bon jour, se soulèvera d'un seul bloc et détruira le système à travers une insurrection générale. Nous deviendrons libres individuellement dans la mesure où personnellement nous nous engagerons dans la lutte commune, où personnellement nous ferons l'effort que nous attendons du « peuple ». Par contre, notre libération n'aboutira vraiment que si tout le peuple se libère aussi. Le « salut » de la collectivité dépend de l'engagement de chacun, comme le « salut » de chacun de nous dépend du succès de la révolution globale. Nous sommes solidaires, que nous le voulions ou non, pour le meilleur et pour le pire. Je peux t'assurer que malgré tout ce que j'ai enduré en tant que colonisé et prolétaire québécois, je suis très heureux, optimiste et confiant. Je suis très fier d'être Québécois aujourd'hui. [...] Reste maintenant à tous

⁶⁶ D'ailleurs, ce n'est pas parce qu'il ne laisse pas paraître son désarroi ou son désespoir à travers sa correspondance que son moral est toujours excellent. En fait, il serait naïf de croire que Vallières maintient un moral et un engagement sans faille et qu'il ne remet jamais en question ses choix.

⁶⁷ Pierre Vallières, « Lettre à Jean-Marc Piotte. 20 juillet 1967 », reproduit dans Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot, *Paroles... op.cit.*, p. 108 à 112.

⁶⁸ Pierre Vallières, « Lettre à Gaston Gouin. 25 octobre 1968 », reproduit dans Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot... *op.cit.*, p. 113 à 115.

les révolutionnaires québécois, où qu'ils soient et d'où qu'ils viennent, à s'organiser sérieusement et patiemment pour détruire les structures aliénantes de la société, aussi bien les structures mentales que les structures économiques et politiques. En ce sens, la contestation étudiante est remplie de leçons pour nous tous. Notre idéal est bien celui des « enrégés ». Mais cela n'aboutira pas si l'on ne fait pas ensemble l'effort d'organiser cette spontanéité merveilleuse, cette créativité pleine d'espoir, de ferveur, d'intelligence et de sérieux. C'est le temps de l'action⁶⁹.

Cette lettre est donc très intéressante puisqu'elle permet d'attester de la persistance des idées révolutionnaires de Vallières, du moins à première vue⁷⁰. La correspondance qu'il entretient avec Raymonde Lorrain, sa petite amie de l'époque, en 1969 et 1970, atteste du même coup des conditions d'incarcération, ainsi que de son désir de continuer la lutte. « [M]on moral est excellent, et loin de me sentir écrasé ou déprimé, ma détermination de vaincre sur toute la ligne ne cesse de croître et de se renforcer⁷¹ », lui écrit-il dans une lettre en 1969. De plus, la quatrième grève de la faim qu'il entame le 18 mai 1970 témoigne certainement de son engagement, mais également, et à juste titre, d'une tentative désespérée de mettre de la pression sur le nouveau gouvernement Bourassa, afin de faire avancer les procédures de libération⁷². Ce qui, au final, fonctionnera certainement de par sa libération huit jours plus tard. Ainsi, ce petit survol d'une partie de la correspondance que Vallières entretient en prison permet d'attester des idées révolutionnaires toujours bien présentes chez ce dernier. Plus encore, les articles

⁶⁹ *Ibid.* Il est intéressant de noter que le vocabulaire utilisé par Vallières dans cette lettre est le même que dans *Nègres blancs d'Amérique*. « Le temps de l'action » et « notre idéal » font référence aux cinquième et sixième chapitres de son essai. Comme quoi le révolutionnaire adhère encore aux idées et aux concepts développés dans son autobiographie.

⁷⁰ Nous verrons dans la prochaine section que l'épisode carcéral laissera des marques indélébiles sur le parcours idéologique de Vallières.

⁷¹ Pierre Vallières, « Lettre à Raymonde Lorrain », 26 juin 1969, reproduit dans Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot, *Paroles d'un nègre blanc... op.cit.*, p. 119.

⁷² Rappelons que Charles Gagnon, qui fait face aux mêmes accusations que Vallières, a été libéré le 20 février précédent. Il n'y a donc plus de raisons de le garder derrière les barreaux. Voir Pierre Vallières, « Lettre d'un gréviste de la faim. Montréal, le 18 mai 1970 », reproduit dans Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot... *op.cit.*, p. 126 à 131; André Melançon (1970), « Charles Gagnon » [enregistrement vidéo], sur le site *Youtube... op.cit.*

engagés, dont il sera question maintenant, ne font qu'ajouter à cette hypothèse selon laquelle la prison n'aura visiblement pas ébranlé l'intellectuel engagé, du moins, les premiers mois.

4.2.3 : Une production littéraire intéressante

Si la correspondance qu'entretient Vallières en prison nous en apprend beaucoup sur ses sentiments, son moral, et dans une perspective plus importante, sur le maintien de ses idéaux révolutionnaires, la production de textes engagés est encore plus révélatrice. Le tout débute avec une lettre qu'il écrit conjointement avec Charles Gagnon au début de leur incarcération en 1966⁷³. Le but de ce texte est à la fois de justifier les raisons qui les poussent à entamer une grève de la faim, en plus d'attirer l'attention du monde entier pour la reconnaissance du crime politique et du statut de prisonniers politiques au Québec. Plus encore, ces derniers revendiquent, dans leur lettre, six buts bien précis dont l'atteinte pourrait justifier l'arrêt de leur grève de la faim. D'abord, de faire connaître au monde l'existence d'un mouvement populaire de libération au Québec ; de dénoncer la malhonnêteté du gouvernement québécois actuel ; de faire savoir aux travailleurs québécois qu'ils demeurent solidaires à leur lutte malgré leur incarcération ; de réclamer une enquête officielle de l'Organisation des Nations Unies sur le comportement des policiers et le système judiciaire au Québec ; d'obtenir des autorités canadiennes et québécoises la reconnaissance légale du crime politique parallèlement à l'instauration de procès politique et du statut de prisonniers politiques ; et enfin, de réclamer l'asile politique de tout pays qui leur permettrait de continuer la lutte pour la libération des

⁷³ Charles Gagnon et Pierre Vallières, « Grève de la Faim pour la reconnaissance « du crime politique » au Québec (Canada) et du Statut de « Prisonniers Politiques » pour les partisans du F.L.Q. », *Parti pris*, volume 4, no. 3-4, Novembre-Décembre 1966, p. 88-92.

travailleurs du Québec, des nègres blancs d'Amérique⁷⁴. Évidemment, les deux prisonniers cesseront leur grève bien avant l'obtention de l'une ou l'autre de ces revendications⁷⁵. Néanmoins, les orientations idéologiques des deux felquistes sont alors catégoriques.

Les signataires de cette déclaration sont des partisans du Front de Libération du Québec. Comme tels, depuis leur arrivée au F.L.Q. et aujourd'hui plus que jamais, ils sont convaincus de la nécessité d'une révolution globale au Québec et dans tous les pays victime de l'impérialisme pour qu'au Québec et partout dans le monde existent les conditions nécessaires à l'instauration d'une société juste, humaine et fraternelle. Ils sont convaincus que cette révolution comportera inévitablement des événements malheureux et regrettables, parce que la violence appelle la violence et que la société actuelle fait violence aux hommes⁷⁶.

S'il est facile de croire à la continuité des idéaux de Vallières dès le début de son incarcération (cela fait seulement un mois qu'il est incarcéré à ce moment), la chose est moins certaine après une année ou deux d'incarcération. Pourtant, les textes écrits par Vallières en 1967-1968 et 1969 attestent du contraire. Ils annoncent plutôt une continuité bien définie.

L'idée de révolution internationale est encore bien présente dans son argumentaire. Elle est très bien représentée, par exemple, dans le texte « Cuba révolutionnaire » que Vallières écrit en septembre 1967⁷⁷. Son argumentaire, qui s'inscrit dans un contexte qui fait suite à la première conférence de l'Organisation latino-américaine de solidarité (OLAS), s'oriente autour de l'idée d'une révolution globale des

⁷⁴ À noter que Gagnon et Vallières utilisent déjà le terme de nègres blancs d'Amérique, et ce, deux mois avant la fin de la rédaction de l'essai. Comme quoi le titre du futur essai était réfléchi et intériorisé depuis quelque temps déjà par l'auteur. *Ibid.*, p. 90-91.

⁷⁵ Après plus d'un mois de jeûne, Pierre Vallières a perdu environ vingt kilos et Charles Gagnon est tombé gravement malade vers le 20 octobre. Ils décidèrent alors de cesser leur grève. Pour plus de détails, voir Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau...* *op.cit.*, p. 120-121.

⁷⁶ Charles Gagnon et Pierre Vallières, « Grève de la Faim... » *op.cit.*, p. 89.

⁷⁷ Pierre Vallières, « Cuba révolutionnaire », *Parti pris*, volume 5, no. 1, septembre 1967, p. 19-25.

peuples exploités de l'Amérique et d'un alignement derrière Cuba. Bref, une alliance continentale des damnés de la terre d'Amérique. Il mentionne clairement que « le capitalisme ne peut être renversé dans un seul pays sans en même temps être renversé au moins à l'échelle d'un continent⁷⁸ ». La conceptualisation qu'il fait de cette union ne peut être plus claire.

Économiquement, politiquement, militairement, notre lutte est une. [...] Nous sommes tous déjà unis dans la soumission au même impérialisme. Il est normal que nous soyons également unis dans notre lutte contre lui. C'est l'unité qui est réaliste et efficace, et non pas la lutte nationale égocentrique. [...] Nous deviendrons tous libres ensemble ou bien nous demeurerons les peuples esclaves de l'Amérique yankee. Voilà ce que Cuba a compris. Cuba ne sera vraiment libre que le jour où nous nous serons tous libérés. Et c'est pourquoi notre lutte est celle de Cuba, et la lutte de Cuba la nôtre. Nous ne pouvons nous désolidariser les uns des autres sans nous condamner à la défaite⁷⁹.

Certes, l'écriture de ce texte se veut un plaidoyer visant l'inclusion des révolutionnaires québécois aux futures réunions de l'OLAS, et par le fait même, de positionner le Québec sur l'échiquier mondial. Il vise également à réitérer l'idée selon laquelle la révolution n'est possible que par la lutte armée. Il mentionne clairement que « [c]e n'est pas par l'électoratisme que les masses prendront le pouvoir, mais uniquement par la violence révolutionnaire⁸⁰ ». Selon lui, l'indépendance véritable ne se trouve qu'au bout d'une longue guerre révolutionnaire. Et dans cette union continentale, il inclut évidemment la lutte des Afro-Américains aux États-Unis. Plus encore, il mentionne qu'il est temps pour les Québécois de se tourner vers les révolutionnaires d'Amérique, dont les

⁷⁸ *Ibid.*, p. 22.

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Ibid.*, p. 24. Il réitère d'ailleurs cette idée dans le texte qu'il écrit en 1968. Il mentionne qu'il n'y a « pas cinquante stratégies. Il n'y en a que deux : la stratégie électoraliste et la stratégie révolutionnaire ». Voir Pierre Vallières, « Stratégie révolutionnaire et rôle de l'avant-garde », reproduit dans Robert Comeau, Daniel Cooper et Pierre Vallières, *FLQ : un projet révolutionnaire... op.cit.*, p. 193.

noirs américains, au lieu de toujours regarder du côté de la France⁸¹. Il pousse plus loin encore cette idée dans un texte qu'il écrit conjointement avec Charles Gagnon en 1970⁸².

Il ne suffit pas de promouvoir dans son propre pays la révolution, il faut soutenir cette même révolution partout où elle se développe, et la susciter partout où elle n'existe encore qu'à l'état de possibilité objective. [...] L'heure est d'ailleurs venue pour les révolutionnaires de tous les pays colonisés, y compris le Québec, de substituer le plus rapidement possible aux fronts communs bilatéraux (Québec – Palestine, Québec – Viêt Nam, etc.) un authentique front commun multinational de libération. [...] Seule une révolution à l'échelle mondiale pourra garantir la survie et le progrès des révolutions nationales⁸³.

L'idée de révolution internationale est encore tout à fait légitime dans sa pensée en 1970, un an seulement avant un changement de cap drastique⁸⁴. Enfin, outre un texte majeur écrit en 1968 et dont il sera question dans la prochaine sous-section, il apparaît nécessaire de s'attarder quelque peu sur le texte que Vallières écrit à l'occasion du congrès Front de Libération Populaire (FLP) en 1968⁸⁵. Véritable plaidoyer en faveur de la révolution armée québécoise, Vallières réitère l'objectif de la révolution québécoise : « la destruction de la société capitaliste et la construction d'une société égalitaire, juste et libre, fondée sur la pratique collective de l'autogestion à tous les niveaux⁸⁶ ». Cet objectif ne peut donc pas être atteint instantanément et nécessite une guerre de longue durée entre les forces révolutionnaires et le pouvoir en place. C'est pourquoi Vallières développe trois grandes stratégies nécessaires à la concrétisation de la révolution québécoise. La première est celle de la radicalisation et de l'agitation sociale spontanée « afin de hisser la

⁸¹ Cela est en lien direct avec l'argumentaire développé par Sean Mills dans le troisième chapitre de son ouvrage *Contester l'Empire*. Voir Sean Mills, *Contester l'empire... op.cit.*, p. 83-108.

⁸² Charles Gagnon et Pierre Vallières, « Pour un front commun multinational de libération », reproduit dans Robert Comeau, Daniel Cooper et Pierre Vallières, *FLQ : un projet... op.cit.*, p. 205-209.

⁸³ *Ibid.*, p. 205 et 208.

⁸⁴ Nous aborderons cette question dans la section quatre du présent chapitre.

⁸⁵ Pierre Vallières, « Stratégie révolutionnaire et rôle de l'avant-garde », 1968, reproduit dans Robert Comeau, Daniel Cooper et Pierre Vallières, *FLQ : un projet... op.cit.*, p. 193-204.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 193.

violence créatrice des masses au niveau d'une conscience de classe lucide, organisée et efficace⁸⁷ ». Le Québec est, selon Vallières, dans cette première phase révolutionnaire depuis 1963⁸⁸. La seconde phase survient lorsque la colère est généralisée et passe donc par l'organisation des exploités sur une vaste échelle⁸⁹. Enfin, la troisième phase, la plus dure, est celle de l'affrontement armé total entre les révolutionnaires et tous leurs ennemis⁹⁰. Cette phase s'apparente à la situation de la Palestine ou du Viet Nâm à cette époque. De plus, la mise en place de ces étapes passe par un rôle accru de l'avant-garde révolutionnaire⁹¹. On voit bien ici la continuation dans cette idée de révolution armée et du rôle de l'avant-garde qu'il entretenait déjà en 1964. La profession de foi envers la révolution est encore bien présente.

4.2.4 : Indépendance et Révolution : *un manuscrit inédit*⁹²

Que le temps passe!! Trois ans de vie en prison, j'ai peine à le croire. Trois ans de « détention préventive », qui m'ont plus appris sur l'arbitraire du système que toutes mes expériences passées. Il y aura beaucoup à écrire là-dessus, un jour.

Pierre Vallières, 1969⁹³.

À l'automne 1967, Pierre Vallières débute la rédaction d'un manuscrit qui ne sera finalement jamais publié⁹⁴. Intitulé *Indépendance et révolution*, ce texte témoigne de la

⁸⁷ *Ibid.*, p. 194-195.

⁸⁸ Depuis la création du Front de Libération du Québec.

⁸⁹ Cette étape correspond donc en l'organisation des masses en comités locaux, en comité de quartier, d'usine, d'écoles, eux-mêmes divisés en cellules ou sous forme de fédérations régionales ou de métiers. Pierre Vallières, « Stratégie révolutionnaire... *op.cit.*, p. 196

⁹⁰ *Ibid.*, p. 196-197.

⁹¹ Selon Vallières, le rôle de l'avant-garde « n'est pas de se substituer aux masses ou de leur imposer d'en haut une planification autoritaire, mais de les aider à se hisser au niveau de la conscience de l'organisation qui leur permettra d'abord de résister aux assauts de la bourgeoisie mondiale et ensuite de vaincre définitivement cette bourgeoisie, militairement, économiquement et politiquement, pour enfin jeter les bases d'une société nouvelle, égalitaire et la plus humaine possible ». *Ibid.*, p. 197.

⁹² Très souvent cité, ce manuscrit n'a jamais fait l'objet d'une étude approfondie. Il mériterait certainement qu'on s'y attarde plus exhaustivement. En raison des contraintes d'espace, nous tenterons dans cette section d'en relever, à tout le moins, les grands principes.

⁹³ Pierre Vallières, « Lettre à Raymonde Lorrain », 26 juin 1969, reproduit dans Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot, *Paroles d'un nègre blanc... op.cit.*, p. 122.

position idéologique qu'entretient le prisonnier politique lors de son incarcération et de son désir de continuer la lutte malgré les limites qui lui sont imposées. L'auteur établit d'entrée de jeu l'objectif de son livre : « Voilà pourquoi le leitmotiv de ce livre est qu'il ne peut y avoir d'indépendance véritable pour le Québec, pour les Québécois, sans révolution, et que la tâche fondamentale qui s'impose est d'organiser et de faire la révolution⁹⁵ ». Contrairement à *Nègres blancs d'Amérique* et certains autres articles écrits où il aborde très timidement et selon de grands principes théoriques la question révolutionnaire, *Indépendance et révolution* diffère en ce sens qu'il aborde concrètement les étapes de réalisations de la révolution québécoise. Vallières trace le chemin socialiste à parcourir vers la victoire. Évidemment, sa démonstration s'insère dans la continuité de ses idées développées depuis 1964-1965. Cependant, il prend la peine de clarifier le rôle des acteurs en place, ainsi que certaines stratégies nécessaires. Il identifie d'abord les forces en présence dans ce Québec de 1967. Pour lui l'impérialisme américain est la cause de tous les problèmes d'ordre politique, économique, social et culturel du Québec. Cet impérialisme américain chapeaute la grande bourgeoisie anglo-saxonne canadienne qui, à son tour et dans une moindre mesure, exploite le peuple québécois. Car comme le mentionne le félquiste, la bourgeoisie anglo-saxonne est « le porte-parole au Québec et au Canada de la bourgeoisie impérialiste américaine⁹⁶ ». À ce niveau, rien de nouveau. Vient ensuite, toujours dans le développement de Vallières, la bourgeoisie canadienne-française qui tente, de peine et de misère, d'obtenir sa part du gâteau de l'économie québécoise. Un point en commun de ces trois acteurs, l'exploitation impérialiste de la classe ouvrière

⁹⁴ Au même moment, Charles Gagnon débute la rédaction de son essai *Feu sur l'Amérique*. Pierre Vallières, *Indépendance et révolution. Manifeste politique...op.cit.*

⁹⁵ *Ibid.*, p. 17.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 37.

québécoise⁹⁷. Par opposition, la classe ouvrière, les étudiants et les jeunes sont ceux par qui la solution et la fin de l'exploitation doivent passer. « La tâche la plus urgente n'en demeure pas moins la création d'un mouvement révolutionnaire capable d'intégrer dans une action cohérente l'ensemble des travailleurs, syndiqués et non syndiqués, ainsi que les étudiants et les jeunes. C'est seulement par un tel mouvement que le capitalisme et l'impérialisme pourront être attaqués et vaincus.⁹⁸ »

Ainsi, cette petite bourgeoisie québécoise, pour maximiser ses chances de prendre le pouvoir, fait miroiter à la population, grâce à l'utilisation du nationalisme, sa volonté de donner au Québec son indépendance politique, ou comme dirait Vallières, une indépendance de valet, une indépendance de papier⁹⁹. Car selon lui, le nationalisme « est le seul moyen pour la petite bourgeoisie [canadienne-française] de survivre comme classe capitaliste¹⁰⁰ ». Néanmoins, Vallières voit dans l'indépendance juridique, tel que prôné par les partis politiques de gauche québécois et la voix électoraliste, la possibilité d'un tremplin et d'un éveil collectif de la population vers la nécessité d'une révolution socialiste. L'extrait suivant témoigne de cette idée.

Phénomène petit-bourgeois, le séparatisme québécois sème malgré lui les germes d'une révolution populaire, car la remise en question du statu quo que la petite bourgeoisie se voit forcer d'effectuer, sous la poussée de ses difficultés économiques, accélère pour les travailleurs le développement d'une conscience politique indépendante. Car cette remise en question de l'ordre constitutionnel et de tout ce qui s'y rattache pousse les travailleurs à remettre eux aussi en question non pas seulement la constitution, mais l'ensemble de leurs conditions de vie. Ils découvrent tout à coup la place qu'ils occupent dans la société capitaliste : la dernière. [...] Le nationalisme actuel de la petite bourgeoisie, contrairement au nationalisme traditionnel (incapable d'aller « au fond des choses »), favorise la lutte des classes en forçant

⁹⁷ Cette explication de la situation québécoise n'a rien de nouveau pour Vallières. Déjà en 1963, il dénonce dans la page de *Cité libre* l'impérialisme américain.

⁹⁸ Pierre Vallières, *Indépendance et révolution... op.cit.*, p. 74.

⁹⁹ *Ibid.*, p.60.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 53.

toute la collectivité québécoise à regarder la réalité en face et à faire de nouveaux choix¹⁰¹.

Néanmoins, pour survenir véritablement, l'indépendance du Québec doit être suivie d'une révolution socialiste qui changera en profondeur les principes de la société¹⁰². D'où le rôle primordial de l'avant-garde révolutionnaire. La principale tâche de cette avant-garde au Québec est de « créer une force révolutionnaire capable d'intégrer les masses à leur propre libération¹⁰³ ». Et cette force s'emploiera à faire avancer la cause de la révolution. La thèse et le titre de ce manifeste politique témoignent clairement de l'orientation idéologique de Vallières. L'indépendance politique précèdera certainement la révolution, qui une fois lancée, permettra au Québec de s'émanciper véritablement. Il ne peut être plus clair à ce sujet : « ce qu'il nous faut, c'est une indépendance socialiste et anti-impérialiste, une indépendance qui soit en même temps une révolution globale. Aucune forme d'indépendance politique, si elle ne résulte pas d'une révolution populaire, ne pourra procurer à la nation québécoise les moyens de s'autodéterminer comme elle y aspire¹⁰⁴ ».

Cette révolution doit nécessairement, pour que le projet aboutisse, supprimer la propriété privée des moyens de production et l'économie de marché qui supprime les capitalistes et les capitaux¹⁰⁵. Car, pour Vallières, la révolution doit engendrer des changements sociétaux fondamentaux. La section centrale du manuscrit est donc consacrée plus spécifiquement aux changements structurels que l'indépendance socialiste réalisée par la classe ouvrière permettrait d'engendrer. Il aborde notamment les questions

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 49-50.

¹⁰² On observe encore une fois ici une continuité dans son discours. Cette idée d'indépendance politique suivie d'une révolution socialiste est bien présente chez Vallières depuis 1965.

¹⁰³ Pierre Vallières, *Indépendance et révolution... op.cit.*, p. 69.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 83.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 99.

d'indépendance économique, de nationalisation, d'industrialisation, de régionalisation, d'autogestion ouvrière, d'humanisation du travail, d'abolition du système de prix et des catégories marchandes, de planification du dépérissement de l'État, d'éducation permanente, d'administration de la justice, des services publics et de la liberté de presses et de paroles¹⁰⁶. Tous ces changements visent essentiellement à « désaliéner, libérer [et] humaniser l'homme¹⁰⁷ ». Ils permettront, à terme, l'élaboration d'une société plus équitable. Évidemment, il est impossible d'aborder ici chacun de ces éléments individuellement¹⁰⁸. Le choix est fait de porter notre attention sur la troisième partie du manuscrit qui aborde les moyens à prendre pour réaliser la révolution.

Dans son argumentaire, Vallières développe un schème en trois étapes menant à la réussite de la révolution armée. La première phase consiste en la préparation politique, la reconnaissance du terrain, la radicalisation de l'agitation sociale, l'infiltration et la formation des cadres¹⁰⁹. Elle est la plus longue de toutes et elle s'accompagne d'échecs et de recommencements. Comme le mentionne l'auteur, il faut « beaucoup de temps, d'efforts et d'épreuves [...] car le savoir révolutionnaire, pas plus que la révolution elle-même, ne peut s'importer. Ce n'est qu'après des années de sacrifices qu'on peut prendre conscience des conditions spécifiques de la guerre révolutionnaire dans son pays¹¹⁰ ». Il ne s'agit donc pas d'engager des actions décisives contre l'ordre établi, mais de préparer l'insurrection par l'organisation de la violence. Le Québec en est encore, lors de la rédaction de ce texte par Vallières, à l'élaboration de cette première étape. Une fois cette

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 79-150.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 142.

¹⁰⁸ Les contraintes d'espace obligent ici certains choix. Il a été décidé de consacrer nos explications aux moyens à prendre pour la réalisation de la révolution dans l'argumentaire de Vallières. Une étude plus approfondie sur ces questions de changements structuraux fondamentaux reste encore à faire.

¹⁰⁹ Pierre Vallières, *Indépendance et révolution... op.cit.*, p. 171.

¹¹⁰ *Ibid.*

préparation politique des masses faite, la deuxième phase de la lutte armée peut débiter. Il s'agit de l'intégration consciente des masses au processus de mobilisation et d'organisation à grande échelle¹¹¹. « Cette deuxième phase de la lutte armée, préparation directe à l'insurrection, ne peut être menée à bonne fin qu'au moment où les contradictions et les conflits latents de la société ont atteint le niveau d'une crise générale aiguë, sous la pression notamment de l'action du mouvement révolutionnaire pour radicaliser l'agitation sociale des masses et aggraver, par la violence organisée, l'instabilité économique et politique.¹¹² » Ainsi, les masses ne s'intégreront à la lutte qu'une fois qu'elles comprendront que leur meilleure chance réside dans la révolution, qu'elles seules peuvent engendrer. Cette phase se caractérise donc par la multiplication des comités populaires, par la préparation directe à l'insurrection, et par la formation des premiers détachements d'une armée régulière. Elle est encore dominée par l'action politique. Une fois toutes ces conditions réalisées, la phase trois de la lutte armée peut se mettre en marche, c'est-à-dire l'insurrection armée. Elle est l'étape ultime et ne peut être déclenchée qu'au moment où :

La formation idéologique des membres de l'organisation révolutionnaire est complétée, où les masses sont en mesure de s'intégrer consciemment à la lutte armée et sont déjà suffisamment organisées pour que le soulèvement ne soit pas anarchique, où la bourgeoisie se trouve complètement désorganisée par la généralisation de la crise économique-politique, où enfin le mouvement révolutionnaire peut profiter au maximum du désarroi de la classe dirigeante pour l'abattre¹¹³.

On comprend donc que des conditions idéales doivent être réunies. Ce qui commence par une insurrection peut se transformer en guerre civile ou en guerre anti-impérialiste longue et pénible. Vallières émet finalement une opinion intéressante et

¹¹¹ *Ibid.*, p. 195.

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ *Ibid.*, p. 201.

révélatrice. Il mentionne que la lutte armée se développera au Québec sur une base de classes et aboutira en une guerre impériale. Il ajoute que « cette lutte se déroulera dans un Québec juridiquement (formellement) souverain associé économiquement au Canada anglais et aux États-Unis¹¹⁴. Il conçoit donc que l'indépendance politique du Québec se réalisera dans les prochaines années, et ce, bien avant la révolution socialiste. Bien que cette idée serve très bien son propos, il est clair que Vallières s'inspire directement du contexte de l'époque pour soumettre cette hypothèse.

Bref, il est possible de constater, à travers ce très bref survol de la production textuelle de Pierre Vallières durant son incarcération, que l'engagement idéologique du révolutionnaire est encore intact et que le modèle théorique qu'il élabore depuis le début des années 1960 est encore justifié pour lui en 1968-1969. La prochaine section permettra d'envisager progressivement le passage de l'auteur vers la voie démocratique en 1971, et d'émettre quelques hypothèses justifiant cet abandon de la lutte armée comme modèle théorique et pratique.

4.3 : Une expérience qui laisse des traces

À vrai dire, c'est moins le silence que l'isolement qui donne au prisonnier condamné au trou l'impression de sombrer dans le néant. Soudain, le temps s'arrête. La terre cesse de tourner, les hommes d'exister. Rien, nulle part, n'a de voix, de visage. Vous êtes seul, affreusement seul. Et l'angoisse a toute liberté de déferler. Toute liberté pour vous torturer, vous faire paniquer ou vous rendre fous.

Pierre Vallières¹¹⁵

L'auteur de *Nègres blancs d'Amérique* choisit, en 1971, la voie démocratique et s'aligne derrière le Parti Québécois de René Lévesque. Il renonce au terrorisme, car il « en vient à ne plus croire que le terrorisme puisse contribuer à l'avènement du

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 202.

¹¹⁵ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 21.

socialisme et de l'indépendance¹¹⁶ ». La présente section vise à comprendre et analyser les raisons qui justifient et expliquent cette transition. Pour ce faire, nous émettons plusieurs hypothèses qui correspondent à chacune des sous-sections ci-dessous mentionnées. Il sera donc démontré que la vie en captivité, le déroulement de la crise d'Octobre, le procès des Cinq, et la vie en clandestinité sont des éléments qui nourrissent la désillusion et la remise en question chez Pierre Vallières, et qui expliquent, jusqu'à un certain point, le choix de l'auteur de rompre avec le terrorisme¹¹⁷.

4.3.1 : La vie en captivité

Libéré provisoirement et sous condition le 26 mai 1970, Pierre Vallières ne profitera au final que d'un peu plus de quatre mois de liberté, puisqu'il est de nouveau arrêté le matin du 16 octobre 1970¹¹⁸. Ayant traité de cette question précédemment, il importe surtout de comprendre les raisons qui poussent Vallières à renoncer à la lutte armée en 1971. Nous avançons ici une première hypothèse selon laquelle le long séjour entre quatre murs de Pierre Vallières entre 1966 et 1971 est un des éléments qui va influencer une remise en question, et ultimement, le renoncement officiel à la lutte armée.

À sa sortie de prison, Vallières est accueilli en véritable héros de la révolution par ses proches collaborateurs et amis. Ce qui peut paraître surprenant, c'est que l'ancien

¹¹⁶ Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot, *Paroles... op.cit.*, p. 140.

¹¹⁷ Jacques Jourdain, dans son mémoire de maîtrise, identifie trois éléments contextuels qui justifient le passage de Vallières vers la voie démocratique. Selon lui, la crise interne au sein du Parti Québécois qui incita les dirigeants du parti de réaffirmer le contenu social du projet souverainiste, la publication de manifestes clamant la nécessité du socialisme par les centrales syndicales, et enfin, les nombreuses publications marxistes-léninistes et la multiplication des groupuscules d'extrême gauche qui prônent alors l'indépendance du Québec, constituent les trois éléments justifiant la rupture de Vallières avec le FLQ et son alignement derrière le Parti Québécois. Loin de nous l'idée de remettre en cause cette interprétation contextuelle, mais il nous apparaît nécessaire d'ajouter quatre éléments plus personnels qui ajoutent certainement à l'interprétation de Jourdain qui demeure incomplète. Ainsi, un portrait plus englobant pourra être dressé et permettra de comprendre plus clairement le processus décisionnel de Vallières. Voir Jacques Jourdain, « De *Cité libre* à l'*Urgence de choisir...* op.cit., p. 59.

¹¹⁸ Il est arrêté dans la foulée de l'instauration de la *Loi des mesures de guerre* par le gouvernement de Pierre Elliott Trudeau. Lui et plus de 500 autres personnes seront arrêtés dans les heures et les jours suivants. Voir Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 207.

prisonnier ne retourne pas immédiatement sur la place publique pour prendre part au débat et à la lutte militante. Bien au contraire, il se contente « de savourer [sa] liberté sans faire d'éclats, refusant les sollicitations nombreuses et insistantes à [s]'engager immédiatement dans une discussion en profondeur sur l'avenir du F.L.Q.¹¹⁹ ». Plus encore, il en profite pour méditer et « se laisser mener quelque temps par [la] liberté¹²⁰ ». Bien qu'il ait peut-être un peu tendance à surestimer son importance dans le récit qu'il fait des événements en 1985, Vallières témoigne de son été 1970.

Quitte à donner l'impression de « trahir la Cause » et à décevoir les militants qui se voulaient les « agents historiques du changement », je décidai de consacrer au moins tout l'été à la méditation et à la réflexion. Je ne voulais pas seulement penser à l'avenir du F.L.Q., j'avais besoin aussi de me libérer psychologiquement et mentalement de l'armure invisible dont je m'étais recouvert en prison pour défier quotidiennement la souffrance et l'absurde. Je devais apprendre à décuirasser mon être pour accueillir authentiquement les autres... et m'accueillir moi-même¹²¹.

Si le ton nostalgique teinté d'un jugement critique est perceptible dans l'essai réalisé presque 15 ans après les événements, on peut tout de même y déceler la volonté de faire le point sur sa situation. On remarque qu'un long processus de réflexion est amorcé depuis plusieurs mois déjà. Le rôle de l'avant-garde change dans sa conception et il devient clair qu'elle doit émaner du mouvement ouvrier¹²². Plus encore, il relate clairement les réserves qu'il entretient envers la lutte armée et le FLQ dans son récit de 1985 et qui témoigne de son séjour en prison¹²³.

¹¹⁹ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 175.

¹²⁰ *Ibid.*

¹²¹ *Ibid.*, p. 176.

¹²² Ivan Carel, « Vallières, Gagnon et la violence politique : entre idéalisme et matérialisme », dans Ivan Carel, Robert Comeau et Jean-Philippe Warren, *Violences politiques. Europe et Amériques 1960-1979*, Montréal, Lux éditeur, 2013, p. 62.

¹²³ Évidemment, il faut analyser les réserves qu'il émet avec prudence, mais il y a fort à parier que ces sentiments et ces réflexions lui sont, à un moment ou un autre, passés par la tête.

Si souvent en prison une voix m'avait chuchoté que l'espérance des années soixante rimait avec illusion! « Maîtres chez nous », « souveraineté », « indépendance », « révolution » : des mots, seulement des mots? Soumis et silencieux de génération en génération, les Québécois francophones n'étaient-ils pas voués par la force des choses à disparaître un jour ou l'autre dans leur propre silence? [...] Que pouvaient faire quelques bombes et manifestes par-ci par-là pour changer le cours de l'histoire¹²⁴?

Sa sortie de prison lui permet également de prendre le pouls de la société québécoise de l'époque. Bien qu'il fût en mesure de suivre l'actualité de la prison, rien ne se compare à la prise d'information sur le terrain. Il réalise rapidement que cette société a bien évolué depuis 1966, comme le démontre l'extrait suivant :

L'importance considérable prise par l'argent, la consommation et le confort dans la société québécoise me fit prendre conscience de l'embourgeoisement rapide de nombre de mes amis qui, au début des années soixante, manifestaient pour le socialisme, l'indépendance et la révolution. Ils étaient devenus pour la plupart, en quelques années à peine, des professionnels prospères, modérément nationalistes (plutôt péquistes que libéraux), plus attentifs à la qualité de leur niveau de vie et au maintien des avantages matériels qu'ils tiraient de leur adhésion au système de production qu'au projet d'émancipation véhiculé par les indépendantistes « pures et dures » de la première heure¹²⁵.

On comprend donc la réflexion entreprise par Vallières à la fin de son emprisonnement. Non seulement le poids des années d'incarcération est déterminant dans son processus de réflexion, mais également, les constats qu'il fait en retrouvant sa liberté. Officiellement, il adhère toujours au projet révolutionnaire, à la lutte armée et au FLQ¹²⁶. Il pose néanmoins les jalons d'une remise en question plus profonde de son idéal¹²⁷.

¹²⁴ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau...op.cit.*, p. 176-177.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 193-194.

¹²⁶ « Certes, je continuais d'appartenir au F.L.Q. et, en conférence de presse, j'avais clairement réaffirmé mon option révolutionnaire. Mais tout en demeurant fidèle aux exigences radicales de mon engagement, j'avais besoin d'un temps d'arrêt suffisant pour me retrouver. » Voir Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 177.

¹²⁷ Pierre Vallières adhère encore, à cette époque, aux idéaux révolutionnaires et à la lutte armée. Il est cependant important d'insister sur le commencement de sa remise en question. Il serait absurde d'identifier une date précise où il aurait soudainement changé son fusil d'épaule. Les changements de mentalités s'opèrent beaucoup plus lentement et nécessitent un processus de réflexion. À l'instar de son passage du personnalisme chrétien au socialisme au début des années 1960, l'abandon de la nécessité de la lutte armée

4.3.2 : *La crise d'Octobre*

Si la période d'incarcération et de libération a une grande influence sur Vallières, nul doute que les événements d'octobre 1970 viennent ajouter à l'autocritique de son idéal¹²⁸. Le temps du spontanéisme felquiste était révolu. Il fallait « pour espérer agir efficacement, se donner les moyens et surtout le temps de mettre en place une organisation large et populaire¹²⁹ », sans quoi le FLQ était voué à l'échec. Les événements d'octobre lui donneront finalement raison. Comme deuxième hypothèse, nous avançons que la crise lui permet de constater plusieurs aspects fondamentalement déficients de la lutte et du mouvement. D'abord, que l'intervention fédérale fut soutenue par l'opinion publique, car « personne n'était descendu dans la rue pour protester contre l'occupation militaire du Québec¹³⁰ ». Ensuite, la mort de Pierre Laporte marque un tournant dans le mouvement felquiste : « Rien ne serait plus jamais comme avant¹³¹ ». Enfin, l'ampleur des événements était difficilement explicable dans l'immédiat. « Je n'arrivais pas à expliquer les Événements d'octobre 1970. Je ne comprenais pas l'appui populaire à Trudeau, Bourassa, Drapeau. Je ne savais plus si je devais être fier ou honteux d'être québécois [sic.]¹³² ». Selon ses dires, il n'avait jamais été aussi triste depuis le milieu des années 1950. Pour lui, l'humiliation subie par le peuple québécois est sans nom et le cynisme politique qui s'en suit est inconcevable.

comme idée ne se fera pas du jour au lendemain. Les prochaines sections permettront d'en apprendre davantage sur cette question.

¹²⁸ « Je sors de prison profondément écœuré et révolté. Révolté par l'électrochoc imposé au Québec par les stratèges du gouvernement central. Écœuré par la soumission des Québécois à cette agression inqualifiable. Où se loge donc la fierté de la nation? Sommes-nous même une nation? » Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 222.

¹²⁹ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 177.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 226.

¹³¹ *Ibid.*

¹³² *Ibid.*, p. 225.

Le cynisme des autorités (en particulier celui du gouvernement Trudeau) et la pusillanimité de la plupart des groupes sociaux me soulèvent le cœur. J'aimerais que le F.L.Q. – ou un autre mouvement – soit assez fort pour venger l'humiliation sans précédent que vient de subir le Québec. Mais hélas, le F.L.Q. n'existe plus que sur le papier, et aucun autre groupement révolutionnaire n'est en mesure de riposter au coup de force fédéral. Il ne me reste qu'à digérer mon amertume en silence¹³³.

Il identifie d'ailleurs les événements d'octobre comme un point tournant de l'histoire québécoise. Pour lui, l'élection du 29 avril 1970 et la crise de l'automne a fait en sorte de placer le gouvernement du Québec sous la tutelle d'Ottawa. Il est « totalement paralysé dans son fonctionnement par la volonté farouche du pouvoir central d'éviter à l'avenir la répétition du scénario de la révolution tranquille¹³⁴ ». Vallières adhère d'ailleurs un peu plus tard à cette idée selon laquelle le FLQ aura grandement nui à l'avancement du mouvement souverainiste québécois¹³⁵. Ce fut certainement un pas en arrière et un argument de plus qui s'ajoute à l'autocritique idéologique construite par Vallières. Il ne fait aucun doute que la rupture avec la lutte armée était inévitable en raison du contexte de moins en moins propice à cette stratégie et à un soulèvement populaire, condition *sine qua non* à la révolution socialiste. Il dira d'ailleurs en 1984 à propos des événements d'octobre et de l'instauration de la *Loi des mesures de guerre* : « Je me sens comme un être floué par les événements et par l'histoire¹³⁶ ».

¹³³ *Ibid.*, p. 223.

¹³⁴ Pierre Vallières, *L'urgence de choisir... op.cit.*, p. 19.

¹³⁵ « En ce sens, la Crise d'octobre allait peut-être marquer le commencement de la fin pour le nationalisme québécois (du moins sous sa forme indépendantiste et révolutionnaire). » Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 195.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 223.

4.3.3 : Le procès des Cinq

Me voilà donc de retour en prison, après quatre mois de liberté provisoire. Le crime qu'on me, qu'on nous reproche, cette fois, je l'ignore totalement. La police se contente de nous dire : « mesures de guerre », « libertés suspendues », « pas d'avocats », « directives d'Ottawa », « insurrection »...

Pierre Vallières¹³⁷

C'est du 8 janvier au 11 février 1971 que se déroule le procès que l'on connaît aujourd'hui sous le vocable « Le Procès des Cinq¹³⁸ ». Véritable pièce de théâtre politique, ce procès vise à juger pour conspiration séditeuse Michel Chartrand, Pierre Vallières, Charles Gagnon, Robert Lemieux et Jacques Larue-Langlois. L'auteur de *Nègres blancs d'Amérique* n'en est évidemment pas à son premier procès-spectacle, lui qui en 1968 se voyait inculpé d'une peine d'emprisonnement à perpétuité pour ses idées politiques¹³⁹.

En faisant un procès à cinq intellectuels, le gouvernement croit se donner la tâche facile : en capturant ces boucs émissaires, il peut prétendre avoir frappé au cœur du mouvement terroriste et avoir décapité le réseau felquiste, tout en claironnant que le FLQ est d'abord un groupe mené par des rêveurs, des idéalistes, des vendeurs de mirages qui ont trop lu les livres de Marx et de Lénine. Le résultat est cependant contraire aux attentes¹⁴⁰.

Les répercussions de ce procès sont plus subtiles dans le processus de la réflexion de Vallières. Il représente l'aboutissement, en théorie du moins puisqu'il ne sera libéré que le 24 juin suivant, de sa longue détention préventive qui s'éternise depuis octobre de

¹³⁷ *Ibid.*, p. 207.

¹³⁸ Pour plus d'informations sur le déroulement du procès, voir Chartrand, Vallières, Gagnon, Lemieux, Larue-Langlois, *Le Procès des Cinq*, Montréal, Lux éditeur, 2010 (1971), 139 p.

¹³⁹ Jean-Philippe Warren nous éclaire grandement sur cette question dans son essai sur les prisonniers politiques au Québec. « Dans les années 1960, les tribunaux éprouvent une grande difficulté à envisager l'innocence d'un militant indépendantiste et socialiste, même quand des faits irrécusables le disculpent, parce que ses mobiles politiques le rendent d'emblée coupable aux yeux des magistrats. Cela explique que les détenus felquistes sont accusés non seulement des crimes qu'ils auraient commis mais aussi de ceux qu'ils pourraient être tentés de commettre dans l'avenir. » Plus encore, l'auteur mentionne que Vallières et Gagnon auront été victimes de toutes les différentes facettes de procès politique développées par Theodore L. Becker. Pour plus de précisions sur ce sujet, voir Jean-Philippe Warren, *Les prisonniers politiques au Québec... op.cit.*, p. 134-137.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 169.

l'année précédente. Enfin, il fait l'expérience concrète du système judiciaire qu'il rejette et nie depuis plusieurs années déjà.

Tous les Québécois savent qu'il n'y a rien à attendre de la « justice » québécoise qui est aussi corrompue que la mafia gouvernementale dont elle est issue. L'appareil judiciaire n'est qu'un paravent pour l'injustice, la discrimination et la répression¹⁴¹.

Cette expérience le conduira, à l'automne suivant, à opter de nouveau pour la clandestinité. Comme le mentionne Jean-Philippe Warren, Pierre Vallières choisit cette voie parce qu'il croit que la voie légale est sans issue et « qu'il faut briser les illusions démocratiques des citoyens québécois¹⁴² ». On comprend alors tout l'impact de ce procès dans sa réflexion et qui constitue la troisième hypothèse avancée pour comprendre sa future rupture avec le terrorisme. Il adhère encore, officiellement du moins, à la lutte armée au début du mois de septembre 1971. Rapidement, cette idée s'envole lorsqu'il prend connaissance de l'état réel du Front de libération du Québec. Les suites de la crise d'Octobre se font grandement sentir. Le mouvement est isolé, à court de ressources, désorganisé et sans grande orientation.

4.3.4 : La vie en clandestinité

Les trois sections précédentes expliquent certainement le passage de Vallières vers la voie démocratique. C'est cependant la courte période suivant sa libération, qu'il passe dans la clandestinité, qui consolide plus concrètement sa réflexion amorcée depuis plusieurs mois. Libéré le 24 juin 1971, Pierre Vallières passe quelque temps chez sa copine Raymonde Lorrain, mais rapidement le couple est dans un cul-de-sac. Cette dernière part en France et Vallières omet de se présenter en cour le 7 septembre 1971. Il

¹⁴¹ Pierre Vallières, « Communiqué. Pierre Vallières dans la clandestinité », APLQ, no 27, septembre 1971, reproduit dans Jean-Philippe Warren, *Les prisonniers politiques au Québec... op.cit.*, p. 189.

¹⁴² *Ibid.*, p. 190.

opte de nouveau à ce moment pour la clandestinité¹⁴³. C'est lors de ces quelques semaines qu'il rédige son essai *L'urgence de choisir*¹⁴⁴. Une chose est claire : le réseau felquiste est désorganisé au plus haut point. Plus encore, l'inexpérience des militants et le faible approvisionnement ajoutent à ce constat d'échec¹⁴⁵. Il le mentionne clairement dans une lettre à Raymonde Lorraine le 7 décembre 1971. Il explique : « [s]i je n'étais pas passé à la clandestinité, je n'aurais encore rien compris¹⁴⁶ ».

Pierre Vallières sort profondément choqué de son expérience carcérale. Le récit qu'il fait de cette période dans *Les héritiers de Papineau* est assez représentatif du découragement généralisé au sein du FLQ. Néanmoins, Vallières n'a toujours pas fait officiellement une croix sur l'organisation terroriste.

 Lourdement handicapé par « l'exécution » de Pierre Laporte, la répression et l'infiltration policière, le F.L.Q. refusait cependant de mourir. Deux ou trois cellules tentaient à Montréal de réorganiser le mouvement en tenant compte des leçons d'octobre 1970. Ayant pris contact avec ces cellules, je décidais en septembre 1971 d'entrer à nouveau dans la clandestinité. Mon intention n'était pas, comme le croyaient les policiers chargés de la lutte antiterroriste, de préparer un « grand coup » pour l'automne, mais au contraire d'amener le F.L.Q. à revoir en profondeur ses méthodes d'action¹⁴⁷.

Il habite donc de septembre à janvier, sous un faux nom, dans un appartement du quartier Hochelaga-Maisonneuve à Montréal en compagnie d'un ami et sa copine. C'est durant cette période qu'il remet plus sérieusement en question le modèle idéologique felquiste et sa propre pensée sur les questions de lutte armée, de révolution et de terrorisme.

¹⁴³ Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot, *Paroles d'un nègre blanc... op.cit.*, p. 140.

¹⁴⁴ Selon ce qu'il mentionne dans son essai de 1984, il passe les mois de septembre 1971 à janvier 1972 dans la clandestinité.

¹⁴⁵ Société Radio-Canada, *Format 30*, « Pierre Vallières retrouve la liberté », 27 min, 09 sec. [enregistrement vidéo], sur le site de *Radio-Canada*, consulté le 1^{er} mars 2018, http://archives.radio-canada.ca/guerres_conflits/desordres_civils/clips/12752/.

¹⁴⁶ Pierre Vallières, « Lettre à Raymonde Lorrain », le 7 décembre 1971, reproduit dans Jacques Jourdain et Mélanie Mailhot, *Paroles d'un nègre blanc... op.cit.*, p. 143

¹⁴⁷ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 226-227.

Là eurent lieu de fréquentes et profondes discussions sur le F.L.Q., le Parti québécois, la situation politique et sociale d'ensemble, le tiers-mondisme, la révolution culturelle des jeunes et des femmes, les valeurs nouvelles véhiculées par la musique et le cinéma, etc. Cela me permit de faire mon autocritique sur la base d'une remise en question globale du felquisme et d'une étude non émotive de la conjoncture¹⁴⁸.

Il comprend alors que l'agitation armée survenue au Québec n'a rien à voir avec la lutte armée d'un mouvement révolutionnaire¹⁴⁹. Plus encore, le nombre restreint de felquistes, la désorganisation du mouvement, le manque de moyens techniques et financiers, en plus d'un contexte post octobre 1970 très peu propice à une relance des cellules terroristes, fait dire à Vallières que le FLQ n'a plus de raison d'exister¹⁵⁰. Il ne ferait que nuire à la lutte des Québécois vers leur indépendance. Bref, comme il le mentionne dans sa lettre à Raymonde Lorrain en décembre 1971 : « je renonce pour de bon au felquisme (et au gauchisme) pour remettre les pieds sur terre¹⁵¹ ». La rupture était alors complète.

Cette troisième section du chapitre aura permis d'établir plusieurs éléments fondamentaux. Outre le contexte québécois de l'époque qui justifie certainement la rupture de Vallières avec le radicalisme felquiste, outre le contexte politique, très bien démontré dans le mémoire de maîtrise de Jacques Jourdain, de plus en plus favorable à l'alignement de l'ancien prisonnier derrière le Parti Québécois, outre l'épuisement de la lutte, les quatre hypothèses développées permettent de mieux saisir la portée des éléments qui influencent Pierre Vallières à rompre avec le FLQ.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 227.

¹⁴⁹ Pierre Vallières, *L'urgence de choisir...* *op.cit.*, p. 113.

¹⁵⁰ Société Radio-Canada, *Format 30*, « Pierre Vallières retrouve la liberté »... *op.cit.*

¹⁵¹ Pierre Vallières, « Lettre à Raymonde Lorrain », 7 décembre 1971... *op.cit.*, p. 142.

4.4 : *L'urgence de choisir* : Vallières rompt avec le terrorisme

Ni l'indépendance ni le socialisme ne peuvent se conquérir par la voie électorale. Bien sûr, il est entendu ici par indépendance autre chose qu'une souveraineté de papier comme celle que nous promet René Lévesque, appuyé en cela par la petite bourgeoisie parasitaire du Québec qui n'aspire qu'à gérer, à la place des Anglais, les intérêts de l'impérialisme américain au Québec.

Pierre Vallières¹⁵²

Cette dernière section s'oriente uniquement autour de l'essai que Vallières écrit en 1971. C'est dans cet essai que l'auteur rompt définitivement avec la lutte armée et produit une autocritique de ses idées. Il s'aligne alors derrière le Parti Québécois et la voie démocratique. Il y explique ses choix, ses motivations et plusieurs décisions prises quant à l'évolution de sa pensée politique et de ses orientations idéologiques. Nous analyserons ainsi l'essai afin de faire ressortir les principaux éléments qui justifient ses choix et qui expliquent les changements drastiques qui s'opèrent dans sa pensée.

4.4.1 : *Vers la voie légale et démocratique*

La citation de Vallières reproduite en introduction de cette section permet de comprendre concrètement l'évolution de sa pensée. On observe de façon évidente le retournement de situation qui s'opère dans sa pensée. Lui qui mentionne en 1967 que la petite bourgeoisie du Québec ne peut au mieux soutirer une pseudo-indépendance, ou une indépendance de papier, adhère plus ou moins complètement aux propositions faites par le Parti Québécois à la fin 1971¹⁵³. Il renonce donc au terrorisme, aux méthodes clandestines et à la violence pour embrasser la voie légale et démocratique. Évidemment, Vallières n'en est pas, et ne sera pas, à son premier et dernier revirement idéologique. On

¹⁵² C'est l'opinion qu'émettait Pierre Vallières dans un texte écrit en prison en 1967. Pierre Vallières, « Stratégie révolutionnaire et rôle de l'avant-garde... *op.cit.*, p. 193-194.

¹⁵³ Pierre Vallières, « Cuba révolutionnaire », *Parti pris*... *op.cit.*, p. 24.

a qu'à penser à son passage vers le socialisme au début des années 1960 ou à son retour à la religion dans les années 1980. Néanmoins, ce choix est le résultat d'une longue réflexion, débutée lors de son incarcération et expliquée plus longuement dans la section précédente, jumelée à un contexte suicidaire pour le FLQ et favorable à la voie démocratique, et qui permet de comprendre la décision de Pierre Vallières de s'aligner derrière le Parti Québécois de René Lévesque à la fin de 1971.

Au Québec, il ne fait aucun doute que l'agitation armée n'a rien à voir avec la lutte armée qui est une lutte de masse. Le F.L.Q. a fait de l'agitation armée, il ne s'est jamais engagé dans une lutte armée, parce qu'au Québec la lutte de masse peut emprunter le processus électoral normal et l'emprunte effectivement. Elle ne peut emprunter à la fois le processus électoral et celui de la lutte armée, car la lutte de masse ne saurait être bicéphale et bistratégique sans se nier elle-même. Dans les faits, lutte armée des masses et lutte électorale des masses ne peuvent donc coexister¹⁵⁴.

Sur ce dernier point, l'idée de Vallières n'a pas changé. Il a toujours cru que les deux types de luttes ne pouvaient coexister. Néanmoins, l'avant-garde, qui visait à ouvrir les yeux de la population pour qu'elle prenne conscience de cette exploitation et la violence, était son véhicule. Désormais, Vallières adhère plutôt à la thèse selon laquelle la violence n'est plus envisageable, à court terme du moins, étant donné que la situation politique au Québec est loin d'être prérévolutionnaire¹⁵⁵. Plus encore, la lutte armée redeviendra nécessaire seulement si le contexte évolue radicalement.

La lutte de masse ne s'engagera dans un autre processus que si la situation est radicalement modifiée par, disons, la mise hors-la-loi du Parti Québécois, l'établissement de la censure, l'occupation militaire permanente, la répression sans pitié des syndicats et de toutes les forces d'opposition; bref, par la suppression du processus électoral actuel ou

¹⁵⁴ Pierre Vallières, *L'urgence de choisir... op.cit.*, p. 113.

¹⁵⁵ « L'erreur subjective et politique du FLQ, entretenue et cultivée d'ailleurs par le pouvoir et les médias d'information, est de croire une espèce de « foyer » révolutionnaire qui libérera le peuple par la contagion de ses idées et de ses actions, par la propagation spontanée de ses tactiques, par l'irradiation microbienne de ses « cellules » sur les tissus sociaux de la population, tout cela par le simple effet politico-magique de sa violence, de son courage, de sa générosité et de ses bonnes intentions ». Cette phrase démontre parfaitement le revirement idéologique que fait Vallières en 1971, lui qui prône l'idée d'une avant-garde révolutionnaire depuis 1964. *Ibid.*, p. 108-113.

encore par une limitation considérable de son fonctionnement
« normal »¹⁵⁶.

Ce rejet de la lutte armée devient donc nécessaire dans sa conception de l'émancipation du Québec. Les conditions objectives ne permettent pas le développement d'une telle lutte dans la conjoncture de l'époque. La stratégie électorale et légale devient donc pour lui la stratégie à privilégier. Les Québécois ont passé le stade de l'agitation, ils doivent désormais s'organiser politiquement¹⁵⁷. Il en va de la survie du peuple québécois pour Vallières.

4.4.2 : L'alignement derrière la seule force politique du mouvement indépendantiste

Bien que le rejet de la violence armée par Vallières constitue un changement important, il est encore plus surprenant de le voir adhérer au Parti Québécois qu'il qualifie depuis ses tout débuts de parti petit-bourgeois¹⁵⁸. Qu'est-ce qui justifie cet autre revirement de situation? La réponse se trouve dans son autocritique. « Mon appui au Parti Québécois ne procède pas d'un choix abstrait et théorique, mais d'une analyse des conditions, des relations d'exploitation et du rapport de forces qu'impose à la collectivité québécoise dans son ensemble le mode de production impérialiste¹⁵⁹ ». Plus encore, elle procède de l'idée selon laquelle la voie démocratique devient nécessaire pour le peuple québécois, spécialement après les événements d'octobre 1970. Il convient également pour lui de justifier ce choix par une vision à plus long terme.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 114.

¹⁵⁷ Jacques Jourdain, « De Cité libre à L'urgence de choisir... *op.cit.*, p. 70.

¹⁵⁸ Ce sera d'ailleurs une des raisons qui mène au divorce idéologique entre lui et Charles Gagnon. Lorsque Pierre Vallières met sur papier ses nouvelles orientations, une rupture bien définie se dessine. L'un favorise désormais la voie démocratique et l'autre l'orientation marxiste-léniniste. Pourtant compagnons depuis plusieurs années, les deux révolutionnaires décident plutôt de rester fidèles à leurs convictions, et ce, peu importe la situation. L'article d'Ivan Carel est à ce sujet très révélateur. La conception même du socialisme est à la base de cette divergence d'opinions. Vallières avait une vision idéaliste, tandis que Gagnon était beaucoup plus matérialiste. Voir Ivan Carel, « Vallières, Gagnon et la violence politique : entre idéalisme et matérialisme... », *op.cit.*, p. 51-72.

¹⁵⁹ Pierre Vallières, *L'urgence de choisir... op.cit.*, p. 8.

Lui seul réussit [en parlant du PQ], dans la situation présente, à enclencher par son combat de tous les jours un processus plus général et à long terme. Lui seul mène les masses québécoises vers un objectif précis, l'indépendance. Enfin, lui seul possède la crédibilité voulue pour mobiliser les masses dans la poursuite de cet objectif et les intégrer ainsi, de plus en plus consciemment, au processus révolutionnaire dans lequel s'inscrit son action politique¹⁶⁰.

Pour Vallières, la force du PQ réside dans le fait qu'il offre des solutions politiques adaptées au niveau réel de la conscience des masses québécoise, en plus de ne pas refuser de radicaliser ses positions si la situation le nécessite¹⁶¹. Enfin, le PQ favorise le développement de la conscience politique des masses. L'idéologie du parti souverainiste est d'ailleurs pour Vallières assez remarquable, car elle s'élabore « sur la base de la pratique globale de l'ensemble de ceux qui participent, à quelque niveau que ce soit, à la lutte de libération plutôt que de la pratique limitée d'un groupe en particulier¹⁶² ». On peut certainement taxer Vallières ici de romantisme, puisque les principes qu'il développe en 1971 s'inscrivent dans un contexte de refonte au Parti Québécois. Comme le mentionne Jacques Jourdain : « [i]l y avait donc une vie au PQ; il y avait un mouvement, animé par une gauche qui occupait tout l'espace que les statuts du parti lui réservaient. Et le dynamisme qui se dégageait de ce mouvement avait tout pour plaire à Vallières¹⁶³ ». Malheureusement pour Vallières, cette lune de miel ne dure que quelques mois, lui qui claque la porte du PQ en 1974. Reste qu'au moment d'écrire *L'urgence de choisir*, le PQ constitue pour Vallières « l'avant-garde de la lutte de libération des Québécois¹⁶⁴ ».

De plus, l'adhésion publique de Vallières au Parti Québécois ne devait pas faire l'unanimité. L'association entre le FLQ et le Parti Québécois devenait une arme très

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 84.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 94.

¹⁶² *Ibid.*, p. 97.

¹⁶³ Jacques Jourdain, « De Cité à libre à L'urgence de choisir... *op.cit.*, p. 63.

¹⁶⁴ Pierre Vallières, *L'urgence de choisir... op.cit.*, p. 102.

intéressante pour l'adversaire fédéraliste. C'est cependant un discours bien différent que dépeint Vallières en 1985. Il aurait rencontré Lévesque en 1972 et ce dernier lui aurait même suggéré de devenir candidat pour le PQ¹⁶⁵. « Lévesque ne s'attendait pas, je crois, à ce que je garde autant mes distances avec l'organisation et la stratégie du parti¹⁶⁶ ». Difficile à croire dans le contexte de l'époque. D'ailleurs, les membres du parti avaient battu la résolution qui exigeait la libération de Vallières et Gagnon l'année précédente afin d'éviter d'amalgamer PQ et FLQ¹⁶⁷. Néanmoins, la conjoncture de l'époque, tout comme le contexte politique et les conditions non-favorables à une éventuelle révolution armée, font dire à Vallières que l'alignement derrière le Parti Québécois de René Lévesque s'avère la meilleure décision à prendre pour l'émancipation du peuple québécois.

4.4.3 : Leçons d'octobre 1970

Son autocritique est très révélatrice des conclusions et des leçons qu'il tire de la crise d'Octobre. Pour lui, les événements ont montré au Québec tout entier la mainmise d'Ottawa, en plus de donner la chance aux dirigeants d'écraser les révolutionnaires québécois. Il faut donc, dans cette foulée, ne pas lui permettre d'augmenter les dégâts sur la lutte démocratique vers l'indépendance. Le terrorisme est alors une arme qu'utilise le pouvoir central contre le mouvement indépendantiste. Voilà une des raisons qui explique son adhésion au PQ. Plus encore, les actions concrètes réalisées dans le cadre de la crise compromettent la sécurité et la combativité de la nation entière.

La grande leçon d'octobre 1970 est la suivante : le pouvoir se sent et se sait d'abord et principalement menacé, non par le F.L.Q. dont il connaît l'importance réelle, mais par la pratique politique convergente

¹⁶⁵ Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau... op.cit.*, p. 231-232.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 232.

¹⁶⁷ Jean-Charles Panneton, *Le gouvernement Lévesque Tome 1. De la genèse du PQ au 15 novembre 1976*, Québec, Septentrion, 2016, p. 224.

du Parti Québécois, des centrales syndicales et des comités de citoyens, pratique politique au départ radicale puisqu'elle vise objectivement – et de plus en plus consciemment – l'éclatement des rapports coloniaux et impérialistes dont profitent la bourgeoisie anglo-canadienne, ses maîtres américains et les « débris d'élites » qui composent la rachitique bourgeoisie « d'affaires » francophone, au détriment du développement de la société québécoise, de son économie, de ses institutions propres, de sa culture, de sa créativité, de sa liberté et de sa dignité¹⁶⁸.

Le principal constat qui ressort de son analyse de la crise est que le FLQ n'a plus de raison d'être. L'organisation est devenue contre-productive et Vallières agit, selon ses dires, comme un « éveilleur de bonne conscience » et tente d'éviter « que par inconscience ou par entêtement, des patriotes ne s'enferment dans un cul-de-sac¹⁶⁹ ». Bref, le FLQ est dépassé puisque le contexte québécois a changé et que la lutte armée n'est plus adaptée à la situation.

Des actions comme celles d'octobre 1970 réduisent la lutte révolutionnaire à une succession de tactiques isolées, de coups d'éclat « circonstanciels », privés de toute portée stratégique. Sur le plan où elles se situent, ces actions, même si elles tirent la population de sa torpeur, compromettent à long terme la sécurité et la combativité des secteurs les plus politisés de la population et, par le fait même, de la nation tout entière¹⁷⁰.

La crise d'Octobre aura cependant amené des éléments positifs dans le paysage politique et social québécois. Même si, selon l'auteur, l'insurrection appréhendée fut montée de toute pièce par le pouvoir en place, cette opération aura suscité des interrogations dont aucun révolutionnaire ne peut se targuer d'avoir soulevé dans le passé. La crise aura dévoilé la stratégie de force du pouvoir central et aura permis de prendre conscience des limites, des dangers et du caractère « désormais contre-révolutionnaire de l'agitation armée¹⁷¹ ». Elle aura ainsi permis de faire le point sur la situation politique québécoise, en plus d'éclairer un changement de stratégie.

¹⁶⁸ Pierre Vallières, *L'urgence de choisir... op.cit.*, p. 118.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 130.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 112.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 133.

4.4.4 : *L'unité est essentielle*

Pierre Vallières entrevoit, depuis quelques années déjà, la question nationale comme une condition préalable à la révolution sociale. La construction du socialisme relève de la réalité complexe et dialectique de l'histoire, et en ce sens, la démarche indépendantiste québécoise s'inscrit dans ce contexte et justifie de s'y attarder prioritairement¹⁷². Évidemment, cette question ne peut désormais plus, pour les raisons énumérées précédemment, se résoudre par la révolution armée, mais bel et bien par l'indépendance politique du Québec. Et cette indépendance passe par l'union des forces en présence.

Quant aux Québécois, ils ne pourront faire en sorte que cette solution politique soit réellement à l'avantage de leur émancipation politique et sociale qu'en réalisant l'unité de leurs forces. Le rapport des forces en effet exige que cette unité soit placée au-dessus de toute autre considération. C'est là une exigence stratégique fondamentale et non pas une simple « affaire de tactique », dans les conditions objectives où les Québécois doivent se libérer collectivement.

Si la société québécoise ne parvient pas, dans les prochaines années, à assumer pleinement et correctement cette exigence stratégique fondamentale, elle se dirigera infailliblement vers une troisième conquête, celle-là définitive. [...] Ceux qui persistent à nier ce fait n'ont décidément rien compris à la nature du colonialisme et de l'impérialisme ni aux véritables implications des mesures de guerre appliquées contre le Québec en octobre 1970¹⁷³.

Cette union des forces passe, à ce moment précis dans l'histoire, par le soutien et l'alignement derrière le Parti Québécois. Plus encore, promouvoir le socialisme en dehors du mouvement indépendantiste actuel, donc derrière le PQ, serait opposer une démarche « purement intellectuelle et théorique à une pratique collective qui seule peut rendre cette

¹⁷² *Ibid.*, p. 24.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 21.

démarche intellectuelle significative, positive et concrète¹⁷⁴ ». L'unité est donc pour Vallières la première condition à une victoire politique de la collectivité québécoise.

Elle répond également à ce besoin de prévenir, ou du moins de s'armer, face à une contre-offensive éventuelle du Canada et des États-Unis visant les assises économiques et politiques du Québec. Selon lui, seule l'union des forces souverainistes, indépendantistes et socialistes peut permettre d'espérer résister à cette éventuelle attaque¹⁷⁵. Au contraire, l'émiettement des forces ne mènerait qu'à la défaite totale et au renforcement de la domination coloniale. « S'émietter, c'est courir à un suicide collectif que ne pourrait jamais compenser aucune conscience « révolutionnaire » individuelle ou limitée à de petits groupes d'idéologues marxistes¹⁷⁶ ». L'idée est donc de mettre de côté certaines divergences idéologiques pour s'unir au nom d'un principe de fonds qui rejoint la majorité des forces en présence : la nécessité de l'indépendance politique. Lui qui est intransigeant dans ses convictions depuis le début des années 1960, fait à ce moment preuve d'ouverture et laisse place au compromis. Un changement sommes toute assez marquant.

Bref, la rédaction de *L'urgence de choisir* aura permis de mettre sur papier l'aboutissement d'une longue réflexion entreprise durant son incarcération et fortement influencée par son parcours personnel à la suite de sa libération en 1970. L'essai constitue en sommes une autocritique et une mise à jour de ses idées qu'il met en relation avec l'évolution du contexte québécois et l'émergence du Parti Québécois. On comprend que, désormais, la lutte vers l'indépendance du Québec et la révolution sociale passe pour Vallières par l'action légale et l'abandon de la lutte armée. De plus, les leçons tirées

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 63.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 25.

¹⁷⁶ *Ibid.*

d'octobre 1970 font dire à Vallières que le FLQ n'a plus de raison d'être et que la lutte doit désormais passer par la voie démocratique et l'alignement derrière la parti de René Lévesque. Enfin, aucune de ces stratégies ne sera possible sans l'union des forces souverainistes, indépendantistes et socialistes québécoises derrière le Parti Québécois.

4.5 : Conclusion

Au terme de ce quatrième chapitre, plusieurs constats méritent d'être relevés. D'abord, que l'essai *Nègres blancs d'Amérique* se veut un texte fondamental et nécessaire à la compréhension de la pensée de l'auteur, mais qu'il n'en est pas le commencement ou l'aboutissement. Plusieurs idées fondamentales y sont certainement développées et se basent sur plusieurs contradictions qui forment un amalgame idéologique unique. D'ailleurs, l'élaboration de son idéal qu'il réalise dans les deux derniers chapitres de l'essai se veut une application pragmatique des principes qu'il développe depuis 1964.

Il est ensuite nécessaire de relever certains constats qui font suite à l'épisode carcéral de Pierre Vallières entre 1966 et 1971. Charles Gagnon et Pierre Vallières auront réussi à médiatiser le débat des prisonniers politiques, en plus de publiciser les revendications felquistes et révolutionnaires. On constate également que l'incarcération de Vallières n'aura en rien diminué sa production littéraire, lui qui produit plusieurs articles et manuscrits durant la période, en plus d'approfondir son argumentaire et son modèle théorique dans *Indépendance et révolution*. Enfin, on comprend que la genèse du manuscrit qu'il rédige en 1971 se développe durant cette période.

On constate également que cette expérience engendre des changements dans son modèle conceptuel. La vie en captivité marque de façon permanente le révolutionnaire et

lui amène plusieurs remises en question. La crise d'Octobre et le procès des Cinq ne viendront qu'ajouter à ce processus de remise en cause. Enfin, la courte période qu'il passe dans la clandestinité à l'automne 1971 viendra consolider ce processus de réflexion qui aboutit par la rédaction de *L'urgence de choisir*.

Cet essai témoigne de la transition qui s'opère chez Vallières depuis quelques années et permet de comprendre les raisons de cette évolution. Il comprend que la lutte armée et le FLQ n'ont plus leur raison d'être et que la voie légale est l'unique option. Plus encore, la lutte doit désormais se faire derrière le Parti Québécois. L'indépendance politique devient donc pour Vallières la condition *sine qua non* à la révolution sociale. Il renonce ainsi à plus de 8 ans de lutte armée et de stratégie révolutionnaire violente pour s'aligner derrière ce qu'il considère comme la seule option envisageable pour les Québécois.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, quels sont les principaux constats à retenir? Quels résultats doivent être mis de l'avant? Notre approche, axée sur l'étude du processus de radicalisation intellectuel s'étant opéré dans la pensée politique de Pierre Vallières entre 1955 et 1971, démontre que ce phénomène s'est réalisé en fonction de plusieurs facteurs précis, soit le contexte québécois, canadien et international, le cheminement personnel de l'auteur, son réseau de sociabilité, ainsi que ses influences intellectuelles. La somme de ces facteurs a sans contredit influencé, à différents niveaux et selon différentes intensités selon les moments, le processus de radicalisation idéologique de Pierre Vallières durant l'intervalle analysé.

Nous avons vu que l'étude du processus de radicalisation chez Pierre Vallières, entre 1955 et 1971, s'inscrit directement dans le giron de l'histoire politique et l'histoire des idées au Québec. L'historiographie relative au contexte de contestation international et québécois, ainsi que la production scientifique entourant les idées et la pensée de Vallières ont également été à la base même de notre étude. Cette méthode a donc permis de remettre en contexte les écrits de Vallières et de l'inscrire dans un contexte beaucoup plus large des luttes d'émancipation et de décolonisation internationales. Pour bien cerner l'évolution de ses idées, le choix a été fait de circonscrire l'analyse en trois périodes précises.

Ainsi, la période 1955-1964 nous révèle plusieurs éléments importants. D'abord, le contexte familial dans lequel grandit Vallières le marque indéniablement. Ensuite, les questions existentielles et la quête personnelle de Pierre Vallières se reflètent directement dans son premier roman à thèse, *Noces obscures*. La perception désillusionnée qu'a

Vallières de la société québécoise nourrit alors ses écrits et révèle son existentialisme. On perçoit alors les questionnements profonds et quotidiens d'un jeune intellectuel. Les rencontres de Gaston Miron et Maurice B. auront également une influence marquante sur l'engagement du futur révolutionnaire. Ils permettront à Vallières d'appivoiser et d'intérioriser l'existentialisme et le personnalisme chrétien. Il vogue alors entre ces deux conceptions du monde.

L'entrée de Vallières chez les Franciscains en 1958 découle directement de cette réflexion. L'intériorisation d'une philosophie de l'action constitue une influence prédominante chez Vallières et son parcours chez les Franciscains témoigne assurément de cette conception. Son texte « Masse et communauté humaine », qu'il rédige pour la revue estudiantine *Schola* en 1961, annonce déjà l'orientation socialiste que prendra son engagement dans les années suivantes. Il n'est alors pas surprenant de la voir claquer la porte aux Franciscains, lui qui a toujours eu un problème avec l'autorité. Ainsi, sa réflexion métaphysique le mène vers l'action concrète et communautaire. C'est dans ce contexte qu'il s'embarque pour la France dans les mois suivants. Il fait alors la rencontre d'un socialisme subversif et de la révolution comme une vérité. La transition vers le socialisme est alors bien entamée. À son retour au Québec en 1963, Vallières renoue avec la revue *Cité libre*, mais le glissement idéologique déjà évident chez l'auteur ne peut mener qu'à un schisme avec la revue. C'est ainsi que, naturellement et sans véritable rupture, Pierre Vallières glisse vers le socialisme et l'engagement révolutionnaire concret. Il y trouve alors les liens entre la théorie et la pratique. Vallières s'affirme désormais dans cette nouvelle voie qui le mènera, éventuellement, vers la lutte armée et le Front de libération du Québec.

Puis, la courte, mais très riche période de 1964-1966 nous révèle certainement la consécration de l'engagement révolutionnaire de Pierre Vallières. Plus encore, cet intervalle incarne pour ainsi dire le glissement de la théorie à la pratique chez l'auteur. Dans un premier temps, on voit que l'engagement de Vallières se matérialise à travers l'animation de sa propre revue, *Révolution québécoise*, et par son adhésion aux thèses décolonisatrices, au marxisme et au principe de la révolution québécoise. Plus encore, la lutte de classe est au cœur de son argumentaire tout comme la question économique et la question nationale. Le capitalisme est alors identifié par Vallières comme l'ennemi à abattre. Pour ce faire, l'union de la classe ouvrière, la politisation et la radicalisation des masses sont des éléments qui, selon lui, permettront l'abolition du rapport de domination et l'affranchissement des Québécois. La grève survenue au journal *La Presse* sera pour Vallières l'expression de ce combat à mener et influencera assurément son passage de la théorie à la pratique. Cette volonté de s'engager concrètement et dans l'action s'opère depuis le début des années 1950, notamment à travers sa compréhension du personnalisme chrétien et de l'existentialisme sartrien, et s'exprime dans la création du Mouvement de libération populaire (MLP). Rapidement cependant, Vallières se rend compte que le mouvement ne correspond pas à ce dont il aspire. La difficulté d'établir des liens avec le mouvement ouvrier, les divergences d'opinions face au centralisme démocratique du MLP, en plus des divisions internes au sein du mouvement, poussent Vallières à opter pour la clandestinité et la lutte armée du FLQ à la fin de l'année 1965. La révolution devient donc essentielle pour lui. C'est dans ce contexte que Pierre Vallières et Charles Gagnon forment le septième réseau du FLQ durant la première moitié de l'année 1966. Nous avons été à même de constater que l'avant-garde

révolutionnaire, la violence cathartique et la guerre de guérilla, en plus de l'organisation technique, sont au cœur de la stratégie adoptée par le réseau afin de gagner l'appui des masses et de venir en aide aux travailleurs québécois exploités et colonisés. Bien que la vie en clandestinité et la politisation des masses soient des idées intéressantes sur le plan théorique pour le mouvement felquiste, la réalité est cependant tout autre. Vallières le mentionne lui-même en 1986. L'impatience du mouvement et ses effectifs limités, sa désorganisation et les deux événements de l'attentat à l'usine Lagrenade et la mort du jeune Jean Corbo auront eu comme conséquence le démantèlement du septième réseau felquiste. L'exil vers les États-Unis devient donc la solution privilégiée par les deux idéologues du réseau. Bien qu'ils tentèrent par la même occasion de créer, si minimes soient-ils, des liens avec la nouvelle gauche américaine comme le Black Power ou le Youth Against War and Facism, le constat principal de cette tournée américaine est certainement l'ignorance totale de la cause du Québec pour les Américains. Le rêve d'un front commun anti-impérialiste en Amérique semble à ce moment bien lointain. C'est pour tenter de pallier à ce problème que Vallières et Gagnon se rendent aux Nations Unies pour essayer de changer la situation et de faire connaître la cause québécoise au reste du monde. Ils entament alors une grève de la faim. Il est possible de dresser ici un constat évident. Entre 1964 et 1966, Pierre Vallières passera de la parole aux actes en devenant le principal dirigeant, avec Charles Gagnon, du Front de libération du Québec et œuvrera, dans la clandestinité, à l'instauration des conditions favorables à la révolution québécoise. La nature de son engagement durant ses deux années constitue certainement le point culminant de son radicalisme.

Enfin, l'analyse de la période 1966-1971 permet de cerner plus concrètement le processus de réflexion qui s'opère chez le révolutionnaire lors de son séjour en prison et qui, ultimement, le mène à l'abandon de l'option terroriste. Et ce processus de réflexion débute sans contredit avec l'écriture de *Nègres blancs d'Amérique*. L'essai permet alors une sorte de mise au point théorique et idéologique dans la pensée de Vallières. Il constitue certainement l'aboutissement et la mise en commun d'une réflexion qu'il développe et interiorise depuis le début des années 1960. Cette période nous renseigne également sur le rôle qu'aura joué l'idéologie marxiste et l'influence des décolonisations internationales dans la construction et le développement de l'idéal théorique de Pierre Vallières, et ce, tant dans l'essai *Nègres blancs d'Amérique* que dans les autres textes qu'il rédige durant cette période. Construit sur plusieurs contradictions, ce socialisme décolonisateur unique prend tout son sens dans l'action et s'oriente autour des principes de communisme existentialiste, communautaire et anti-autoritaire. L'analyse de l'essai écrit en prison nous permet également d'émettre que la métaphore raciale utilisée par Vallières dans le choix de son titre est tout à fait réfléchie et permet une prise de position efficace et bien pensée. Les deux derniers chapitres de l'essai autobiographique de Vallières permettent enfin de situer plus concrètement les conditions dites essentielles à la réalisation de la révolution. Ainsi, plusieurs réformes économiques, administratives, politiques et intellectuelles devront être mises en place pour l'implantation d'un socialisme d'ici. L'essai constitue donc un élément central dans la compréhension du processus de radicalisation chez le révolutionnaire québécois.

Ensuite, il est possible de constater, à travers les textes produits par Pierre Vallières durant son incarcération, que l'engagement idéologique du révolutionnaire est

encore intact et que le modèle théorique qu'il élabore depuis le début des années 1960 est encore justifié pour lui. L'engagement du révolutionnaire passe désormais uniquement par l'écriture. La lutte armée, la révolution, l'avant-garde révolutionnaire et la violence cathartique sont encore au cœur de son argumentaire, tout comme la destruction du capitalisme et l'établissement d'une société égalitaire. À ce titre, le manuscrit inédit *Indépendance et Révolution* constitue certainement un texte fondamental. La révolution socialiste passe toujours par la lutte armée, mais ne pourra s'implanter qu'après l'indépendance politique du Québec. Ce texte annonce, d'une certaine façon, la direction que prendra l'auteur en 1971.

Cette période permet aussi de comprendre les éléments qui mènent Vallières à rompre avec le terrorisme. À ce titre, l'expérience carcérale le marque indéniablement. Plus encore, la vie en captivité durant plus de 52 mois, le déroulement du Procès des Cinq, les répercussions de la crise d'Octobre, ainsi que l'expérience de la vie en captivité à sa sortie de prison, le marque incontestablement et l'orientent vers la décision qu'il prend en 1971 de quitter le Front de libération du Québec. La conjoncture de l'époque, tout comme les constats de désorganisation, de sous-financement et la difficulté du mouvement à recruter de nouveaux militants, le pousse à se rendre à l'évidence : le FLQ n'a plus sa raison d'être.

La rédaction de *L'urgence de choisir* constitue donc l'aboutissement d'une longue réflexion entreprise par le révolutionnaire durant son incarcération. L'essai constitue en somme une autocritique et une mise à jour de ses idées, qu'il met en relation avec l'évolution du contexte québécois et l'émergence du Parti Québécois. On comprend que, désormais, la lutte vers l'indépendance du Québec et la révolution sociale passe par

l'action légale et l'abandon de la lutte armée. Les leçons d'octobre 1970 lui font dire que la lutte passe maintenant par la voie démocratique et l'alignement derrière la parti de René Lévesque. Enfin, l'union des forces souverainistes, indépendantistes et socialistes québécoises doit se réaliser pour que l'option cessionniste se concrétise.

Une fois ces éléments pris en compte, que peut-on retenir de cette réflexion. Comment peut-on évaluer l'importance des écrits de Pierre Vallières à une époque de changements importants dans la société québécoise? Comment peut-on considérer l'apport de cet intellectuel dans le paysage idéologique québécois de l'époque? Plus encore, peut-on considérer Vallières comme le portrait type d'une certaine branche révolutionnaire au Québec dans la décennie 1960? Enfin, est-ce que le processus de radicalisation qui s'est opéré chez Pierre Vallières entre 1955 et 1971 est unique ou s'inscrit-il dans la lignée de plusieurs autres du même genre? Évidemment, plusieurs pistes de réflexion découlent directement de ces questions et mériteraient des études et une attention plus substantielles. Voici quelques pistes de réflexion en ce sens. Certes, l'importance de Pierre Vallières dans le paysage intellectuel québécois de la gauche radicale des années 1960 est manifeste. Il aura, par ses idées, en grande partie, et par ses actions, dans une moindre mesure, participé aux changements, aux contestations, aux remises en question et aux manifestations en branle dans un Québec en plein changement. L'apport intellectuel est donc indéniable et il représentera, pour plusieurs, l'exemple type du révolutionnaire québécois des années 1960. Il importe également de mentionner que ses écrits, et particulièrement son essai *Nègres blancs d'Amérique*, constituent certainement les écrits révolutionnaires les plus importants de la gauche québécoise des années 1960. Il faut également mentionner que le parcours de Pierre Vallières est unique.

Bien que certains autres révolutionnaires, comme Charles Gagnon, aient une importance considérable au Québec, aucun ne peut se targuer d'avoir le même rayonnement intellectuel que Pierre Vallières.

Si son parcours intellectuel nous semble des plus révélateur, et ce à plusieurs niveaux comme nous l'avons démontré dans le présent travail, il apparaît nécessaire d'insister sur un aspect fondamental : son engagement. Qu'il soit social, politique ou spirituel, l'engagement de Pierre Vallières est une constante perceptible à toutes les étapes de sa vie. Que ce soit à travers son adhésion au personnalisme chrétien; lors de l'animation de sa propre revue; par l'écriture de ses textes engagés; par l'action communautaire qu'il accomplit au début des années 1960, dans les années 1970 et 1980; par son adhésion au Front de libération du Québec et par les actions qui s'en suivent; par son militantisme dans divers mouvements sociaux tout au long de sa vie; lors de la prononciation de ses vœux franciscains en 1985; ou lors de la fondation du comité Québec-Bosnie au milieu des années 1990; il est possible d'affirmer, sans se tromper, que l'engagement sincère et vigoureux de Pierre Vallières, peu importe la cause, est une constante de sa personnalité et de son caractère.

Ainsi, notre étude a pour principal objectif de relever et de remettre en contexte le cheminement intellectuel d'un révolutionnaire québécois. Plus encore, le processus de radicalisation qui caractérise ce cheminement entre 1955 et 1971 constitue certainement une nouvelle façon d'aborder les idées et le parcours de Pierre Vallières. Le fait de circonscrire l'étude dans cet intervalle a ainsi pour but de mieux cerner une période riche et révélatrice d'un processus de radicalisation dans la pensée politique d'un intellectuel de gauche québécois des années 1960. Le même exercice reste encore à faire pour la

période subséquente, soit de 1972 à 1998, et permettrait certainement de mieux cerner, et dans un interval plus long, l'évolution de la pensée de Pierre Vallières suite à sa rupture avec la lutte armée révolutionnaire. Peut-être permettrait-il de mieux comprendre son retour chez les Franciscains au milieu des années 1980 et la prononciation de ses vœux en 1985. Est-ce que l'intervalle 1961-1985 ne serait en fait qu'une parenthèse dans l'engagement spirituel du jeune homme de Ville Jacques-Cartier? Après tout, n'a-t-il pas écrit à Claude Lacroix en 1998 : « Je veux mourir Franciscain »¹? L'analyse de sa pensée dans cette perspective serait certainement féconde et révélatrice. Plus encore, et bien déjà entamé, l'analyse comparative des parcours de Pierre Vallières et Charles Gagnon serait également à poursuivre et s'avèrerait assurément stimulante, tant sur le plan intellectuelle que contextuelle². Enfin, quelques limites doivent être rappelées dans l'analyse du présent travail. D'abord, le manque de sources relatives aux activités internes et spécifiques du Mouvement de libération populaire et du Front de libération du Québec nous apparaît ici important. En effet, les sources sont bien souvent très peu loquaces et nous informe qu'en surface sur le fonctionnement des réseaux terroristes clandestins. Il fut donc difficile pour nous de cerner complètement le rôle qu'aura joué Pierre Vallières dans le développement de ces mouvements au Québec dans les années 1960. Ensuite, les restrictions d'accès de plusieurs fonds d'archives relatifs à la crise d'Octobre et au FLQ viennent ajouter à cette difficulté de comprendre plus concrètement les événements et le mouvement terroriste québécois. Il faut également prendre en compte les 52 mois

¹ Constantin Baillargeon, *Pierre Vallières vu par son « professeur de philosophie »*, Montréal, MédiasPaul, 2002, p. 114.

² Ivan Carel, dans un texte issu du collectif *Violences politiques: Europe et Amériques 1960-1979*, a certainement jeté les bases d'une analyse comparative entre les deux révolutionnaires. Une analyses plus substantielle serait certainement nécessaire et bénéfique à une meilleure compréhension. Voir Ivan Carel, « Vallières, Gagnon et la violence politique : entre idéalisme et matérialisme », cité dans Ivan Carel, Robert Comeau et Jean-Philippe Warren (dir.). *Violences politiques : Europe et Amériques 1960-1979*. Montréal, Lux Éditeur, 2013, p.51-72.

d'incarcération du révolutionnaire qui sont, encore une fois, très peu documentés. Nous sommes presque obligés de nous en tenir aux différents récits qu'il en fait³. Enfin, les limites d'espaces nous auront empêchés d'aborder plus en détails divers aspects de la vie de Pierre Vallières, comme son passage chez les Franciscains ou son passage au journal *La Presse* lors de son retour de France en 1963. Ces quelques exemples pourront certainement être pris en compte dans le futur par d'autres chercheurs qui s'intéresseront certainement à ces questionnements. Il apparaît donc important et nécessaire de poursuivre l'étude de cet intellectuel québécois, et ce, sous différents angles et par l'entremise de différentes disciplines. Plusieurs aspects de son parcours restent encore à étudier.

Qui d'autre que celui qui l'aura côtoyé durant la période de sa vie la plus radicale pour terminer ce mémoire? Ces quelques mots prononcés par Charles Gagnon lors des funérailles de Pierre Vallières en 1998 illustrent simplement le parcours de l'homme.

Le parcours de Vallières obéi à une autre loi, celle de la dignité et de la liberté humaine. Toute sa vie, sur de multiples terrains, il a cherché à allumer la braise qui couvrait le boisseau. La vie de l'individu Vallières est terminée. Le combat de Vallières contre la barbarie du système, pour le triomphe d'une civilisation basée sur le respect des personnes, est toujours devant nous. Salut, camarade Pierre Vallières⁴.

³ On pense ici à l'essai *Nègres blancs d'Amérique* et *Les héritiers de Papineau*. Voir Pierre Vallières, *Les héritiers de Papineau : Itinéraire politique d'un « nègre blanc » (1960-1985)*, Montréal, Québec/Amérique, 1986, 281 p; Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Éditions Typo, 1994 (1968), 472 p.

⁴ Charles Gagnon, « Adieux au camarade Pierre Vallières », *Bulletin d'histoire politique*, volume 7, no. 3, p. 12.

BIBLIOGRAPHIE

I. Sources

Correspondants

André Laurendeau

Constantin Baillargeon

Gaston Gouin

Jean-Marc Piotte

Raymonde Lorrain

Essais

VALLIÈRES, Pierre. *Indépendance et Révolution*. manuscrit inédit, 1968-1969.

VALLIÈRES, Pierre. *La stratégie de la lutte armée*. texte clandestin, septembre 1971.

VALLIÈRES, Pierre. *Les héritiers de Papineau : Itinéraire politique d'un « nègre blanc » (1960-1985)*. Montréal, Québec/Amérique, 1986, 281 p.

VALLIÈRES, Pierre. *L'exécution de Pierre Laporte : les dessous de l'Opération*. Montréal, Éditions Québec-Amérique, 1977, 223 p.

VALLIÈRES, Pierre. *L'urgence de choisir*. Montréal, Éditions Parti pris, 1971, 159 p.

VALLIÈRES, Pierre. *Nègres blancs d'Amérique. Autobiographie précoce d'un « terroriste » québécois*. Montréal, Éditions Parti pris, 1968, 402 p.

VALLIÈRES, Pierre. *Nègres blancs d'Amérique*. Montréal, Éditions Typo, 1994 (1968), 472 p.

VALLIÈRES, Pierre. *Noces obscures*. Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1986 (1955), 176 p.

Journaux

Le Devoir (1957)

Manifeste du MLP (1965-1966)

Revues et périodiques

Cité libre (1961-1964)

La Claque (1970)

La Cognée (1963-1967)

La Victoire (1967)

L'Avant-Garde (1966)

Parti pris (1963-1968)

Révolution québécoise (1964-1965)

Revue étudiante Schola (1961)

II. Monographies

AUSTIN, David. *Nègres noirs, Nègres blancs : Race, sexe et politique dans les années 1960 à Montréal*. Montréal, LUX éditeur, 2015 (2013), 293 p.

BAILLARGEON, Constantin. *Pierre Vallières vu par son « professeur de philosophie »*. Montréal, MédiasPaul, 2002, 127 p.

BEAUDRY, Lucille et Marc CHEVRIER (dir.). *Une pensée libérale, critique ou conservatrice? Actualité de Hannah Arendt, d'Emmanuel Mounier et de George Grant pour le Québec d'aujourd'hui*. Lévis, Les Presses de l'Université Laval, 2007, 220 p.

BÉDARD, Éric. *Chronique d'une insurrection appréhendée. La crise d'Octobre et le milieu universitaire*. Sillery, Québec, Les Éditions Septentrion, 1998, 201 p.

BÉLANGER, Yves et Robert COMEAU (dir.). *La CSN, 75 ans d'action syndicale et sociale*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1998, 339 p.

BÉLANGER, Yves, Robert COMEAU et Céline MÉTIVIER. *La Révolution Tranquille 40 ans plus tard : Un bilan*. Montréal, VLB Éditeur, 2000, 316 p.

BERGER, Dan. *Weather Underground. Histoire explosive du célèbre groupe radical américain*. Montreuil, L'échappée, 2010, 592 p.

BERQUE, Jacques. *La Dépossession du monde*. Paris, Éditions du Seuil, 1964, 215 p.

BERQUE, Jacques. « Les révoltés du Québec ». *Parti pris*, décembre 1963, numéro 3, p. 48-51.

BERQUE, Jacques. «Une lettre de Jacques Berque ». *Parti pris*, mars 1964, numéro 6, p. 24.

BOURQUE, Gilles, Jules DUCHASTEL et Jacques BEAUCHEMIN. *La société libérale duplessiste 1944-1960*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1994, 435 p.

CAEN-LYON, Judith et Dinah RIBARD. *L'historien et la littérature*. Paris, La Découverte, Collection Repères, 2010, 128 p.

CAREL, Ivan, Robert COMEAU et Jean-Philippe WARREN (dir.). *Violences politiques : Europe et Amériques 1960-1979*. Montréal, Lux Éditeur, 2013, 333 p.

CÉSAIRE, Aimé. *Discours sur le colonialisme*. Paris, Présence africaine, 2000 (1950), 92 p.

COMEAU, Robert, Daniel COOPER et Pierre VALLIÈRES. *FLQ : un projet révolutionnaire. Lettres et écrits felquistes (1963-1982)*. Québec, VLB éditeur, 1990, 275 p.

COMEAU, Robert, Charles-Philippe COURTOIS et Denis MONIÈRE. *Histoire intellectuelle de l'Indépendantisme québécois, Tome 1 1834-1968*. Montréal, VLB Éditeur, 2010, 286 p.

D'ALLEMAGNE, André. *Le colonialisme au Québec*. Montréal, Lux Éditeur, 2009 (1966), 189 p.

DEBRAY, Régis. *Révolution dans la révolution? Lutte armée et lutte politique en Amérique latine*. Paris, Broché, Cahiers libres, 1967, 139 p.

DUBINSKY, Karen, et al.. *New World Coming, The Sixties and the Shaping of Global Consciousness*. Toronto, Between the lines, 2009, 515 p.

FANON, Frantz. *Les damnés de la terre*. Paris, La Découverte, 2002 (1961), 311 p.

FORTIER, Mark, Pierre-Louis FORTIN-LEGRIS et Claude RIOUX. *Le Procès des Cinq*. Montréal, VLB Éditeur, 2010 (1971), 139 p.

FOURNIER, Louis. *F.L.Q. Histoire d'un mouvement clandestin*. Montréal, Lanctôt éditeur, 1998, 533 p.

FOURNIER, Louis. *Histoire de la FTQ, 1965-1992. La plus grande centrale syndicale au Québec*. Montréal, Québec Amérique, 1994, 291 p.

GALLAYS, François, Sylvain SIMARD et Paul WYCZYNSKI (dir.). *L'Essai et la prose d'idées au Québec*. Montréal, Fides, 1985, p. 753.

GÉLINAS, Xavier. *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007, 486 p.

GUEVARA, Ernesto Che. *La Guerre de guérilla*. Paris, Flammarion, 2010 (1961), 216 p.

JOURDAIN, Jacques et Mélanie MAILHOT. *Pierre Vallières : Paroles d'un nègre blanc*. Québec, VLB éditeur, 2002, 284 p.

LAURENDEAU, Marc. *Les québécois violents : La violence politique 1962-1972*. Québec, Boréal, 1990 (1974), 351 p.

LEVESQUE, Joseph. *Colonisation et décolonisation : Analyse du processus et description de deux cas : l'Inde et l'Algérie*. Paris, Éditions des Écrivains, 1998, 431 p.

MARX, Karl et Friedrich ENGELS. *Manifeste du Parti communiste*. Paris, Le Livre de Poche, Collection Les Classiques de la Philosophie, 2011 (1848), 155 p.

MEMMI, Albert. *Portrait du colonisé, précédé de Portrait du colonisateur*. Paris, Gallimard, 1985 (1957), 161 p.

MEUNIER, E.-Martin et Jean-Philippe WARREN. *Sortir de la « Grande noirceur ». L'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille*. Québec, Les Cahiers du Septentrion, 2002, 207 p.

MILLS, Sean. *Contester l'empire : Pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal, 1963-1972*. Montréal, Hurtubise, 2011 (2010), 349 p.

MORELLI, Anne et José GOTOVITCH (dir.). *Contester dans un pays prospère. L'extrême gauche en Belgique et au Canada*. Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2007, 259 p.

NOËL, Mathieu. *Lionel Groulx et le réseau indépendantiste des années 1930*. Montréal, VLB éditeur, 2011, 142 p.

PANNETON, Jean-Charles. *Le gouvernement Lévesque Tome 1. De la genèse du PQ au 15 novembre 1976*. Québec, Septentrion, 2016, p. 224.

PELLETIER, Gérard. *La crise d'Octobre*. Montréal, Éditions du Jour, 1971, 265 p.

PELLETIER, Jacques. *La gauche a-t-elle un avenir? Écrits à contre-courant*. Montréal, Éditions Nota bene, 2000, 235 p.

PROST, Antoine. « Mais comment donc l'histoire avance-t-elle? ». *Gallimard/Le Débat*, 1999, no. 103, p. 148-153.

REGUSH, Nicholas. *Pierre Vallières : The Revolutionary Process in Quebec*. New York, The Dial Press, 1973, 211 p.

ROUILLARD, Jacques. *Histoire de la CSN 1921-1981*. Montréal, Boréal Express, 1981, 140 p.

TETLEY, William. *Octobre 1970 : Dans les coulisses de la Crise*. St-Lambert, Les éditions Héritage inc., 2010 (2007), 412 p.

VAN EERSEL, Tom. *Panthères noires. Histoire du Black Panthers Party*. Paris, L'échappée, 2006, 159 p.

VAN SCHENDEL, Michel (dir.). *Les Québécois*, Paris, Cahiers libre 99-100, 1967, 295 p.

VARON, Jeremy. *Bringing the War Home. The Weather Underground, the Red Army Faction, and Revolutionary Violence in the Sixties and Seventies*. Berkeley, Los Angeles, and London, University of California Press, 2004, 407 p.

WARREN, Jean-Philippe. *Les prisonniers politiques au Québec*. Montréal, VLB, 2013, 227 p.

WARREN, Jean-Philippe. *Une douce anarchie. Les années 1968 au Québec*. Montréal, Boréal, 2008, 312 p.

III. Articles scientifiques

ANGENOT, Marc et Tanka GANGNÉ TREMBLAY. « De Socialisme 64 à Socialisme québécois ou l'invention du marxisme au Québec ». *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 14, no. 1, 2011, p. 139-157.

COMEAU, Robert et Marc COMBY (dir.). « Dossier thématique : La gauche au Québec depuis 1945 ». *Bulletin d'histoire politique*, volume 19, numéro 2, 288 p. COMEAU, Robert, Daniel COOPER et Pierre VALLIÈRES. *FLQ : un projet révolutionnaire. Lettres et écrits félquistes (1963-1982)*. Québec, VLB éditeur, 1990, 275 p.

DRAMÉ, Papa et Magali DELEUZE. « Les idées phares de la décolonisation et le Québec ». *Bulletin d'histoire politique*, vol 15, no 1, septembre 2006, p. 109-130.

GAGNON, Charles. « Adieux au camarade Pierre Vallières ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 7, no. 3, 1999, p. 9 à 12.

LAMONDE, Yvan. « Quelle histoire nous racontons-nous? Fiction littéraire et histoire ». *Les Cahiers des Dix*, no. 55, 2001, p. 103-115

LAPOINTE, Mathieu. « Entre nationalisme et socialisme : Raoul Roy (1914-1946) et les origines d'un premier indépendantisme socialiste au Québec, 1935-1965 ». *Mens*, vol. 8, no 2 (printemps 2008), p. 281-322.

MARTEL, Marcel. « « S'ils veulent faire la révolution, qu'ils aillent la faire chez eux à leurs risques et périls. Nos anarchistes maisons sont suffisants » : occupation et répression à Sir George-William ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 15, no. 1, automne 2006, p. 163-177.

MILLS, Sean. « Québécoises deboutte ! Le Front de libération des femmes du Québec, le Centre des femmes et le nationalisme ». *Mens : revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 4, no. 2, 2004, p. 183-210.

ROBERTS, Katherine A. « « Mère, je vous hais ! » : Quebec Nationalism and the legacy of the Family Paradigm in Pierre Vallières' *Nègres blancs d'Amérique* ». *British Journal of Canadian Studies*, volume 20, Issue 2, 2007, p. 289-304.

ROY, Fernande. « Nègres blancs d'Amérique? ». *Liberté*, vol. 51, no 3, (285) 2009, p. 34-52.

SCHMID, P. Alex. « Radicalisation, De-Radicalisation, Counter-Radicalisation : A Conceptual Discussion and Literature Review ». *ICCT Research Paper*, The Hague, 27 mars 2013, 91 p.

WARREN, Jean-Philippe. « À la défense des prisonniers politiques québécois. Autour du Comité d'aide au Groupe Vallières-Gagnon ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 19, no. 2, hiver 2011, p. 53-71.

WARREN, Jean-Philippe. « L'Opération McGill français : Une page méconnue de l'histoire de la gauche nationaliste ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, no. 2, hiver 2008, p. 97-116.

IV : Mémoires et thèses

ANTAYA, Felipe. « Pierre Vallières ou le danger d'occulter le passé ». Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, (Études québécoises) 2011, 108 p.

CHAPDELAINE, Raphaël. « Le concept de révolution dans le discours indépendantiste des années 1960 au Québec ». Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, (Science politique) 2007, 117 p.

CYR HICKS, Martin. « The politics of resistance : an approach to post-colonial cultural and critical theory ». Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, (Littérature canadienne comparée) 1998, 140 p.

DELEUZE, Magali. « Les médias au Québec et la guerre d'Algérie 1954-1964 ». Thèse de doctorat (Histoire), Montréal, Université de Montréal, 1998, 293 p.

JOURDAIN, Jacques. « De Cité libre à L'Urgence de choisir : Pierre Vallières et les palinodies de la gauche québécoise ». Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, (Science politique) 1995, 115 p.

LACHAÎNE, Alexis. « Black and blue: French Canadian writers, decolonization and revolutionary nationalism in Quebec, 1960-1969 ». Thèse de doctorat, York University, (history) 2007, 311 p.

LAJEUNESSE, Marc-André. « La parole pamphlétaire chez deux « partipristes » : Paul Chamberland et Pierre Vallières ». Mémoire de maîtrise, Université de Montréal (Département des littératures de langue française), 2014, 125 p.

LAVIGNE, Mathieu. « L'idée de décolonisation québécoise. Le discours tiers-mondiste au Québec et sa quête identitaire (1963-1968) ». Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, (Histoire) 2007, 257 p.

PAGE, Carole. « Décolonisation et question nationale québécoise ». Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, (histoire) 1978, 154 p.

TANGUAY, Anne-Lynne. « Littérature et idéologie dans Nègres Blancs d'Amérique de Pierre Vallières et Portrait du colonisé d'Albert Memmi ». Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, (Département des études françaises) 1981, 114 p.

V : Sources numériques

MELANÇON, André (1970). « Charles Gagnon » [enregistrement vidéo], sur le site *Youtube*, [En ligne], consulté le 13 janvier 2018, https://www.youtube.com/watch?v=2fa-t42_y5M

Société Radio-Canada. *Format 30*, « Pierre Vallières retrouve la liberté », 27 min, 09 sec. [enregistrement vidéo], sur le site de *Radio-Canada*, consulté le 1^{er} mars 2018, . http://archives.radio-canada.ca/guerres_conflits/desordres_civils/clips/12752/